

Jean-Yves DUCOURNEAU
Prêtre de la Mission

SAINT JEAN-GABRIEL PERBOYRE

Prêtre de la Mission, martyr

Premier saint de Chine

UNE SEMENCE D'ÉTERNITÉ

1996

"Le temps disparaît comme une ombre légère,
et sans nous en apercevoir, nous arrivons à l'éternité".

Jean-Gabriel Perboyre...

Étrange souhait que celui de vouloir atteindre à la sainteté... Par le martyre !

Voilà qui laisse rêveur le chrétien qui préfère des sommets moins abrupts et un programme mieux adapté à nos horizons quotidiens. Voilà qui inquiète le soupçonneur de service qui décèle, derrière de tels propos, d'évidents symptômes révélateurs d'une personnalité inquiétante.

Notre frère dans la foi, Jean-Gabriel Perboyre, ne connaissait point les sciences humaines qui n'étaient alors enseignées ni dans l'Université ni dans les séminaires. Il avait lu l'Évangile et pris au sérieux les paroles de Jésus proposant à ses disciples de cheminer à sa suite, croix sur l'épaule et amour dans le cœur. Il avait médité la vie de Paul de Tarse et désiré, comme lui, devenir témoin d'un Seigneur qui nous entraîne à rejoindre la montagne de la Transfiguration. Il avait compris que le baptême l'avait plongé dans la mort du Sauveur pour en rejaillir dans la lumière de la Résurrection, au feu de l'Esprit-Saint. Tel était le catéchisme qu'il avait appris sur les genoux de sa mère, dans la ferme familiale ; telle était la foi que lui transmettait sa terre natale par la voix de son curé et de son oncle Lazariste.

Ce jeune enfant, né en Quercy au lendemain de la Révolution Française recueillait l'héritage d'une Église qui avait surmonté la récente épreuve de la persécution et qui avait courageusement porté la croix de la fidélité chrétienne, jusqu'au martyre ! Évangile et histoire s'unissent sans peine pour imprimer dans le cœur et l'âme de Jean-Gabriel des convictions qui ne peuvent s'effacer. Et voilà que peut commencer l'aventure de la foi, celle des pionniers qui s'aventurent à la rencontre d'un Dieu qui les a séduits pour les entraîner vers les cimes : "Folie aux yeux des hommes, sagesse aux yeux de Dieu". Notre premier Saint de Chine n'est pas une personnalité à jauger à l'aune de la psychologie mais à juger selon les critères de l'authenticité évangélique. C'est un fou mais un fou de Dieu que l'Église ose reconnaître solennellement comme un saint et proclamer à la face du monde comme un merveilleux exemple d'Évangile vécu.

Sur nos routes d'hommes, les saints sont des compagnons lumineux et des amis fidèles. Nous avons grand besoin de leur présence à nos côtés pour ne point perdre cœur. Sans eux, comment pourrions-nous vivre l'Évangile ? Ils sont l'Évangile vivant et incarné en des existences de chair et de sang. Ils nous révèlent comment les paroles sublimes et exigeantes de Jésus ont retenti chez ceux qui nous ont précédés durant vingt siècles. Sans eux, nous sommes livrés aux paroles d'un message dur à entendre, tant il est rude et sans appel. Leur vie vaut toutes les explications et nous évite les longs tâtonnements. Grâce à eux, nous savons que Dieu n'est point raciste, Lui qui a choisi des hommes et des femmes de toutes races et de tous lieux pour être nos compagnons de temps et d'éternité. Chez eux, il n'est pas de modèle unique et figé : chacun a su capter au diamant de la parole de Dieu le reflet dont il sera à jamais enveloppé, pour la joie de ses frères et sœurs en humanité.

Alors qu'approche le Jubilé de l'an 2000, les prêtres de la Mission fêtent en Jean-Gabriel Perboyre un témoin d'exceptionnel rayonnement puisque son souvenir s'est maintenu en nos humbles villages du Lot tout autant qu'en terre chinoise et en Amérique du Sud. Avec eux, nous rendrons grâce au Seigneur pour cet itinéraire spirituel d'un berger du Quercy devenu, par miséricorde et don gratuit de Dieu, le premier saint de Chine. Étonnante destinée que celle-là et qui réjouit dans sa gloire Saint Vincent de Paul qui veilla du haut du ciel sur celui qui désira appartenir à la même famille religieuse. Les voici réunis tous deux dans la Chapelle de la Rue de Sèvres à Paris. Nul doute qu'ils attireront de nombreux pèlerins curieux de découvrir le secret de leur sainteté qui tient en cette courte phrase : "Aimer comme Jésus aime".

Il est bon qu'un prêtre de la Congrégation de la Mission retrace l'itinéraire de Jean-Gabriel. Il le fait avec souffle, comme le frère cadet heureux de chanter les louanges de son aîné, en un style coloré et aux accents de nos terres du Sud-Ouest de la France qui n'ont pas oublié qu'elles sont terres de poésie et d'aventures mystiques.

Il nous reste à prendre ce livre dont la lecture nous aidera à mieux comprendre quelle famille est notre Église qui nous accueille, nous accompagne et nous écoute sans perdre de vue le seul but à atteindre ensemble : la sainteté !

Notre Église est l'Église des saints !

† Maurice GAIDON
Évêque du diocèse de Cahors.

La vie est souvent trop courte. Le nombre de nos années paraît à nos yeux comme une brise qui passe en caressant le soleil de nos désirs. Celle de Jean-Gabriel PERBOYRE n'a duré que le temps d'un printemps de moisson. Pourtant, c'est ce printemps-là qui porte aujourd'hui des fruits à saisir à pleines mains pour nourrir nos propres vies en quête de Dieu.

"Ma vie a été jusqu'ici si vide, quoique j'aie déjà parcouru la moitié d'une longue carrière ! Ce pèlerinage passe bien vite : hélas ! Combien j'en sais peu user." Tel est le regard quelque peu surprenant que porte Jean-Gabriel sur la majeure partie de son existence. Cinq ans avant sa condamnation à mort, il nous semble décrire un chemin sans espérance et un temps perdu. La reconnaissance par l'Église de ses vertus témoigne s'il en est besoin, du contraire.

Saint Jean-Gabriel Perboyre devient ainsi un témoin reconnu de l'Évangile du Christ et sa vie, qui peut ressembler sous certains aspects à la nôtre, montre que tout est possible à celui qui se laisse aimer par Dieu.

1. A L'ÉCOLE DES CHAMPS

Une histoire millénaire émaille le Quercy. Ses vallées ridées dessinent à elles seules le travail insolent d'une nature rebelle. Depuis longtemps déjà les hommes ont dompté à leur manière ce terrain rocailleux et sauvage. Les chênaies touffues donnent de l'ombre utile lorsque le soleil de juillet déplie ses rayons brûlants. Les nombreux pigeonniers aux toits pyramidaux protègent bien des oiseaux des pluies violentes. Les prairies bosselées nourrissent de leurs herbes verdoyantes les petits troupeaux d'ovins, véritables trésors pour les hommes des labours.

A une bonne vingtaine de kilomètres de Cahors, est implanté le vieux village de Montgesty. Son Église, ancrée fièrement au milieu des vieilles maisons est, comme ailleurs en ce début du dix-neuvième siècle, le poumon de la vie des habitants et le reflet d'une activité spirituelle intense.

Pour rejoindre la ferme familiale des Perboyre, il faut emprunter un long sentier jusqu'au lieu dit "Le Puech". Ce hameau rattaché au village se laisse entourer par des terres ingrates, parsemées de belles parcelles riches et à la douce couleur rougeâtre. Le bruit des meules de calcaire écrasant les noix rivalise avec le bêlement habituel des moutons en quête de pâturage et les gazouillis stridents des moineaux qui volettent.

La maison est du pur style quercynois ; une ferme comme en disposent les voisins. Entourée de chênes, de noyers, de petites prairies et d'un peu de vigne pour le vin quotidien, elle est le lieu privilégié d'une grande famille unie et chrétienne.

Jean-Gabriel est né au Puech en 1802. Le jour de sa naissance gardera peut-être pour l'histoire une couleur énigmatique. Sur le registre communal, il est né le 15 Nivôse de l'An 10 de la République, c'est-à-dire le 05 janvier 1802. Or, Jean-Gabriel a toujours prétendu être né le 06 janvier, jour de la fête de l'Épiphanie. Se serait-il trompé sur sa propre date de naissance ? Toujours est-il qu'il fut baptisé le lendemain de sa naissance en la petite église de Montgesty, comme il était de coutume de le faire à l'époque.

Jean-Gabriel est l'aîné de huit enfants. Il a pour sœurs, Jeanne née en 1805 qui se maria ; Mariette, née en 1809, qui demandera son admission au Carmel mais mourra au moment d'y entrer ; Antoinette, née en 1815 qui entrera chez les Filles de la Charité et partira en Chine en 1847 et Marie-Anne, née en 1817, également Fille de la Charité et qui assistera en 1889 aux fêtes de la Béatification de son frère. Jean-Gabriel a aussi trois frères : Louis, né en 1807 qui deviendra prêtre de la Congrégation de la Mission (Lazariste) ; Jean-Jacques, né en 1810 d'abord

frère puis à son tour, prêtre de la Mission et enfin Antoine, né en 1813, qui assurera la succession du père à la ferme familiale.

Dans le monde rural, la vie familiale est rythmée par le jour et les saisons. Les champs et les troupeaux sont le trésor inappréciable des paysans du Quercy. Chacun sait la valeur des choses et a du respect pour le travail accompli.

La famille Perboyre n'est pas la plus mal lotie. On vit, comme ailleurs, du travail de la ferme et ce travail porte ses fruits. Ainsi, on consomme beaucoup de légumes du potager ; on fait de la farine avec du maïs. On a quelques volailles et un cochon, sans oublier les nombreux noyers qui fournissent l'huile de noix. Le pain composé de farine de blé et de seigle, est pétri et cuit tous les quinze jours. Pierre Perboyre, le père de Jean-Gabriel, est aussi producteur de vin, à la fois pour la maisonnée et pour la vente aux alentours. On récupère l'eau de ruissellement pour les animaux et les besoins quotidiens de la famille mais pour l'eau potable, il faut marcher jusqu'à la source, à un kilomètre de là.

Enfant comme les autres avec la responsabilité de l'aîné, Jean-Gabriel se rend, avec ses frères et sœurs, à l'école du village de Montgesty, de la Toussaint jusqu'à Pâques environ. Le père qui sait lire, permet ainsi à ses enfants de suivre le même chemin. En effet, l'école n'est pas encore obligatoire. Le Curé, alors véritable pierre angulaire de la vie des villages, s'efforce, tant bien que mal, de recruter un maître d'école qu'il utilise aussi comme chantre et sacristain. En fin d'après-midi, les enfants regagnent la maison sous la conduite de l'aîné. On n'oublie pas non plus le catéchisme quotidien qui est considéré comme une matière de classe à part entière.

Ainsi les enfants Perboyre sont tous éduqués et élevés dans une foi catholique solide. Il est de coutume de prier avec la mère ou même avec toute la famille. On dit de Jean-Gabriel qu'il est particulièrement assidu à la prière et aux leçons de catéchisme qu'il n'hésite pas à réciter à ses petits voisins.

Au dire des habitants de Montgesty, sa piété impressionne ou surprend. Le Curé, en maître d'œuvre, ne s'y trompe pas non plus. Alors que les enfants ne font leur première Communion que vers l'âge de quatorze ans, ou même parfois seize ans — tel est l'usage gallican de l'époque — il permet à Jean-Gabriel de communier pour la première fois à douze ans. Dans sa fougue spirituelle, l'enfant s'agrège dès le lendemain à la Confrérie du Saint-Sacrement, alors très répandue dans cette contrée rurale.

L'école des champs est l'école de la vie. Les yeux ouverts sur la nature qu'on domine respectueusement, on y grandit en maturité plus vite qu'ailleurs, tant la vie est austère et parfois difficile et pénible. Les quinze premières années de Jean-Gabriel sont des années d'une enfance néanmoins heureuse. Il en gardera de fait, durant toute sa vie, une affection sans borne et un respect infini envers ses parents, comme on se plaît à l'époque de l'avoir.

La nature sculpte les caractères des hommes. Elle les burine de ses caprices et de ses joies comme l'eau sauvage des torrents dessine les vallées. Ainsi, à l'image de cette dame solide aux failles cachées, Jean-Gabriel possède un caractère bâti comme un roc, consolidé par une volonté certaine. Néanmoins, on le dit réservé et parfois il ressent cela comme un obstacle, l'empêchant d'entrer en relation avec aisance. Alors il puise en sa profondeur, en ses sources intérieures, pour irriguer sa nature revêche. Il écrira plus tard à son jeune frère Jacques de travailler sur lui-même : "Je désirerais que vous fissiez quelques efforts pour être moins taciturne, plus ouvert. Si vous ne travaillez pas de bonne heure à plier votre caractère sur ce point, vous aurez plus tard des difficultés insurmontables pour devenir sociable et d'une compagnie agréable. Pour moi, je sais ce qu'il m'en coûte".

2. LES GERMES D'UN APPEL

Jean-Gabriel a un oncle prêtre. Toute la famille en est fière. Il est le frère aîné de Pierre. Jacques Perboyre, "l'oncle Jacques", comme on l'appelle, est prêtre de la Congrégation de la Mission. En son temps, il fut placé au séminaire d'Albi comme professeur mais les troubles révolutionnaires agitaient les esprits et divisaient le clergé. Avec de nombreux autres, Jacques resta fidèle à Rome et réfuta la Constitution civile du Clergé. Il devint ainsi "prêtre réfractaire". Aux regards de la famille, il n'en devint pas moins un héros de la foi catholique. Après quelques années difficiles et délicates durant lesquelles, il dut souvent se cacher, la paix religieuse revint et il fut envoyé au petit séminaire de Montauban, tenu par les Lazaristes, pour la formation des futurs prêtres. L'influence que Jacques Perboyre exerce sur la famille est immense. Il recevra, dans cette petite pension de Montauban, dix-huit de ses neveux et cousins, dont plusieurs parviendront à la prêtrise.

Jean-Gabriel n'envisage pas le sacerdoce pour lui même. Du reste, personne dans la famille n'y songe car il faut bien que l'aîné prenne la suite du père au travaux des champs. C'est la coutume et à la campagne, les habitudes ont la vie dure. Bien sur, l'enfant avait suivi l'école et le catéchisme avec succès. Le curé du village lui avait même confié la classe en son absence. On est content de lui. Mais, il a reçu là, estime-t-on, l'éducation suffisante pour entamer une vie d'adulte responsable.

Le père de famille gardera Jean-Gabriel avec lui, c'est une chose acquise. On décide par contre que le deuxième fils, Louis, pourrait profiter de l'éducation offerte au petit séminaire de Montauban. Louis sent en lui s'éveiller le désir de suivre les traces de l'oncle Jacques mais le garçon n'a pas encore dix ans. Malgré cela, il ira en pension. Pour un petit enfant habitué à la chaleur de l'être familial, c'est là une dure perspective. Pierre et sa femme Marie en sont conscients. Pour habituer l'enfant à la séparation, il suffira d'envoyer avec lui Jean-Gabriel pour quelques semaines, le temps que Louis se fasse aux quatre murs imposants de sa nouvelle vie montalbanaise. En cette saison d'automne 1816, les travaux des champs ne requièrent pas d'aide particulière et donc l'absence de l'aîné ne sera pas trop pénible à supporter.

Il est convenu que Jean-Gabriel suivra quelques cours de français, d'histoire et de mathématiques, le temps de son séjour à Montauban.

Le 8 mai 1817, pour la première fois, il écrit à son père et a ainsi l'occasion de lui montrer quelques résultats probants de son nouveau savoir : "je voulais vous écrire, mais comme je n'ai jamais fait de lettre, ni même lu, je n'osais prendre la plume pour cela. C'est aujourd'hui pour la première fois. Il est bien juste, mon très cher père, que vous ayez les prémices de mon petit savoir."

Le père Perboyre sait que le retour de son aîné est pour bientôt. Le travail à la propriété va bientôt exiger sa présence. Il se rend donc à Montauban, chez l'oncle Jacques, pour ramener l'adolescent à la maison. Entre temps, le Conseil des professeurs du petit séminaire a délibéré et il est clair que pour eux, Jean-Gabriel doit rester car il manifeste des qualités éminentes pour l'étude et la réflexion. On envisage même pour lui, de le voir entrer dans les Ordres. Fier de son aîné mais un peu triste pour lui, Pierre Perboyre laisse donc son fils à Montauban et repart seul au Puech.

Jean-Gabriel est inscrit au cours de latin et le 16 juin 1817, il écrit, avec une certaine assurance, à son père : "j'ai consulté Dieu pour savoir l'état que je devais embrasser pour aller sûrement au ciel. Après bien des prières, j'ai cru que le Seigneur voulait que j'entrasse dans l'état ecclésiastique". Tout en demandant l'approbation de son père qu'il sait avoir besoin de lui, il ne perd pas le fil des affaires de ce monde, parfois indispensables pour bien vivre les affaires du ciel : "Si vous agréiez que je continue, il est nécessaire que je fasse faire des habits. Vous aurez la bonté de m'envoyer de l'argent pour en acheter, je pense que la bourse de mon oncle n'est pas assez garnie pour en faire les avances".

Les parents de Jean-Gabriel, résignés mais confiants envers la Providence visiblement agissante, acceptent de voir le garçon cheminer vers la vocation sacerdotale. Il faudra à Jean-Gabriel, fournir des efforts particuliers et constants pour rattraper le niveau d'étude de ses condisciples qu'il ne dépasse qu'en âge.

3. LES CHAMPS DE LA MISSION

Il y eut dans le courant de l'automne 1817, une grande Mission prêchée à Montauban. C'était un moment essentiel dans l'évangélisation des villes et des campagnes. On y entendait l'apologie des vertus chrétiennes et de longues homélies bien construites avec un thème particulier pour chaque jour. Cette fois-ci, les élèves du petit séminaire y assistèrent. On écoutait ce jour, un sermon passionnant de l'abbé de Chièzes. Jean-Gabriel avait ressenti en son cœur la flamme vibrante de l'appel de Dieu : "Je serai missionnaire". Allant partager sa joie avec son cher oncle, il se heurte à un rire quelque peu moqueur. Jean-Gabriel allait avoir seize ans et en est à peine à la classe de cinquième. Pour l'oncle, l'urgence n'est pas là mais se trouve dans le rattrapage scolaire. L'appel semble déjà solidement ancré dans le cœur de l'adolescent qui s'interroge. Il restera à attendre le moment opportun pour qu'il éclate au grand jour de la mission.

Les efforts que fournit Jean-Gabriel sont considérables. A seize ans passés, il est déjà en classe de seconde et a en partie comblé son retard. Il confie ses préoccupations spirituelles secrètes à Saint-François-Xavier, patron des Missions. Petit à petit la lumière a lui sur l'ombre de l'indécision : non seulement il serait missionnaire mais en plus, il irait en Chine !

Insistant une nouvelle fois auprès de son oncle, Jean-Gabriel, impétueux, se fait plus persuasif. L'oncle Jacques aurait bien aimé lui-même aller en Chine. La Chine représente à cette époque l'idéal missionnaire, comme Madagascar l'avait plus ou moins été du temps de Vincent de Paul pour ses premiers confrères : donner sa vie pour la cause de Dieu sur des terres lointaines et "infidèles" (on emploie aisément ce terme pour définir les terres sans connaissance de l'Évangile). Jacques perçoit, maintenant, dans le regard clair et assuré de son neveu, un signe manifeste de l'action de Dieu. Il en informe ses supérieurs et c'est ainsi, que le plus naturellement du monde, le jeune homme est admis officiellement, le 15 décembre 1818, au Séminaire Interne (noviciat) de la Congrégation de la Mission (Lazaristes).

En raison des troubles récents de la Révolution Française et de ses plaies encore béantes, les membres de cette Congrégation sont toujours dispersés. La société missionnaire de Saint Vincent de Paul a connu une sérieuse persécution et se relève peu à peu de ses ruines et des outrages subis. Ainsi, on autorise le jeune Perboyre à faire son noviciat sur place à Montauban, sous la responsabilité de l'oncle Jacques. Jean-Gabriel poursuivra également ses études encore inachevées. On lui confie de plus, le soin de faire la classe à quelques enfants.

A force de volonté, et Dieu aidant, Jean-Gabriel s'attelle à cette tâche sans coup férir. Le compagnon qu'il a au noviciat voit déjà en lui "l'idéal de la perfection d'un novice". Soutenu par la force tranquille et efficace d'un Saint Vincent, comme lui bien ancré dans ses sabots ruraux, Jean-Gabriel fixe sa vie sur celle du Christ, et loin des arabesques du romanescque, se forge une solide spiritualité doctrinale, appuyé encore par des maîtres tels que Saint Bonaventure, Saint Bernard et Sainte Thérèse. A cette école de la vie, il apprend à aimer Dieu pour lui-même et à aller de l'avant par amour pour vivre pleinement de sa miséricorde salvatrice : "Si nous pensions à l'amour que Dieu nous porte et à la peine que le péché lui cause, je pense que cette considération serait plus que suffisante pour nous en inspirer une grande horreur".

A la fleur de ses dix-neuf ans, Jean-Gabriel, fort de sa formation classique colorée d'un esprit droit et de sa déjà grande connaissance des Saintes Écritures, est appelé à l'émission des vœux au sein de la Congrégation de la Mission, le 28 décembre 1820.

Il lui faut maintenant approfondir la formation théologique. Les supérieurs convoquent donc Jean-Gabriel à Paris pour cette nouvelle étape. Avant ce long voyage vers la capitale, l'oncle Jacques permet à son neveu de faire escale, durant deux petits jours, au grand Séminaire de Cahors pour y voir ses parents et les embrasser chaleureusement.

Puis, l'heure vient de prendre place dans la diligence qui, en près de quatre jours, le transporte à Paris.

Les rues pavées de la Grande Ville semblent s'enlacer les unes les autres. Les cris des marchands de fruits et légumes aux étals irisés de couleurs chatoyantes, surenchérissent sur le bruit tapageur que font les roues géantes de la diligence arpentant les boulevards glissants. Le petit provincial de Montgesty ouvre des yeux ébahis devant cette capitale qui n'était jusque là qu'un nom à apprendre et à réciter à l'école.

Le long voyage se termine devant les portes de l'Hôtel de Lorges, à la rue de Sèvres, devenu depuis 1817 la Maison-Mère des Lazaristes. Cette maison, quoiqu'imposante, rivalise d'indigence, selon les dires du futur Père Général, Monsieur Etienne, avec l'étable de Bethléem. Les membres de la Congrégation qui y habitent à l'époque sont de vénérables vieillards usés par les chemins parfois pénibles de la Mission mais vraies pierres de refondation de la "Petite compagnie" comme aimait à l'appeler Saint Vincent.

L'enseignement que l'on dispense au séminaire est basé en grande partie sur la réflexion thomiste. Jean-Gabriel apprend beaucoup du "Docteur Angélique". Science et piété se complètent et doivent s'épauler l'une l'autre, car l'une sans l'autre devient caduque et stérile ou simple illusion. Saint Thomas s'avère être un bon maître pour mieux connaître Dieu, mieux l'aimer et le servir, tel que Saint Vincent en a donné lui-même l'exemple. L'humilité et la prière sont aussi professées et vécues ; elles deviennent le moyen simple et efficace pour procurer une meilleure connaissance de Dieu et de sa Volonté et par conséquent, avancer en sainteté.

C'est le 3 avril 1824, que Jean-Gabriel reçoit l'ordre du Sous-Diaconat. Cette consécration nouvelle lui ouvre les portes de la récitation du Bréviaire qu'il considère déjà avec la Messe comme "deux moyens puissants de sauver les âmes".

Il s'interroge aussi sur sa propre sanctification avec une question qui résonne de réalisme : "Comment se fait-il que, récitant tous les jours le bréviaire, nous ne soyons pas plus saints ?"

Jean-Gabriel achève maintenant son cycle de théologie. Il y a grandi spirituellement et son esprit a acquis une maturité réelle. Néanmoins, âgé de vingt-deux ans, il est encore trop jeune pour être appelé au presbytérat. Il faut lui trouver un pied-à-terre pour les deux années à attendre. C'est rapidement chose faite avec le Collège de Montdidier dans la Somme.

Pour un disciple de Saint Vincent de Paul, le département de la Somme représente énormément. Il est comme une source missionnaire indélébile. C'est en effet, à Folleville, petit village de cette plaine picarde, que le célèbre Gascon avait prêché son premier sermon de la Mission en 1617.

Montdidier possédait un collège tenu depuis 1818 par les pères Lazaristes. C'était le premier collège lazariste ouvert après la Révolution. Le Père Dewailly en assurait la Direction avec comme Supérieur, le Père Pierre Vivier. A l'arrivée de Jean-Gabriel, le nombre d'élèves approchait la deuxième centaine. On confie au jeune homme une classe de sixième qui ne compte que huit élèves. L'impression qu'a faite Jean-Gabriel, à son arrivée, n'est pas en effet des

meilleures. Comment, se demande-t-on, lui qui est petit de taille, de caractère réservé à la limite du taciturne, pourra-t-il prendre en charge une grande classe ?

Dès les premiers mois, le nouveau professeur de la classe de sixième sait se faire respecter et apprécier. Dès la retraite de rentrée, il est choisi par ces mêmes élèves, comme directeur d'une petite Congrégation qu'ils viennent de créer à l'image de celle des plus grands : la Congrégation des Saints-Anges dont l'inauguration est fixée au 1er février 1825.

Une grande joie inonde le cœur du jeune sous-diacre lorsqu'il est appelé à Paris pour y recevoir le Diaconat au mois de mai 1825.

Ce 28 du même mois, Jean-Gabriel reçoit donc des mains de l'archevêque de Paris, Mgr de Quelen, l'ordination diaconale en l'église de Saint-Sulpice, proche de quelques pas de la Maison des Lazaristes.

Lors de la rentrée scolaire 1825, Monsieur Vivier, supérieur du Collège de Montdidier confie au nouveau diacre le cours de philosophie nouvellement reconnu par l'Université du collège. Jean-Gabriel se heurte volontiers à la philosophie cartésienne qui fait la joie de l'esprit français mais qu'il juge un peu trop orgueilleuse pour être toujours vraie. Il lui préfère, et cela est bien compréhensible, celle, nettement plus réflexive à son goût, de Saint Thomas d'Aquin qui permet de meilleures circonvolutions de la pensée et amène sans autre hypothèse au centre de l'Histoire, Dieu.

Baigné néanmoins par les divers courants de pensées déjà effectifs à son époque, il n'est pas absent du monde de son temps ni de sa recherche intellectuelle. C'est ainsi qu'il écrira à son jeune frère Louis : "Ce n'est pas une petite affaire que d'être professeur de philosophie dans un temps où chacun se fait sur cette science les idées qu'il lui plaît ; où chacun a son système, ses opinions : où il y a autant d'écoles que de maîtres !" Et en essayant de recentrer la pensée de son cadet et de promouvoir auprès de lui le bien fondé de la philosophie thomiste, il lui indiquera encore : "vous trouverez dans Le Traité de l'Existence de Dieu par Fénelon et dans celui De La Connaissance de Dieu et de Soi-même par Bossuet, plus de métaphysique, et surtout de saine métaphysique, que dans toutes les philosophies du monde."

Le jeune et fougueux professeur passe ses journées à travailler pour éveiller les consciences à la Divine Providence, cela a quelques fâcheuses conséquences sur sa correspondance personnelle qui accuse malheureusement du retard. Ainsi, il écrit à son père : "pour nous, les jours commencent à quatre heures et ne finissent jamais qu'à neuf ou dix heures. Cependant, nos occupations nous forcent assez souvent à les prolonger jusqu'à minuit".

Le diacre est le Serviteur des Pauvres. Le diacre disciple de Saint Vincent l'est par excellence. Jean-Gabriel sait que le collège assiste, par des bonnes œuvres, des prisonniers indigents et quelques familles voisines dans le besoin. Il met alors en place, pour compléter ces aides, des quêtes et il mobilise les élèves pour donner de leur personne et de leur temps auprès de ces nécessiteux. A ce propos, on l'entend dire : " Je viens de faire ce que faisait notre saint Fondateur". (Vincent de Paul).

Dans l'histoire du collège de Montdidier, on se souviendra longtemps de cette démarche philanthropique. On pourra lire, dans ses archives, que Jean-Gabriel "avait donné aux jeunes générations, par un exemple pris sur le vif, une haute conception de la beauté morale d'une âme et de la grandeur d'un caractère".

La fin de l'année scolaire va apporter un repos bien mérité au jeune diacre, à qui l'on vient de dire de sereinement se préparer pour recevoir bientôt l'ordination presbytérale.

Une prochaine affectation est également à prévoir. Dès le mois d'août, Jean-Gabriel sait qu'on le demande à plusieurs endroits, notamment son oncle Jacques qui ressent déjà la fatigue des vieux jours et à qui il voudrait bien fournir une réponse positive : "j'avais eu, écrit-il à son père, quelque espoir d'aller à Montauban ; mon oncle a fait les plus vives instances pour

m'avoir, mais je sais à présent que je n'y serai pas envoyé". A Montdidier, on aimerait bien le garder. Cependant, ses supérieurs à Paris ont tranché. "Il paraît que je serai changé, et même s'il faut ajouter foi à quelques petits bruits qui sont parvenus jusqu'à mes oreilles, je serais destiné pour un endroit qui avoisine le Quercy". En haut lieu, il est décidé que Jean-Gabriel, après son ordination, sera destiné à l'enseignement dans un grand séminaire.

A l'approche de la prêtrise, il écrit à son père : "il est donc déterminé, mon très cher père, et il n'est plus loin le jour où le Seigneur doit imposer sur ma tête le joug du sacerdoce ! Ce jour sera le plus grand jour de ma vie !..Il faut que la miséricorde de Dieu soit bien grande pour se choisir des ministres aussi indignes ! Vous savez combien j'avais peu mérité cette insigne faveur !" Fidèle à sa vocation de lazariste, il reprendra presque mot à mot les paroles de Saint Vincent : "Si j'avais saisi, avant de recevoir le sacerdoce, ce qu'est un prêtre aux yeux de la foi, je n'aurais jamais pu consentir à ce que l'on m'imposât les mains".¹

Le 23 septembre 1826 est un grand jour. On commémore le jour anniversaire de l'ordination presbytérale de Saint Vincent de Paul

A cette occasion, trois jeunes hommes vont recevoir, à leur tour, des mains de Mgr Louis Guillaume Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans mais nouvellement nommé à l'évêché de Montauban, cette même ordination presbytérale en la Chapelle de la Maison-Mère des Filles de la Charité, au 140 de la rue du Bac à Paris, au sein de laquelle, on gardait encore les restes du Saint Fondateur.

Jean-Gabriel Perboyre est accompagné de Jean-Baptiste Torrette qui partira en Chine dès 1829, et de Pierre-Jean Martin, qui succédera plus tard à Jean-Gabriel comme sous-directeur du séminaire interne à Paris en 1835. La famille Perboyre habite trop loin pour ce déplacement, seul le jeune Louis assiste à l'imposition des mains.

Le lendemain, dimanche 24 septembre, le nouveau prêtre célèbre dans l'action de grâce sa première messe, en la fête de Notre-Dame de la Merci, sur l'autel même où repose le corps de Vincent. Quelques jours plus tard, il a l'opportunité de retourner au collège de Montdidier pour y célébrer, là aussi, la Sainte Eucharistie.

Enfin, il reçoit des mains du Supérieur Général, son ordre de mission pour le grand séminaire de Saint-Flour, dans la Haute Auvergne.

4. PROFESSEUR ET SEMEUR

Saint-Flour est une petite ville de près de cinq mille habitants. A quelques pas de la Cathédrale, surgit le grand séminaire qui fut confié à la Congrégation de la Mission dès 1674. Les lazaristes en furent chassés en 1791 et le retrouvèrent en 1820.

Maintenant, le supérieur en est le père Grappin, un prêtre de la Mission âgé de 35 ans. Il reçoit Jean-Gabriel peu de temps après son ordination car il faut déjà préparer la rentrée d'octobre. Confiné dans une chambre exiguë, il se voit confier la charge de l'enseignement de la théologie dogmatique. Le programme de cette première année a pour thème les Traités de la Grâce et de l'Incarnation.

Malgré sa jeunesse, il marque ses élèves par sa connaissance biblique, notamment en ce qui concerne les textes de Saint-Paul. Un des séminaristes se plaira à retenir : «je me souviens toujours, dira-t-il, d'une magnifique préface qu'il nous fit au sujet du traité de l'Incarnation, par le seul développement du texte suivant de la première Épître à Timothée : "C'est sans doute quelque chose de grand que ce mystère d'amour qui s'est manifesté dans la chair, qui a été justifié par l'esprit, qui a apparu aux anges, qui a été prêché aux nations, qui a été cru dans le monde et élevé dans la gloire"».

Placé à Saint-Flour, le désir pour Jean-Gabriel de voir sa famille se fait plus pressant : "J'ai déjà écrit à Paris pour demander la permission d'aller vous voir. J'espère qu'elle ne me sera pas refusée." L'année scolaire est lourde à assumer : "Quoique je ne sois pas malade, je me sens très fatigué". Gardant les soucis de la ferme familiale et de ses affaires courantes, il essaye de vendre le vin de la propriété sur place mais : "Je ne vois pas grande apparence à ce que votre vin soit placé par ici ; on le trouve fort bon, mais le transport offre trop de difficultés."

L'enseignement qu'il dispense se veut d'une fidélité exemplaire à celui de l'autorité ecclésiastique. Il est heurté par les idées gallicanes qu'il pense néfastes pour l'Église. On peut l'entendre dire à ses élèves : " Gardons-nous bien, Messieurs, de jamais attaquer les prérogatives du Saint-Siège. Ne croyons pas que jamais il dépasse ses pouvoirs dans les décisions qu'il prend, reconnaissons-lui toute l'autorité qu'il s'attribue dans toutes les questions quelles qu'elles soient."

Néanmoins, il éprouve de la sympathie pour les idées de Lamennais quand celui-ci défend les libertés chrétiennes, notamment celle de l'enseignement. Le paradoxe qu'il semble soulever en approuvant cela, ne lui pose pas question mais ne nuit en rien, d'après les dires, à sa qualité d'enseignant. Quand le pape Grégoire XVI fera savoir, plus tard en 1832, que les idées de Lamennais sont condamnées, Jean-Gabriel s'y pliera sans mot dire : «Prions Dieu qu'il nous préserve de jamais trouver à redire aux paroles du Souverain Pontife. C'est à lui que Jésus a dit : "Vous êtes Pierre et sur cette pierre j'établirai mon Église et les portes de l'Enfer ne prévaudront pas sur Elle."»

Cette vie trépidante de jeune professeur exige du repos. C'est enfin une chose possible durant l'été 1827, à la fin de l'année scolaire. Il a obtenu la permission de retourner au Puech. Après un séjour à Carcassonne et à Montolieu chez les confrères, Jean-Gabriel et son compagnon de route parviennent à Montauban chez l'oncle Jacques. A cette occasion, il assiste à une remise des prix de fin d'année au petit séminaire et, durant son séjour, on est aux petits soins pour lui : "Vous ne sauriez vous imaginer comme je me refais vite, écrit-il à son frère Louis, alors à Paris, à la Maison-Mère, mon oncle, les dames Ursulines² chez lesquelles je vais dire la messe tous les jours ont tant de soin de moi !"

Après douze jours passés à Montauban et trois jours à Cahors, le voici enfin au Puech avec ses frères Jacques et Antoine, revenus avec lui de Montauban. Cela fait près de sept ans que Jean-Gabriel n'a pas mis les pieds à la ferme familiale. Il y revoit toutes ses connaissances et va se recueillir sur la tombe de sa jeune sœur Mariette décédée l'an passé.

Ce temps béni des vacances s'achève et Jean-Gabriel s'en retourne à Saint-Flour. Il écrit au Recteur d'Académie à Clermont en décembre 1827 : "Le Supérieur général des Lazaristes vient d'appeler à Paris M. Trippier...³ A la sollicitation de Mgr l'évêque de Saint-Flour, le même supérieur m'a placé à la tête du pensionnat que Mr Trippier dirigeait... J'ai cinq ans d'exercice dans l'enseignement, ayant professé successivement les classes inférieures, la philosophie, les mathématiques et la théologie, au petit séminaire de Montauban, au collège de Montdidier, au grand séminaire de Saint-Flour".

A vingt-cinq ans, le père Jean-Gabriel Perboyre est nommé supérieur du pensionnat ecclésiastique de Saint-Flour, que le nouveau directeur se plaira à nommer petit séminaire malgré la non-reconnaissance de ce statut. En effet, la loi stipulait que l'Église n'avait l'autorisation d'ouvrir qu'un seul petit séminaire par département, or celui-ci existait déjà dans le canton de Mauriac.

A la rentrée d'octobre 1827, on compte trente-six pensionnaires qui poursuivent leurs études au collège Royal de Saint-Flour et logent au pensionnat ; ce chiffre augmentera les années suivantes pour avoisiner bientôt les cent-quarante.

Deux prêtres diocésains sont donnés comme collaborateurs. C'est insuffisant face à l'ampleur de la tâche et aux difficultés qui ne manquent pas de se dresser : la précarité des ressources, les oppositions du Collège Royal qui espère voir la fin de ce pensionnat, la crainte des parents devant la jeunesse du nouveau directeur, les surcharges de travail. Il écrit d'une plume lasse à son frère Louis se plaignant de l'absence de nouvelles : "Obligé de faire 4 ou 5 classes ou répétitions par jour. Obligé, en qualité de directeur, d'économe etc., etc. d'être toujours à tous et à tout, et partout à la fois, comment pourrais-je aller de temps en temps me recréer avec vous à Paris ?"

Soucieux d'une bonne éducation pour tous, il déplore l'obligation qu'ont ses jeunes de suivre les cours au collège de la ville "où ils voient tous les jours les turpitudes les plus abominables, hélas !" Il s'intéresse beaucoup à celle de son jeune frère Antoine, resté à Montgesty, qui lui écrit avec quelques fautes d'orthographe et pour lequel il use toujours d'indulgence, sans omettre de lui rappeler l'essentiel à ses yeux : "mais en tout ne travaillez que pour plaire à Dieu, autrement vous perdriez votre temps et toutes vos peines". Quant à son frère Louis, qui a la chance de se former aux belles lettres, il ne lui passe pas la moindre faute et n'hésite pas à le reprendre d'une manière qui en froisserait bon nombre ; il lui écrit : "en relisant votre lettre... j'ai remarqué quelques fautes d'orthographe que je vais vous signaler. Je sens qu'il n'est pas trop flatteur pour un écrivain de la capitale de recevoir des leçons d'un petit pédagogue de province ; mais il est si important pour lui de bien écrire qu'il ne doit pas mépriser les avis d'un tel aristarque 4, lorsqu'ils peuvent lui être utiles".

"Je suis accablé de besogne. Je suis extrêmement fatigué d'esprit et de corps. je ne sais où aboutira un malaise général que j'approuve depuis longtemps et qui est progressif". Épuisé, Jean-Gabriel ne sait plus où donner de la tête. Soutenu par les uns et raillé par les autres, il songe à démissionner mais tient ferme pour sauvegarder son autorité.

Indirectement, son jeune frère Louis lui redonne du baume au cœur. Les supérieurs de Paris avaient confié au jeune Louis, le soin de s'occuper de quelques jeunes lazaristes chinois. A leur contact, il ressent en lui l'appel à les suivre en leur pays si lointain. Jean-Gabriel se réjouit du choix missionnaire de son cadet : "Je ne saurais qu'approuver et admirer votre belle résolution d'aller évangéliser les Chinois... C'est dans la vertu de Dieu qu'est la puissance d'un missionnaire" lui assure-t-il, tout en poursuivant : "Tâchez donc surtout de détruire entièrement en vous tous les restes du vieil homme, afin de vous revêtir uniquement de Jésus-Christ, de vous bien pénétrer, de vous bien remplir de son esprit". Et se retournant sur son propre chemin, il regarde d'un œil mélancolique : "Je crains beaucoup, mon cher frère, d'avoir étouffé par mon infidélité à la grâce les germes d'une vocation semblable à la vôtre. Priez Dieu qu'il me pardonne mes péchés, qu'il me fasse connaître sa volonté et qu'il me donne la force de la suivre."

Durant l'été 1830, Paris connaît la Révolution de Juillet. La peur s'empare une nouvelle fois de beaucoup de gens d'Église. On craint que les restes de Saint Vincent ne soient jetés dans la Seine. Jean-Gabriel est dans les "transes mortelles" jusqu'au moment où il apprend que son jeune frère, prêt à partir en Chine, est en sécurité ; "puisse le Seigneur continuer à favoriser de sa divine protection et vous et tous les Enfants de St-Vincent !".

Jean-Gabriel loue le courage de son frère. Il souhaite d'une manière de plus en plus brûlante qui commence à s'exprimer ouvertement, emprunter le même chemin missionnaire : je désire ardemment, lui écrit-il en août 1830, d'avoir l'occasion de vous voir avant votre départ pour la Chine. Quoique je ne sois pas très éloigné de prendre la même route que vous, je ne suis pas assez prêt ni assez décidé de moi-même pour m'embarquer cette année." L'appel est entendu. Il lui faut, à présent, germer pour que s'enracine et éclore une pousse évangélique dans le cœur de Jean-Gabriel qui s'ouvre à Dieu. La Providence, usant du temps comme d'un outil s'en chargera.

Le départ pour la Chine se fait attendre. Louis est toujours à Paris. Il reçoit encore un mot de son frère. Jean-Gabriel se lamente sur leur séparation prochaine "mais la foi vient consoler". Il invoque sur lui la bénédiction de Jésus et de "la Reine des Anges" ainsi que celle des "anges tutélaires des contrées infidèles" afin qu'ils lui obtiennent "d'immenses succès dans l'établissement du règne de Dieu !" Là encore, il regarde en arrière et semble se morfondre sur lui-même : "Je crains de n'avoir pas été fidèle à la vocation que le Seigneur vous a donnée. Priez-le de me faire connaître sa volonté et de m'y faire correspondre. Obtenez-moi de sa miséricordieuse bonté le pardon de mes misères et l'esprit de notre saint état afin que je devienne un bon chrétien, un bon prêtre, un bon missionnaire."

Louis s'embarque enfin au Havre, le 3 décembre 1830. Il emporte avec lui une dernière lettre de son frère qui est conscient des conséquences de ce départ sans retour : "Je puis adresser de nouveaux adieux à ce tendre frère, qui va s'éloigner de nous sans doute pour longtemps, qui va sacrifier sa vie pour le salut des âmes que Jésus-Christ a rachetées de son sang." et comme s'il voulait le reconforter, il poursuit d'un trait courageux : "En Dieu seul notre espoir, notre unique ressource. Il est notre tout, puisse-t-il l'être éternellement." Avec Louis, ont pris place à bord du bateau, les jeunes confrères chinois et quatre prêtres de la Société des Missions Étrangères de Paris.

Louis ne devait pas voir les rivages de la mystérieuse et envoûtante Chine. En mars 1831, le bateau dut faire escale à Saint-Denis de l'Île Bourbon (aujourd'hui la Réunion) sous une chaleur inhabituelle pour des Occidentaux. On changea d'embarcation pour mettre le cap sur l'île de Java. Un vent glacial vint du Sud et la fièvre s'empara de Louis. Il mourut en mer le 2 mai 1831 après avoir prononcé ces dernières paroles : "Je laisse un frère prêtre, j'espère qu'il viendra un jour me remplacer". La nouvelle ne parviendra en France qu'au début 1832. Jean-Gabriel écrit alors à son père dès l'annonce du décès. Sa lettre mêlant tristesse et espérance est un appel à renouveler la confiance en Dieu qui peut faillir en de tels moments : Quelle douloureuse nouvelle pour vous, pour moi, pour toute la famille !..Une courte vie a eu pour lui tout le prix d'une longue carrière, et à la fleur de la jeunesse, il a été jugé mûr pour le ciel... La Providence de Dieu est bien douce, bien admirable à l'égard de ses serviteurs, et infiniment plus miséricordieuse que nous ne pouvons le concevoir... attachons-nous à Dieu seul et à son service."

Peut-être le même jour, il prend la plume pour écrire à son oncle Jacques : "Je ne doute pas que Louis ne jouisse déjà de la gloire céleste... Que ne suis-je trouvé digne d'aller remplir la place qu'il laisse vacante !..Hélas, j'ai déjà plus de trente ans, qui se sont écoulés comme un songe, et je n'ai pas encore appris à vivre ! Quand donc aurai-je appris à mourir ?"

La mort de Louis, si difficilement acceptée, devient pourtant comme une lumière nouvelle apportant une certitude à Jean-Gabriel : il ira en Chine, quels qu'en soient les dangers et les persécutions. Durant l'été 1832, il fait un séjour au Puech. Ce temps est plus triste que les précédents mais sa décision est prise, enfin. C'est la dernière fois qu'il voit ses parents et ses amis de Montgesty.

Il va voir l'oncle, à Montauban, lui avoue son désir arrivé maintenant à maturité. Jacques lui objecte sa santé qui donne rapidement des signes de fatigue, sans parler de ce climat difficile à supporter et enfin du risque non moins considérable de la mort par persécution : "C'est tout ce que je souhaite, aurait-il alors rétorqué, puisque Dieu a voulu mourir pour nous, nous ne devons pas craindre de mourir pour lui !"

Lors de son retour à Saint-Flour, il trouve un mot de ses supérieurs de Paris. En raison de son état de santé, mais aussi de ses qualités intellectuelles et pédagogiques, Jean-Gabriel se voit confier la charge de sous-directeur du séminaire interne de la Congrégation, à Paris. C'est là, estime-t-on, en haut lieu, sa juste place. L'évêque de Saint-Flour, qui apprécie beaucoup le fougueux directeur de son pensionnat, emploie tous les moyens de persuasion possibles, mais en

vain, pour le retenir dans son diocèse. Jean-Gabriel est resté près de six ans à Saint-Flour et a marqué à jamais l'histoire et la terre de ce diocèse de Haute-Auvergne.

5. UNE SPIRITUALITÉ DU DON FERTILE

"Mon nouvel emploi est plus favorable que l'ancien à ma santé qui va assez bien maintenant". Jean-Gabriel se réjouit de sa nomination comme sous-directeur du séminaire interne avec quelques classes d'Écriture Sainte. C'est un poste de premier plan qui lui est confié. En effet, comme le directeur en titre du noviciat est un prêtre âgé et malade, le poids de la charge va retomber sur les épaules de son adjoint, déjà bien rodé par l'expérience de Saint-Flour. Sa mission première est donc de former les nouvelles générations de missionnaires. Parmi les candidats à l'entrée dans la Congrégation de la Mission encore peu nombreux en cette époque, on trouve quelques jeunes gens venant des grands séminaires diocésains mais aussi des prêtres de tous âges désireux de s'agréger à la Compagnie. Il s'agit là, d'une population bien différente de celle qui peuplait le pensionnat ecclésiastique d'avant et qui par conséquent réclame une autre pédagogie.

A trente ans à peine, il lui faut déployer tout son charisme et son énergie pour s'affirmer. Un prêtre, candidat à l'admission, le rencontre chez le procureur général des lazaristes, Monsieur Jean-Baptiste Etienne, et croyait qu'il s'agissait d'un frère coadjuteur. Jean-Gabriel, vêtu très simplement, en effet, ne dit mot et a un air effacé et reculé. Quelle n'est pas sa surprise en apprenant qu'il est en présence de son futur sous-directeur.

Ce prêtre de treize ans son aîné, a vite fait de le connaître, et dit-on de l'apprécier en voyant en lui... un saint. Sous l'aspect frêle de l'homme, se cache en fait, une volonté résistante à l'épreuve et un caractère d'acier. Dans les couloirs de Saint-Lazare, on dit de Jean-Gabriel, qu'il a du respect pour tous mais qu'il est difficile, voire impossible de le faire fléchir, lorsqu'il juge qu'il lui faut être ferme et inébranlable dans ses décisions. Il peut être incisif dans ses répliques et autres réparties, tant il est vif de tempérament. Introverti sans aucun doute, il ressent comme une douleur poignante, la contrariété et le reproche. Néanmoins, sachant dominer sa vivacité, sans tarder, Jean-Gabriel se rend compte de la lourde responsabilité qui lui incombe et fait tout ce qui est en son pouvoir pour acquérir sur son caractère une maîtrise de haute lutte.

Il apprend finement à jouer avec l'antipathie qu'éprouvent certains à son égard. Il a, un jour, cette réplique, face à un séminariste qui lui avoue sans détours, avoir quelques difficultés à l'apprécier : " Vous avez bien raison, lui dit-il. Pour moi, je ne comprends pas comment on me supporte ! Si l'on me connaissait, l'on aurait de moi une opinion plus triste encore !" Ce genre de riposte, même cinglante, a pour seul but de réchauffer les relations et de transformer une certaine opposition en estime réciproque.

Lorsque l'un des siens éprouve de la difficulté à avancer dans la voie lazariste ou a quelques problèmes de santé, il le secourt sans faillir comme si ce soutien le concernait aussi au plus haut point : "Courage... Ne craignez ni la maladie ni la mort, dites seulement, et citant Saint-Paul : Je sais que ceci tournera à mon salut... selon mon attente et l'espoir que je ne serai pas trompé. J'ai confiance que Jésus-Christ sera glorifié dans mon corps, soit par la vie, soit par la mort, comme toujours ; car Jésus-Christ est ma vie et la mort m'est un gain" (Phil.1, 19)... Il conclut sa lettre : " Plus votre âme sera pure, plus elle désirera de sortir de ce monde et de se réunir à son Dieu ; et plus elle éprouvera ce désir, plus elle travaillera à se purifier."

Par sa fonction, Jean-Gabriel se doit d'être source d'exemple pour les novices. Les nombreuses instructions et les conférences de formation qu'il donne, vont dans ce sens. Tout est fait avec conviction et profondeur, laissant jaillir la source divine et le bien fondé du charisme de la Compagnie créée par Saint Vincent et dont les Règles stipulent qu'elle doit se revêtir de

l'esprit de Jésus-Christ pour être à l'exemple de Notre-Seigneur le lieu où l'on travaille à sa propre perfection afin de prêcher l'Évangile aux pauvres et d'aider les ecclésiastiques.

A la suite du fondateur, véritable théologien de l'Incarnation, et dans la droite ligne de ses prédécesseurs, Jean-Gabriel s'efforce de recentrer son enseignement sur le Christ, Unique chemin de vie : "Le Christ est le grand Maître de la science. Seul, il donne la vraie lumière... Il n'y a qu'une seule chose importante : connaître et aimer Jésus-Christ, car il est non seulement la Lumière, mais le Modèle, l'Idéal... Alors, il ne suffit pas de le connaître, il faut l'imiter... Nous ne pouvons parvenir au salut que par la conformité avec Jésus-Christ."

A cette fin, Jean-Gabriel développe le nécessaire esprit de prière par l'oraison, si particulière et essentielle à la Compagnie. St-Vincent avait dit qu'un homme d'oraison était capable de tout. Le jeune sous-directeur inculque cet esprit eux novices : "N'oublions pas, lorsque nous nous mettons en oraison, que c'est le cœur qui doit la faire bien plus que l'esprit". Se laisser envahir par le Christ sans autre souci que de s'unir à lui, simplement : "Beaucoup de personnes, sont embarrassées pour trouver des livres de méditation qui leur conviennent. Pour moi, poursuit-il, je n'en connais pas de plus excellent et qui coûte moins cher que notre propre cœur et celui de Jésus".

Toujours soucieux de l'éducation de ses frères, il n'hésite pas encore, à rappeler à son cadet, Antoine, le réalisme de la recherche du Ciel : "N'oubliez pas que l'affaire du salut est l'affaire dont on doit s'occuper avant tout, par dessus tout et toujours. Et reprenant l'Évangile, "que servirait à l'homme de gagner l'Univers s'il perdait son âme ?" Il écrira à peu près dans le même sens à d'autres membres de sa famille.

Jean-Gabriel a été sous-directeur du séminaire interne de la Congrégation de la Mission de l'automne 1832 au printemps 1835. On a pu noter durant cette courte période, une augmentation sensible des candidats au sacerdoce dans la Compagnie avec en prime un désir grandissant de ces novices pour les missions étrangères.

En septembre 1833, deux confrères : un compatriote de Figeac, Joseph Mouly, futur évêque, qui passera plus de trente ans en Extrême-Orient et un ancien élève du collège de Montdidier, François-Xavier Danicourt, futur évêque également, qui reviendra en France en 1860 avec les restes de Jean-Gabriel, s'embarquent pour les missions de Chine. En mars de l'année suivante, c'est le père Jean-Henri Baldus qui s'embarque à son tour. Jean-Gabriel profite de l'occasion pour écrire à son confrère d'ordination, Jean-Baptiste Torette, en place à Macao (passage obligé des missionnaires). Il lui transmet ces mots de regret : "Je me flattais que je pourrais aller vous rejoindre plus tard ; mais le peu de solidité de ma santé et surtout mon indignité semblent m'interdire à jamais cette belle destinée... Je seconderai de mon mieux les vocations qui se manifesteront pour la Chine... St Vincent attire sur sa famille bien des bénédictions. Elles s'étendent jusqu'à la Chine, puisque de temps en temps vous voyez arriver de dignes missionnaires."

La Chine fait battre le cœur du missionnaire. Ses rivages lointains attirent les hommes de Dieu. Cette terre se présente comme le prototype des terres à évangéliser. Il faut aller par delà les mers pour porter le Christ aux "infidèles". Il s'agit de vivre à fond le don de soi fait à Dieu. Se développe sans complexe, dans les séminaires, une théologie du martyr comme don parfait. S'engager pour la mission du Christ, c'est donner sa vie comme lui et c'est gagner le Ciel tout en participant à l'annonce de sa Parole. Le missionnaire qui part avec cet esprit révèle à l'homme la sagesse mystérieuse de Dieu qui se dévoile sans qu'on ne puisse l'arrêter. Participer à un tel mystère fécondant est le désir secret de Jean-Gabriel qui ne cesse d'invoquer les saints pour en prendre le chemin.

Le fils aîné des Perboyre a l'impression certaine de rater sa vie s'il ne part pas en Chine mais les supérieurs en ont décidé autrement. Il est fait pour la formation des jeunes et son état de santé ne lui permet pas d'espérer un départ en mission. Il sait très bien pour l'expérimenter dans

sa chair, que la vocation lazariste de l'époque ne laissait présager que trois chemins possibles : la formation dans les séminaires ; les missions populaires en France et l'appel de la Mission ad gentes. Il est évident que ce qui attire le plus les jeunes candidats est la troisième voie tant l'aventure — dans le sens étymologique du terme : c'est-à-dire : ce qui advient en marchant — dessine dans les esprits en formation la notion d'un inconnu fascinant à découvrir et qui plus est, à évangéliser.

Qui ne tente rien n'a rien. Jean-Gabriel s'essaye à demander pour lui même l'envoi en Chine. Il n'y tient plus de voir ses confrères partir sans lui. Les novices avaient eu vent de ce désir lorsque leur sous-directeur leur parlait d'un martyr lazariste de Chine, présenté comme une véritable figure emblématique : le père François-Régis Clet, décédé en 1820, l'année où Jean-Gabriel était lui même novice. On l'écoutait parler : "Quelle belle fin que celle de M. Clet ! ; priez Dieu que je finisse comme lui." Et en montrant les souvenirs que l'on venait de recevoir, il s'exclamait : "Voici l'habit d'un martyr, voici l'habit de Mr Clet ! Voici la corde avec laquelle il a été étranglé ! Quel bonheur pour nous si nous avons un jour le même sort !" On pouvait l'entendre encore préciser : " Priez donc bien que ma santé se fortifie et que je puisse aller en Chine, afin d'y prêcher Jésus-Christ et de mourir pour lui". Puis il finissait par dire, quelque peu harassé de rester à quai : "Voilà quatorze ans que je demande à aller en Chine. J'avais cette vocation avant d'être missionnaire, je ne suis entré à Saint-Lazare que pour cela".

La déception est grande lorsque le refus de la mission en Chine se fait entendre de la bouche de son directeur de conscience : six mois d'insistance acharnée pour un refus clairement exprimé. Et voilà qu'un jour, las de cet entêtement hors norme, il cède enfin : Jean-Gabriel peut maintenant s'adresser au Père Général, le père Dominique Salhorgne. L'avis du Conseil est pourtant négatif excepté celui du Procureur Général, Monsieur Etienne. Jean-Gabriel est un bon sous-directeur des novices, on a besoin de lui et de toutes les façons, sa santé, précise le médecin, est fragile et incertaine. Une telle mission comporte des risques trop importants : le voyage est long et périlleux ; le climat difficile à supporter. Souvenons-nous de la mort de son frère Louis.

6. LE DÉPART POUR LES CHAMPS DU MONDE

La prière est la seule force qu'il reste à Jean-Gabriel. Que veut de lui le Seigneur ? Il a en son cœur ce désir profond de suivre les traces missionnaires de ses confrères déjà partis. Il a en son âme la mémoire vivante de son frère Louis disparu avant d'avoir touché les côtes chinoises. Il a médité maintes et maintes fois sur le sens d'une vie donnée pour Dieu sur des terres lointaines et sur ses conséquences souvent inéluctables. Son combat n'a pourtant qu'un but : gagner le Ciel et le moyen qu'il a choisi est la Chine, "il faut par-dessus tout travailler à devenir saints". Tout en son être s'interroge dans cette nuit de la foi qui suit le dernier refus de le voir partir si loin.

Au petit matin, à la surprise de tous, le médecin de la maison change d'avis. On dit qu'il fut pris de remords et qu'il n'en avait pas fermé l'œil de la nuit. Après tout, peut-être que la santé du père Perboyre allait s'affermir avec le long voyage et le changement d'air. Jean-Gabriel est libre de partir en Chine. Le supérieur général, ne voulant pas faire obstacle à la Providence, ni à la vocation missionnaire assurément certaine de son sous-directeur des novices, et se rangeant derrière l'avis du médecin, acquiesce sans autre forme de procès. Nous sommes le 2 février 1835, fête de la Présentation de Jésus au Temple et de la Purification de Marie, à qui Jean-Gabriel attribua toujours cette grâce. Pour lui, en ce jour de grâce, tout exulte et chante.

Son directeur de conscience, le père Le Go, ne peut que constater spirituellement les faits : "Voyez-vous ce que c'est que la prière ? Nous avons résolu de ne pas le laisser partir. Mais voilà que ses ferventes prières auprès de Dieu nous ont tous changés et sans savoir comment ?"

L'affaire ne reste pas secrète. La maison-mère s'anime soudain. On en discute dans les longs couloirs froids de la maison. On est étonné d'une telle décision. Certains séminaristes veulent prendre illico le même chemin. D'autres réclament déjà un souvenir de leur responsable... A un cousin de passage, Jean-Gabriel donne une Médaille Miraculeuse de la Rue du Bac en lui disant simplement : "Je vous prie d'accepter cette médaille, c'est bien peu de chose, sans doute, mais vous savez que je suis pauvre et que j'ai fait vœu de pauvreté ; c'est pourquoi, je vous prie de ne pas considérer le prix de la chose en elle-même, mais de l'accepter comme un souvenir d'une personne qui vous est très affectonnée".

Le cœur brûlant d'une joie nouvelle, le futur missionnaire de Chine annonce sans tarder la nouvelle à son oncle : "Le bon Dieu vient de me favoriser d'une grâce bien précieuse et dont j'étais bien indigne. Quand il daigna me donner la vocation pour l'état ecclésiastique, le principal motif qui me détermina à répondre à sa voix fut l'espoir de pouvoir prêcher aux infidèles la bonne nouvelle du salut. Depuis je n'avais jamais tout à fait perdu de vue cette perspective, et l'idée des missions de Chine surtout a toujours fait palpiter mon cœur. Eh bien ! mon cher oncle, mes vœux sont aujourd'hui exaucés. Ce fut le jour de la Purification que me fut accordée la mission pour la Chine, ce qui me fait croire que, dans cette affaire, je dois beaucoup à la Sainte Vierge. Et poursuivant avec assurance, il écrit encore : "Je vais donc partir avec deux de nos jeunes confrères et plusieurs prêtres des Missions Étrangères." Soucieux de la peine prévisible de ses parents, il demande à l'oncle : "Je viens d'écrire à mes parents ; j'espère qu'ils sauront faire leur sacrifice en bons chrétiens. Vous voudrez bien, quand l'occasion s'en présentera, les consoler et les aider de vos bons conseils".

Les préparatifs du départ s'accélérent. Il est impossible de retourner une dernière fois au Puech. Il a cependant l'opportunité de revoir avec grande joie son jeune frère Jean-Jacques, alors frère coadjuteur dans la Congrégation et sa sœur Antoinette, Fille de la Charité à Paris. Jean-Gabriel est prêt pour les adieux à ses confrères et ses novices. L'un d'eux, Mr Peschaud racontera plus tard : "Jean-Gabriel voulut faire ses adieux aux séminaristes, mais saisi par l'émotion, il put à peine leur dire quelques mots, puis il se mit à genoux pour leur demander pardon de ses mauvais exemples et des peines qu'il aurait pu nous faire, mais tous tombèrent eux aussi à genoux et lui demandèrent sa bénédiction".

Les derniers adieux se font dans la cour d'entrée de la Maison-Mère. On demande pour Jean-Gabriel et ses confrères la bénédiction de Dieu et de ses anges et on les laisse enfin partir.

7. LA CHINE : UNE TERRE A LABOURER

En compagnie des cinq prêtres des Missions Étrangères et de ses deux confrères, Joseph Gabet, prêtre et Joseph Perry, diacre, Jean-Gabriel attend l'embarquement au Havre. Tous "pleins de joie et de courage", comme il l'écrit à son oncle, doivent s'embarquer sur l'Edmond, le même bateau, qui l'année précédente, avait conduit le père Jean-Henri Baldus en trois mois à Batavia (aujourd'hui Jakarta).

Le départ se fait le samedi 21 mars, lorsque le vent daigne se lever. Jean-Gabriel met cette traversée sous la protection de Louis, "Mon âme s'éleva aussitôt vers lui avec confiance et mes yeux furent inondés de larmes". Le fier navire, armé de dix pièces de canons et de cinquante fusils pour répondre aux éventuelles attaques des corsaires, lève l'ancre et est prêt à affronter les mers avec à son bord des missionnaires plutôt habitués à fouler le sol rocailleux que les vagues montantes. De fait, on ne tarde pas à transformer le navire en ambulance, et le petit Quercynois de s'exclamer : "Il n'était pas tout à fait inutile de se rappeler dès lors que souffrir fait la moitié du missionnaire". On ne dompte pas l'océan comme on dompte la nature, mais on peut y voir malgré tout, la trace de Dieu : "Les hautes montagnes, formées de vagues écumantes, qui à chaque instant s'élevaient presque à pic devant et derrière nous, en nous enfermant dans de profonds abîmes, étaient à la fois effrayantes et admirables, et nous ne pouvions nous empêcher

de nous écrier : «Les soulèvements de la mer sont admirables, mais le Seigneur est plus admirable encore dans la hauteur des cieux» (Ps 92,4)". Lorsque la grande étendue bleue arrête ses caprices et se repose enfin, les missionnaires ont tout le loisir de célébrer la messe le dimanche ou encore de louer le ciel : "Oh ! qu'on se sent heureux, sur ce vaste désert de l'océan, de se retrouver de temps en temps en la compagnie de Notre-Seigneur !" Ils profitent de ce temps béni pour faire découvrir à l'équipage les mystères de la foi. Les matelots en sont quelque peu bouleversés, "Ils se sont presque tous confessés, écrit Jean-Gabriel à son Supérieur Général.

A part une tempête impétueuse, avec des flots grondants et menaçants, après le passage du Cap de Bonne Espérance, il n'y a pas eu de fait notable durant cette traversée. Et enfin, "Dieu n'ayant cessé de nous protéger dans tout le cours de notre navigation, nous sommes arrivés à bon port à Batavia le 26 juin, trois mois environ après notre départ de France." C'est la première étape.

Les missionnaires rendent visite au préfet apostolique et au curé de la ville, tous deux hollandais. On célèbre avec eux la Fête des Saints Apôtres Pierre et Paul et on attend patiemment de continuer le voyage.

Ici, il faut changer d'embarcation car l'Edmond se dirige vers Java. Le second navire, le Royal-Georges, appareille le 5 juillet. Plus confortable que le précédent, il a cependant à faire de nombreuses escales. "Tout au plus, écrit Jean-Gabriel à son frère Jean-Jacques, " nous arriverons à Macao pour la Nativité". On fait contre mauvaise fortune bon cœur, on en profite pour faire quelques excursions et célébrer l'Eucharistie à terre. Ce fut le cas lors de la fête de Saint Vincent (à l'époque le 19 juillet).

Lors d'une escale en Malaisie, Jean-Gabriel et ses compagnons s'intéressent aux autochtones musulmans, souvent miséreux et revêtus de haillons. Se faire tout à tous ne semble pas être la devise chrétienne des colons Européens. Le missionnaire lazariste en est tout retourné et ne peut s'empêcher d'écrire au Père Général, Monsieur Salhorgne, une lettre qui marque bien sa douleur : "La conduite des Européens a donné une fausse idée du Christianisme... Parlez au Malais de se faire chrétien, il répond qu'il n'est pas assez riche pour vivre en grand seigneur... je n'ai jamais si bien senti la différence du «servus» païen (esclave) et du «domesticus» chrétien (domestique). Pourvu qu'ils restent serfs, il importe peu au gouvernement hollandais qu'ils deviennent catholiques".

C'est finalement le 29 août que l'imposant navire mouille en rade de Macao. Mais n'entre pas à Macao qui veut. Il s'agit d'une étroite possession portugaise, un comptoir commercial, placée sous l'autorité du Vice-roi de Goa. Son gouverneur n'hésite pas à expulser les missionnaires catholiques de nationalité étrangère. Il faut donc se cacher pour accéder au rivage. Durant la nuit, une frêle embarcation accoste le Royal-George. Le père Danicourt, de la Procure des Lazaristes de Macao invite les missionnaires à rapidement y prendre place avec leurs bagages et c'est ainsi qu'ils mettent le pied à terre. Une heure et demie plus tard, tous franchissent le seuil de la résidence. On est surpris de la présence du père Perboyre mais tout va bien pour lui, "A mon départ de France, ma santé inspirait des inquiétudes à des personnes trop charitables, qui n'apprendront pas sans surprise que je vis encore". Et, de plus, en écrivant au Supérieur Général, il s'exclame : "M'y voilà, tel est le mot d'ordre par lequel je devais vous donner mon premier signe de vie de Macao... et béni soit le Seigneur qui m'y a lui-même conduit et porté". A l'arrivée, les missionnaires lazaristes embrassent leur "digne supérieur, M. Torrette et son excellent collaborateur, M. Danicourt" et les "bons chinois tous en parfaite santé". Jean-Gabriel apprécie la vie de cette communauté, à ses yeux, exemplaire : "si les saintes pratiques de l'ancien Saint-Lazare avaient pu se perdre en France, on les aurait retrouvées vivantes au fond de la Chine".

La Procure, dont a la charge le père Torrette, Visiteur (provincial) pour tous les lazaristes de Chine, sert de liaison entre la France et la Chine. On y dépose le courrier et c'est ici

qu'on apprend le chinois et qu'on s'initie à la vie locale. On y donne, de plus, des cours de philosophie, de théologie et de latin aux séminaristes chinois et "par la grâce de Dieu, on y réussit pleinement" constate Jean-Gabriel. Il remarque en outre que ces derniers ont plus de facilité à apprendre le latin que lui pour s'initier à leur idiome, "je crois qu'il m'en coûtera long d'apprendre cette langue", mais se rassurant aussitôt, "On dit que M. Clet ne l'a parlée qu'avec une grande difficulté. Mes précédents me donnent quelques traits de ressemblance avec lui. Puissé-je ressembler jusqu'à la fin à ce vénérable confrère, dont la longue vie apostolique a été couronnée par la glorieuse palme du martyr." Quant à sa famille du Puech, à qui Jean-Gabriel ne cesse de penser, elle reçoit quelques mots réconfortants : "Ne croyez donc pas qu'aller en Chine, c'est aller à la mort. Mes confrères qui sont venus dans ce pays y vivent comme ailleurs, et quelques fatigues qu'ils aient à essuyer, ils sont très contents d'avoir fait le sacrifice de tout pour apporter la lumière de la foi parmi les infidèles" et plus loin, "vous savez bien que notre vrai bonheur ne consiste pas à avoir toutes sortes de consolations en ce monde, mais à faire la volonté de Dieu, à le servir et à le faire servir autant que nous le pouvons."

Les Portugais sont présents à Macao depuis 1699. Ils y ont établi l'Église dont l'Évêque réside à Goa. A Macao, ils ont également érigé un séminaire : le Collège Saint-Joseph. "Ils préparent et forment des missionnaires chinois pour les trois diocèses de Canton, de Nankin et de Pékin et élèvent en même temps les jeunes gens de Macao auxquels ils enseignent entre autre chose le français et l'anglais." En novembre 1835, le supérieur de cette communauté de cinq confrères, M. Leite, s'empresse de demander à M. Torrette de lui laisser Jean-Gabriel pour donner des leçons de français dans ses classes. Le missionnaire pourra sans problème continuer son difficile apprentissage du chinois sous les bons hospices de M. Gonzalvès, auteur de nombreuses publications, dont un dictionnaire latin-chinois. "Il nous a fallu redevenir enfants et nous mettre à l'a, b, c, ou plutôt il n'y a ni a ni b, ni aucune lettre de l'alphabet dans le langue chinoise, qui n'en est pas moins difficile à apprendre" écrit-il à sa sœur Antoinette, Fille de la Charité à Paris.

Durant ces trois mois, le nouveau missionnaire a le temps de s'intéresser à ce grand pays de Chine. Il a tout le loisir de connaître son histoire passée et celle du moment. Il comprend que l'administration est extraordinairement hiérarchisée, depuis l'Empereur, véritable Fils du Ciel et Père de ses sujets, jusqu'au plus petit fonctionnaire de base, recruté au moyen d'un difficile examen. La population a du mal à être chiffrée, peut-être qu'un demi milliard d'hommes et de femmes peuplent cet immense pays. L'homme a beaucoup de privilèges et la condition féminine n'est pas réjouissante. Les filles sont même parfois victimes d'infanticides ou d'abandon pour laisser la place au garçon. Elles peuvent être alors recueillies dans des orphelinats. Seules les veuves ou encore les jeunes femmes qui s'occupent de leurs vieux parents jouissent d'un respect que l'on estime mérité. Ici comme ailleurs la misère enserre les êtres les plus fragiles de ses griffes acérées. On a mis en place quelques structures d'aide et des services d'accueil des plus pauvres et des clochards mais on ne recueille pas chez soi un gueux de peur de le voir mourir à la maison et ainsi d'apporter la ruine à la famille.

Jean-Gabriel apprend que se déplacer en Chine est une véritable expédition. Les routes sont mal entretenues, voire inexistantes. Tout est bon pour servir de moyen de locomotion : les jambes, le mulet, la brouette, le chariot ou encore, la jonque, le palanquin... La nourriture servie dans les auberges fait reculer plus d'un aventurier. Jean-Gabriel peut constater que "nos bons confrères se tuent de fatigue ; ils se nourrissent très mal, ne vivant que d'un peu de riz et de quelques herbes".

Quant à la religion catholique, elle "jouit pour le moment d'une assez grande paix dans l'intérieur de la Chine. Nos missionnaires vont prospérant de jour en jour." Mais il est clair pour tous qu'étant donnée l'interdiction d'entrée sur le sol chinois pour tout Européen non employé à la Cour, un état de persécution est toujours possible. L'empereur Tao Kouang (1820-1850) a le pouvoir de faire arrêter les missionnaires et de les mettre à mort s'il ne les renvoie pas sur Macao

ou les exile dans une province lointaine. Lorsqu'éclatera la guerre de l'opium (1839-1842)⁵ entre la marine anglaise et les défenses côtières chinoises, conflit causé par la confiscation et la destruction de grandes quantités de cette drogue par le commissaire impérial Lin Zexu, la persécution grandira et s'étendra comme une traînée de poudre et de sang à bon nombre d'européens présents sur le sol chinois.

Quatre mois se sont écoulés depuis l'arrivée de Jean-Gabriel sur Macao. Il possède maintenant les bases essentielles de la langue chinoise. Ainsi en a jugé Mr Torrette, son supérieur. Il est prêt, selon lui, à parcourir les routes de la Mission. Il s'affirme dans sa façon d'être et connaît, à présent, la mentalité indigène ; "n'allez pas vous figurer qu'à chaque instant tous les Chinois sont à mes trousses, et qu'ils ne songent qu'à me perdre, écrit-il encore à sa sœur, ce sont des hommes que j'aime beaucoup plus que je ne les crains. Je vous assure que je ne crains pas même l'Empereur, ni les Mandarins, ni leurs satellites." Celui qu'il craint le plus est en fait lui-même "si vous pouviez obtenir sa conversion, vous lui rendriez un grand service, et votre frère vous devrait son bonheur" demande-t-il dans cette même missive à sa sœur.

Du fond de la région du Houpé, le père Rameaux, responsable de la mission, pressait depuis longtemps l'envoi d'un prêtre afin d'assurer le service religieux dans le Honan, quasiment délaissé depuis le martyr de François-Régis Clet en 1820. Jean-Gabriel se sent prêt. Il va quitter Macao pour le Houpé. Maintenant.

8. LES SILLONS DE LA ROUTE

Le Père Rameaux connaît bien Jean-Gabriel. Tous deux ont le même âge. Ils ont été ordonnés prêtres la même année, en 1826. Cette connaissance mutuelle devait simplifier beaucoup de choses sur place.

"Ce soir même, je m'embarque pour le Fokien sur une jonque conduite par des chrétiens. Après avoir traversé cette province et celle du Kiang-si, où j'aurai le plaisir de voir les confrères que nous y avons, j'arriverai Dieu aidant, dans trois ou quatre mois environ, au Houpé, lieu de ma destination". Nous sommes le 19 décembre 1835, et Jean-Gabriel annonce cette nouvelle à son Supérieur général de Paris. Il lui confie en outre, "Je ne sais pas ce qui m'est réservé dans la carrière qui s'ouvre devant moi : sans doute bien des croix, c'est là le pain quotidien du Missionnaire. Et que peut-on souhaiter de mieux, en allant prêcher un Dieu crucifié ? Puisse-t-il me faire goûter les douceurs de son calice d'amertume ! Puisse-t-il me rendre digne de mes devanciers que je vais rejoindre !" Volontaire, le jeune prêtre n'est toutefois, pas encore prêt au martyre et de fait qui peut l'être ? Néanmoins, il sait, pour l'avoir appris et enseigné, que c'est, un jour ou l'autre, le passage quasi obligé d'un don total de l'Évangile aux terres "infidèles". La Mission est périlleuse parce qu'interdite et hors-la-loi même pour les catéchistes autochtones qui sont eux aussi persécutés. Vivre clandestinement dans un pays hostile débouche rarement sur une reconnaissance officielle, bien plus souvent sur une persécution et Jean-Gabriel de préciser : "nous ne manquons ni d'exemples ni de motifs pour nous exciter et nous soutenir".

Le long voyage peut commencer. Avant le départ, Jean-Gabriel s'empresse de rédiger quelques mots pour son frère Jean-Jacques : Je m'en vais rejoindre MM. Rameaux et Baldus au Houpé, pour partager leurs travaux... Il me faudra pour cela peut-être plus de deux mois, parce que la mousson est contraire et que les navires chinois vont très lentement. Ensuite, pour faire deux ou trois cent lieues sur le continent, je n'irai pas d'un trait et par la poste. Je voyagerai à pied, ou sur une barque. je ferai une station au Fo-kien, chez le vicaire apostolique, puis une autre au Kiang-si chez notre confrère, M. Laribe". Il continue sa lettre avec un brin d'humour concernant son inculturation forcée : "Si vous pouviez me voir un peu maintenant, je vous offrirais un spectacle intéressant avec mon accoutrement chinois, ma tête rasée, ma longue queue et mes moustaches, balbutiant ma nouvelle langue, mangeant avec les bâtonnets qui servent de

couteau, de cuiller et de fourchette. On dit que je représente pas mal un Chinois." Et il conclut en recentrant tout : "c'est par là qu'il faut commencer à se faire tout à tous : puissions-nous ainsi les gagner à Jésus-Christ !"

Il part le 21 décembre dans la nuit, accompagné d'un prêtre des Missions Étrangères, le père Delamare, qui doit rejoindre sa destination, le Sutchuen. Leurs routes sont communes jusqu'au Houpé. Ils prennent donc ensemble au petit matin une jonque, dont l'équipage est chrétien, qui se faufile parmi une flottille de multiples sampans afin de passer inaperçus et de se prémunir en cas d'une attaque de pirates, toujours à l'affût de nouvelles prises. Suivant la côte pour garantir la sécurité, les petites et fragiles embarcations se regroupent, le soir venu, dans un port pour y passer la nuit en toute tranquillité. Le confort n'est pas le souci premier du navigateur et de son équipage. Sur la jonque, il n'y a qu'un seul logement où l'on s'entasse à quatre avec pour seule possibilité de s'y tenir accroupi, assis ou couché et dormir à même le plancher les uns contre les autres. A la moindre alerte, à l'apparition de tout étranger inquiétant ou menaçant la sécurité des prêtres, on condamne énergiquement la porte en se postant devant pour protéger les missionnaires, qui, prévoyants, se sont déjà enfouis sous les couvertures.

Fin février 1836, ils arrivent au Fo-kien. Jean-Gabriel prend la plume et écrit à Jean-Baptiste Torrette, son Provincial, une longue lettre sur son périple avec les précautions prises en cas de danger, les descriptions des ports "simplement un abri au pied d'une montagne", les moments de prière, "c'est sur le pont (de la jonque) qu'à l'entrée de la nuit, nous allions réciter notre chapelet, à l'exemple des chefs de barque... les matelots les imitaient aussi... Ainsi tandis que les barques païennes qui nous environnaient, faisaient descendre à la mer la flamme des papiers superstitieux, la nôtre faisait monter vers le Seigneur du Ciel l'encens pur de la vraie foi." Le missionnaire reste subjugué devant le spectacle quotidien de cette vie indigène qui grouille de partout : "la mer est couverte en certains endroits d'innombrables barques de pêcheurs... On n'est plus étonné après cela d'entendre dire que cinq millions de Chinois habitent les eaux de la mer... Les pêcheurs n'en sortent pas même à la fin du jour... Ils reposent dans cette barque dans laquelle ils ont travaillé. C'est là qu'est toute la famille ; c'est là qu'ils naissent, qu'ils vivent et qu'ils meurent." Décrivant encore, il poursuit : "Vous voyez à peu de distance de vous, mais loin de la terre, un ou deux hommes que vous croiriez danser sur les eaux. En passant auprès, vous découvrez qu'ils ont sous les pieds une espèce de radeau composé de quatre ou cinq branches de bambou... Il faut avouer qu'il y a des hommes qui font dépendre de bien peu de chose cette pauvre vie à laquelle ils rapportent cependant tout".

Voici enfin l'arrivée pittoresque au Fo-kien : "Vers les 6 heures du soir, nous jetâmes l'ancre pour la dernière fois. Après avoir attendu quelque temps la marée pour remonter le fleuve, nous nous acheminâmes sur une petite barque et par une nuit obscure, vers la demeure du Vicaire Apostolique du Fo-kien, accompagnés de son courrier ⁶ et cachés encore sous notre couverture, car nous avons à passer devant une douane. La vigilance des douaniers ne fut pas en défaut, mais satisfaits par les réponses données au Qui vive, ils nous firent grâce de la visite". Jean-Gabriel se plaît à constater qu'à cet endroit, la Croix du Christ est déjà solidement plantée : "La florissante église du Fo-kien se compose de quarante mille chrétiens... On conçoit par là qu'il y a des localités même considérables, où tout est chrétien et beaucoup, où les païens sont en minorité. Aussi dans ces districts, les chrétiens marchent la tête levée sans rien craindre ; ils y ont sept ou huit grandes églises ouvertes à tout le monde, bien connues des mandarins, ainsi que les deux Séminaires".

Les deux missionnaires sont bien reçus par Mgr Carpéna, dominicain et Vicaire apostolique. On parle de la Congrégation de la Mission et des amis communs, de la cause du père Clet en vue de le faire déclarer Vénérable. Le bon évêque les régale même d'un petit reste de vin de Bordeaux qu'on n'imaginait pas pouvoir déguster sur cette terre chinoise. Après une visite au séminaire et dans un secteur chrétien puis un repos bien mérité, les deux hommes

doivent reprendre la route. Ils partent, au matin du 15 mars, accompagnés de quatre chrétiens du pays, qui vont servir "de courriers et de porteurs d'effets" pour la région appelée le Kiang-si.

La chaleur frappe déjà la terre. Les rocs de pierre renvoient les premiers rayons printaniers déjà violents sur les chemins sinueux. C'est l'époque où l'on se découvre la tête pour marcher à l'aise mais nos Européens sont obligés de rester couverts pour masquer leur apparence quelque peu différente de la population locale et leur chevelure claire. Dans un pays où tous ont les yeux bridés, le teint olivâtre et les cheveux noirs et raides, on les regarde avec curiosité et moquerie. Dans les villes, on ne s'attarde pas "Ils nous faisaient traverser les villes au pas de course" précise Jean-Gabriel. Aux plus soupçonneux des indigènes, les guides répondent qu'ils sont des marchands de thé des contrées voisines et donc qu'ils ne peuvent converser dans leur langue. "Avant d'entrer dans le Kiang-si, nous avons à passer une douane établie pour examiner les marchandises qu'on transporte d'une province à l'autre. Toute notre contrebande était dans nos personnes. Aussi pendant que nos courriers présentaient nos effets aux douaniers, nous glissâmes bien vite en avant pour n'être pas passés en revue par des hommes que leur emploi rend plus soupçonneux et leur expérience plus habile que les autres."

Et enfin, après un périple de quinze jours durant lesquels les missionnaires ont joué à cache-cache avec les autorités locales, ils parviennent dans un village chrétien où les courriers fokinois les confient à la conduite d'autres. "Ce jour-là, nous eûmes à admirer un nouveau trait de Providence sur nous. Pour éviter les dangers qu'on craignait sur la route qu'avaient tenue les missionnaires avant nous, nous en avons suivie une différente. Elle nous fit aboutir tout juste, à notre grande et agréable surprise, à l'endroit où M. Laribe faisait mission". Le père Laribe a le même âge que Jean-Gabriel et comme lui est originaire du diocèse de Cahors. Il est venu en Chine en même temps que le père Rameaux en 1832 et a de suite été affecté à la mission du Kiang-si.

Le travail ne manque pas, particulièrement en cette période chargée de la Semaine Sainte. Ainsi, Jean-Gabriel peut s'initier sans attendre à la mission, à l'école du père Laribe, "cet excellent confrère qui fait la joie des chrétiens et le bonheur des prêtres qui travaillent avec lui". Puis, en fin observateur de la situation, il note que "dans le Kiang-si, se dessinent des dispositions favorables au Christianisme et on a grand espoir de les voir s'étendre. Tous les ans on y baptise bon nombre d'adultes. Quoique dans cette province, comme dans les autres, les chrétiens appartiennent en général à la classe pauvre, on compte cependant parmi eux quelques riches négociants, quelques particuliers d'une fortune considérable" et il souligne avec un certain étonnement : "l'un d'eux était parti tout récemment pour aller chercher à Pékin une charge de mandarin".

Quand Jean-Gabriel décide de poursuivre sa longue route, le père Laribe choisit de l'accompagner jusqu'à la ville de Kien-Tchang-fou, à une bonne soixantaine de kilomètres. Ils y retrouvent le père Delamarre qui les avait devancés de trois jours. Puis "pour aller de Kien-Tchang-fou au Houpé, la voie du fleuve est la plus sûre et la plus commode. C'est aussi celle que nous prîmes en recommençant le 8 avril notre pèlerinage avec deux courriers du Kiang-si... On nous donne la note de marchands fokinois qui entendaient peu le langage de cette province. Les païens qui nous conduisaient durent donc trouver fort naturel que nous parlâssions continuellement notre propre langue, c'est-à-dire la française, qu'ils prenaient pour celle du Fokien".

Le beau temps permet facilement à la troupe de progresser. Le Yang-tsé-kiang, majestueux "fleuve bleu", déploie ses eaux gigantesques devant les yeux ébahis des Européens ; "quand après les grandes pluies il déborde, c'est comme une mer". Après dix-huit jours de navigation sur ces eaux arrogantes, ils arrivent enfin, en pleine nuit et par une pluie battante, à accoster le quai de Han-Keou (Hankow). "Han-keou est une des villes les plus commerçantes et les plus grandes de la Chine ; elle a en face Outchang-fou, capitale du Houpé". On compte alors sur les rives fertiles près de deux millions d'habitants et parmi eux, seulement deux cents

chrétiens. C'est à Han-Keou que le père Delamarre se sépare de Jean-Gabriel et s'enquiert du chemin de sa destination. Quant au missionnaire lazarus qui avait contemplé en son temps les reliques du père François-Régis Clet, il ne peut s'empêcher de se rappeler qu'il est sur les lieux mêmes où ce martyr a donné sa vie pour Jésus-Christ.

Après une halte d'une journée à Han-Keou, le 27 avril 1836, Jean-Gabriel reprend son bâton de pèlerin, secondé cette fois, par un catéchiste que son confrère, le père Baldus, a envoyé ici pour le baptême d'enfants. Les deux hommes sont accompagnés par un courrier du père Rameaux. Il leur faut encore franchir les 400 kilomètres qui les séparent du nord du Houpé. A coup de navigation et de marche, ils avancent sans trop de repos, s'arrêtant ça et là dans quelques communautés chrétiennes tout heureuses et comblées de recevoir la bénédiction d'un prêtre. Jean-Gabriel, à ce propos, raconte à son oncle dans une longue lettre : "Un jour, j'étais à Cha-Yang au milieu d'une jeune et fervente chrétienté. Elle doit son origine à ce hasard de la Providence qui, sans l'industrie des hommes, transporte au loin sur une terre inculte une nouvelle semence pour la féconder. Un chrétien du Sutchuen était venu exercer son commerce dans cette ville, ne s'attendant à rien moins qu'à en devenir l'apôtre. Peu à peu il a gagné la confiance, l'affection et l'estime des païens et maintenant il se voit entouré de nombreux enfants spirituels. Il me racontait... comment le mandarin, qui est son compatriote, l'honorait de son amitié et de ses visites... et combien il avait espoir de faire encore de nombreuses conquêtes à la foi."

Le 7 mai, après de longs et épuisants kilomètres parcourus à pied, bien que l'on ait proposé, sans succès, à Jean-Gabriel un cheval pour le soulager, la petite équipe a la douce joie de voir le père Baldus et deux jours après, le même bonheur d'embrasser le père Rameaux qui évangélisent tous deux dans le district. Ils restent ensemble quelque temps, heureux de se retrouver. Puis les deux missionnaires aguerris doivent poursuivre leur travail tandis que Jean-Gabriel peut prendre quelque repos chez un bon vieux médecin chinois. Tous se reverraient à la maison de la communauté.

Après un nouveau périple de huit jours sur l'eau, que Jean-Gabriel a mis à profit pour réviser son chinois et catéchiser ses compagnons de route, le 26 juin, il quitte le fleuve, accompagné à présent du seul maître de la barque, pour une ultime étape de montagne à pied. Les deux hommes passent furtivement dans la ville de Kou-tchen car les mandarins, forts zélés, s'y montrent particulièrement redoutables. N'est-ce pas à eux que l'on doit bon nombre de martyrs et d'apostats ainsi que la ruine de quelques églises ?

La montagne est devant eux, insolente de puissance. Il faut puiser à la source du courage pour la franchir et pourtant Jean-Gabriel est éreinté. Toujours à son oncle Jacques, il écrit : "En la voyant s'élever devant nous, je vins à me rappeler que je portais sur moi une petite croix à laquelle était attachée l'indulgence du chemin de la croix ; c'était bien le moment de tâcher de la gagner... Je m'asseyais sur toutes les pierres que je rencontrais ; puis je me remettais à grimper, quelquefois avec les mains. Si vous me permettez de parler ainsi, j'aurais au besoin grimpé avec les dents, poursuivant la voie que la Providence m'avait tracée." Et constatant la gêne qu'il occasionne alors, il poursuit : "Mon pauvre conducteur était réduit à me rendre le service qu'on rend à une mauvaise rosse, qu'on soulève et qu'on pousse en avant". La sollicitude des chrétiens qui gardent les maigres troupeaux aux alentours semble fortifier le missionnaire flapi et "enfin je doublai le sommet de la terrible montagne et sur le revers je trouvai, cachée dans un bosquet de bambous, notre résidence, où M. Rameaux et un confrère chinois me reçurent à bras ouverts."

Jean-Gabriel reprend des forces en contemplant cette nature embaumante : "Vous n'apercevez tout autour de vous que de hautes montagnes qui vous enferment dans une assez étroite enceinte où la nature semble vivre toute seule, vous n'entendez que le cri des insectes ou le chant des oiseaux" La solitude aurait pu envahir le cœur du missionnaire mais "comme vous n'avez point découvert de maisons, vous êtes agréablement surpris vers les neuf heures du soir d'entendre de divers côtés le chant de la prière, et vous êtes encore plus étonné le dimanche

matin, de vous voir entouré et salué de quatre à cinq cents personnes qui sont venues entendre la messe et la parole de Dieu, réciter le Rosaire et faire le chemin de la croix. D'où sortent-elles donc ? De petites cabanes cachées sous les arbres, dans les sinuosités de la montagne." La pauvreté était le lourd bagage commun de cette humanité habillée de lambeaux. Spirituellement, elle pouvait devenir un trésor inestimable susceptible de préparer les cœurs à l'infinie miséricorde du Seigneur mais l'autre côté de sa médaille dorée par la folie avilissante des hommes, elle étreignait les plus faibles dans une violente souffrance imméritée. "Ce sont des pauvres tels que je n'en avais jamais vus. Beaucoup ne sont pas habillés ; seulement autour de leur corps pendent des haillons moins propres à le couvrir qu'à faire ressortir la plus extrême misère à laquelle un homme puisse être réduit. D'autres ne vont pas à la messe parce qu'ils n'ont pas même un pareil vêtement... Les années précédentes, beaucoup ont péri de misère... Ceux qui ne meurent pas vivent à peu près de rien. Ce qu'ils ont de mieux, c'est du maïs et du blé noir."

Le père Baldus termine sa longue tournée missionnaire et vient à son tour se reposer à la résidence de Tcha-Yuen-Kéou. La communauté se trouve composée d'une vingtaine de personnes : les missionnaires, les catéchistes et cinq jeunes étudiants qui apprennent le latin. Cette maison que Jean-Gabriel se plaît à nommer "la Chartreuse" en référence au silence environnant, est le lieu de vie et de ressourcement apprécié de tous. "L'église et la résidence, qui passent pour des palais dans l'endroit, sont bâties en terre, couvertes en paille et n'ont d'autre pavé que le sol battu, ni d'autre plafond que les branches de bambous qui soutiennent le toit." Un peu plus loin, on voit encore les ruines d'une école et celles d'une église dédiée à Marie malheureusement détruite sur l'ordre d'un mandarin craintif de perdre son titre s'il ne le faisait pas.

"Mon séjour au milieu de confrères dont la compagnie m'était aussi agréable qu'utile ne fut pas de très longue durée. Je m'en séparai vers la mi-juillet pour me rendre dans le Ho-nan où je devais continuer mes études auprès de deux confrères chinois qui se trouvaient dans cette province". Le 12 juillet, Jean-Gabriel, à dos de mulet, se remet en route. Sous une chaleur éprouvante, missionnaires et catéchistes franchissent montagnes et vallées et traversent des plaines agréables. Un soir, ils arrivent enfin à une auberge. Dans sa fatigue, le Français n'ayant pas fait honneur au potage aux nouilles proposé lors du repas, a la désagréable surprise d'avoir vexé l'aubergiste qui le traite tout de go d'avare. "Le lendemain, nous arrivâmes pour midi à Lao-Ho-Keou, place de commerce, l'une des plus importantes du Houpé après Han-kéou... Il y a quelques chrétiens... mais nous ne pouvons les voir que dans les barques pour ne pas tomber entre les mains de deux anciens apostats qui sont nos mortels ennemis." Vers minuit, le quatrième jour, l'équipe arrive enfin à la résidence de Nanyang-fou dans laquelle quelques années auparavant, fut capturé François-Régis Clet.

Seize longs mois se sont écoulés depuis le départ de France de Jean-Gabriel Perboyre. Il a beaucoup appris et observé. En arpentant les difficiles chemins d'accès, il a réussi à se prouver que sa santé n'était pas un obstacle majeur bien qu'il éprouvât souvent certaines gênes peut-être bien compréhensibles. Petit à petit son âme se burinait au creuset mystérieux de la foi et au témoignage à donner dans cette vaste Chine que d'autres avant lui, ont déjà lavé de leur sang de martyr, et écrivait-il encore : "Si je suis venu de si loin c'est sans doute pour courir encore dans cette arène. Dieu veuille que j'y coure de manière à obtenir l'incorruptible couronne."

9. LES CHAMPS DE L'ÉPREUVE

Le père Rameaux destine le nouveau missionnaire au Honan pour aller y renforcer la petite équipe déjà au travail. Déjà, le Supérieur de la mission envisage de nommer Jean-Gabriel responsable de la communauté à sa place. La réponse de l'intéressé ne se fait pas attendre. Au père Torrette, il écrit : "Vous ne pouvez changer les supérieurs que dans les cas d'urgence... M.

Rameaux, dans les chaleurs souffre quelquefois d'une espèce d'épuisement qui lui ôte l'appétit ; recommandez-lui la modération dans le travail... Envoyez-lui quelques bouteilles de vin de Bordeaux ou de Frontignan, ce sera la meilleure médecine". Jean-Gabriel ne peut, par ailleurs, s'empêcher de louer les qualités de son confrère : "La chrétienté du Houpé avait été désolée par la persécution et éprouvée par des calamités de tout genre. M. Rameaux apparut au milieu d'elle comme un ange consolateur ; par son zèle extraordinaire, il est parvenu à réparer les anciennes brèches, et à cicatriser les plaies qui saignaient encore... Dix mois ne s'étaient pas écoulés depuis son arrivée, qu'il avait parcouru au moins trois cents lieues⁷ tout en faisant mission, entendu dix mille confessions et baptisé trente et un adultes". Pour l'auteur de ce témoignage, il n'y a donc aucune raison de changer de supérieur.

A ce moment précis de son existence, se sentant arrivé à l'endroit que Dieu lui a fixé dans sa Providence, il écrit ces quelques phrases à l'assistant général de la Congrégation à Paris : "Pour moi ; me voilà aussi lancé dans une nouvelle carrière. Il y a quelques raisons de croire que c'est celle que le bon Dieu me destinait à parcourir... C'est celle que je demandais avec instance dans une neuvaine que je fis à Saint François Xavier, il y a près d'une vingtaine d'années." Et se rappelant les réactions négatives des uns et des autres, il ajoute : "Il est vrai que soit vous, soit mes autres directeurs me dissuadiez de mon projet... Mais la principale raison que vous mettiez en avant était celle du défaut de santé et l'expérience a montré qu'elle avait moins de fondement qu'on ne lui en supposait".

Confiant, Jean-Gabriel peut maintenant s'atteler à sa tâche missionnaire qu'il estime de première urgence mais qu'il sait cependant de longue haleine. "Le Père de famille a envoyé à sa vigne un assez bon nombre d'ouvriers ; quant à celui des chrétiens de la Chine, il ne paraît pas qu'il s'élève au-dessus de deux cent vingt mille, si même il atteint ce chiffre. Dispersés sur toute la surface de l'Empire, ils sont dans la foule des païens comme quelques petits poissons dans la mer... Quand ce petit levain aura-t-il pénétré cette énorme masse ? C'est le secret de Celui qui a les temps en sa puissance". Sans oublier la nécessaire participation de l'homme à la construction du Royaume de Dieu, il rappelle à bon escient que "la conversion de la Chine dépend aussi des prières que les chrétiens d'Europe peuvent faire pour elle."

Tout est prêt pour affermir le cœur de Jean-Gabriel. Les bras de la Mission de Dieu s'ouvrent à lui. Il est enfin temps de semer la Parole : "Maintenant, je vais me mettre à l'ouvrage et employer tous mes petits moyens à procurer sa gloire et le salut des âmes qu'il a rachetées au prix de son sang". Dès ce moment-là, il est pressé d'en récolter les fruits, ou est-ce déjà d'une autre récolte qu'il parle : "Moi qui mets à peine la main à la charrue, que puis-je vous dire, si ce n'est que je suis désormais associé à ceux dont il est écrit : «ils s'en allaient, ils pleuraient en répandant leurs semences». Je ne sais si c'est par pressentiment d'une mauvaise moisson, mais je suis fort épouvanté par l'écrit : «l'homme ne recueillera que ce qu'il aura semé». Je voudrais bien pourtant glaner quelques épis pour les poser à côté des grandes gerbes de mes confrères dans l'aire du Père de famille, afin d'avoir une petite part à leur récompense".

Les missionnaires se donnent corps et âme à l'Évangile. La mission n'attend pas mais on sent approcher la lassitude sortant de sa tanière comme un loup en quête de proie "nous avons des fatigues et quelques peines à supporter, mais il y en a partout," et citant encore une fois, presque mot à mot, son maître Vincent de Paul, il écrit à son Père : " Et puis il faut bien gagner le ciel à la sueur de son front". Réaliste devant l'adversité toujours possible, il affirme encore que "si nous avons à souffrir le martyre, ce serait une grande grâce que le bon Dieu nous accorderait ; c'est une chose à désirer non à craindre". Se souvient-il alors de cette phrase qu'il avait écrite lors de ses études à Montauban : "Qu'elle est belle cette croix plantée sur les terres infidèles et arrosée du sang des martyrs".

Cette croix, il va secrètement commencer à la porter. Le creuset de la souffrance physique va soudain lui rappeler sa fragilité. A peine veut-il s'employer à la tâche de la mission qu'il est victime d'une épidémie de fièvre maligne qui le cloue malencontreusement à la

résidence. De septembre à décembre 1836, il endure d'interminables tourments qui abattent son corps exténué, "j'étais tellement fondu en sueurs que mes jambes devinrent comme deux roseaux desséchés". Devant cette infortune, ses confrères lui administrent même les derniers sacrements. Il connaît cependant quelques doux moments de rémission durant lesquels, il peut à loisir reprendre l'étude de la langue locale sous l'égide de M. Jean Pé, son jeune confrère chinois.

Dieu aidant, la santé de Jean-Gabriel n'inspire plus de crainte en décembre et il peut entreprendre son travail de missionnaire. Il écrit à M. Torrette que pour la première fois, à l'occasion de la fête de Saint Thomas, il a prêché en chinois et précise-t-il : "comme je ne devais pas aller trop vite en commençant à exercer le ministère dans ma nouvelle langue, je n'ai confessé qu'une dizaine de personnes, que j'ai bien comprises."

Il a sous sa responsabilité trois confrères chinois, M. Pé déjà mentionné, M. Song et M. Wang. Le premier explique et fait réciter le catéchisme aux enfants puis visite les malades dans des situations pas toujours confortables : "Un jour, raconte Jean-Gabriel, je l'envoyai administrer un malade à trois lieues (6 kms). Le temps et les chemins étaient si mauvais que ni chars ni montures ne pouvaient y aller. Il fut obligé d'aller à pied ; il eut à traverser quatre ou cinq ruisseaux où il avait de l'eau jusqu'à la ceinture, ce qui renouvela son mal ou douleur de jambes, dont il a été soulagé par le secours de quelques médecines chinoises". Le second confrère, M. Song, qui a eu, lui aussi, une forte poussée de fièvre, reste à la résidence pour bien se remettre et administre sur place les sacrements. Quant au père André Wang, il s'est retiré loin, dans les montagnes et depuis de longs mois ne paraît plus à la résidence, à la suite d'une remontrance de la part du père Rameaux. Certes, les conditions de la mission sont extrêmement fatigantes pour tous mais chacun, à sa manière, sent l'urgence de cette sainte besogne : les brebis manquent cruellement de pasteurs, "il y a en Chine, près de quarante prêtres européens, et environ quatre-vingt prêtres chinois" a écrit Jean-Gabriel à un prêtre ami de Paris.

Toute la province du Honan est sous la responsabilité spirituelle de ces missionnaires. Le champ est vaste mais les grains semés sont bien rares et épars. Il y a en premier lieu les abords de la résidence de Tsinkiakang avec ses 80 chrétiens, puis aux alentours quelques localités d'environ 250 fidèles et plus loin deux districts de quelques 300 âmes. Le peuple chrétien est un "petit reste" de près de 600 personnes. En raison de la famine toujours déchirante qui a décimé une partie non négligeable de la population et d'une persécution qui a entraîné une multiplication d'apostats, la mission déclinait. Il faut la relever mais déjà l'ennemi guette, sournois : "Nous étions ainsi tous à l'ouvrage, écrit Jean-Gabriel au Supérieur Général de la Congrégation, le 30 décembre, lorsqu'un courrier est venu hier, nous annoncer le commencement d'une persécution dans notre région des montagnes de Kou-tchen. M. Rameaux, à qui on s'est empressé d'aller apprendre la même nouvelle, au midi du Houpé, doit avoir parlé de cette affaire, qui nous l'espérons, n'aura pas de très grandes suites, quoique quatre missionnaires et douze catéchistes aient été dénoncés devant le mandarin." Rien ne doit arrêter les pèlerins de Dieu : "Demain, M. Pé et moi, nous repartirons pour aller visiter une autre chrétienté."

Après cinq semaines d'absence, ils ont la joie de prendre un peu de repos et de fêter le Nouvel An chinois. En mars 1837, il repartent pour évangéliser les chrétientés du Nanthang confiées en premier lieu aux Lazaristes portugais qui subissent un manque cruel d'ouvriers. Ils y travaillent jusqu'en mai puis ils poursuivent plus au nord, "nous visitâmes d'abord le district de Louy-hien qui ne l'avait pas été depuis cinq ou six ans" puis "nous nous rendîmes vers ceux qui sont au nord du Fleuve Jaune" si bien que ces visites leur demandent en tout quatre longs mois.

Les grandes et insupportables chaleurs de juillet ont posé leur chape de plomb sur la région. Tant bien que mal, on essaye de résister. Les fièvres terrassent énormément et le père Rameaux qui était depuis seulement quatre jours à la résidence doit partir sur le champ pour apporter les secours de la religion à ses fidèles. Jean-Gabriel notifie au père Torrette que son supérieur va bien mieux qu'avant : "le vin que vous lui avez envoyé lui a fait du bien et le café

lui a fait plaisir ; puis avec une pointe d'humeur bien rurale, «tirez la conséquence pratique pour une autre fois.» Par contre, c'est "le pauvre M. Baldus" qui ne va pas bien du tout. Fatigué et débordé, il lui faut de l'aide : "Si vous aviez pu nous donner un des deux confrères arrivés l'année dernière, il eût été doublement le bienvenu au milieu d'une si grande détresse."

Cette année-là, Jean-Gabriel et ses confrères sont informés qu'une persécution sévit au Fo-Kien. Ils en sont tous affligés. Mgr Carpena, ce même évêque qui l'avait reçu à son arrivée, a dû s'enfuir et se cacher avec quelques prêtres dans une caverne. D'autres missionnaires sont partis plus loin dans les montagnes. L'apostasie de nombreux chrétiens et l'exil de ceux qui sont restés fidèles à la Croix de Jésus ajoutaient aux souffrances. Les églises ont été détruites ou saccagées. La stérilité de la persécution n'a pas pu arrêter l'élan missionnaire malgré la crainte effective mais contenue de pénétrer plus avant dans les champs de l'épreuve.

Quant aux champs de la mission, ils sont trop étendus. L'épreuve du manque d'ouvriers est ressentie plus durement ici qu'ailleurs. Jean-Gabriel se souvient alors de son passage à la sous-direction du noviciat. En écrivant à son directeur actuel, il peut encore sensibiliser les jeunes recrues à l'évangélisation de la Chine. Dans une longue et passionnante lettre, il raconte avec des détails minutieux ce qu'est la vie locale et la manière de l'approcher : "supposons le lieu de notre résidence et notre point de départ dans le diocèse de Cahors. Faisons là d'abord quelques missions ; ensuite allons en faire d'autres dans les diocèses d'Albi, du Puy, d'Autun, d'Orléans, de Versailles et d'Amiens ; c'est à peu près là le tableau de la position et des distances respectives des districts que nous avons parcourus". Ne voulant pas noircir le tableau, en ce qui concerne les haltes nécessaires pour se restaurer durant un tel parcours, il se contente de dire que "si on est avide de privations et de mortifications, il y a de quoi faire une sainte fortune". Après quelques jolies descriptions dignes des plus belles cartes postales sur cette nature sauvage arrosée de fleuves impétueux, Jean-Gabriel s'arrête un long moment sur le contenu de la mission. Ainsi, les novices peuvent lire : "Arrivés dans chaque mission, notre premier soin était de dresser une liste exacte de tous les chrétiens grands et petits, bons et mauvais, afin d'être plus à même de remplir notre devoir envers tous. Ensuite formant un bureau d'examen, comme dans les séminaires, nous faisons nous-mêmes réciter publiquement le catéchisme à tout le monde... les vieillards ne rougissant pas de donner en cela l'exemple aux plus jeunes... Après cela et le baptême des petits enfants, on se met à entendre les confessions... ainsi tous les jours, un certain nombre fait la Sainte communion... Baptême des adultes, confirmations, mariages, admission dans quelque confrérie, c'est l'affaire des derniers jours". Puis rappelant l'urgence du Royaume de Dieu : "le missionnaire ne peut pas se permettre un long séjour dans chaque chrétienté, parce qu'il se doit à toutes celles dont il est chargé ; la mission dure huit, dix, quinze jours selon le nombre et le besoin des chrétiens." Jean-Gabriel mentionne ensuite sans la nommer une persécution qui a fait fuir les chrétiens des villes : "du temps de l'empereur Kanhi les chrétiens avaient des églises dans beaucoup de villes ; aujourd'hui elles sont entre les mains des païens, et les chrétiens, surtout dans le Honan... se trouvent presque tous à la campagne, dispersés dans de petits endroits." Et reprenant encore une fois les mots de Saint Vincent de Paul, il dit : "Ici, comme en France, nous avons le bonheur d'être les missionnaires des pauvres gens des champs". Cette lettre, d'un style non innocent, ne pouvait pas se terminer autrement que par un appel : "Que ceux donc de vos séminaristes qui auraient la vocation de venir nous joindre ne craignent pas (les peines) mais plutôt les ambitionnent. Que ne pouvez-vous nous envoyer un bon nombre de François Xavier pour cette Chine qui en a tant besoin !". Il ne reste plus à Pierre-Jean Martin, successeur de Jean-Gabriel Perboyre au séminaire interne, qu'à former des ouvriers pour les champs du monde.

Quant aux missionnaires du Honan, ils poursuivent sans coup fêrir leur labeur. Durant l'automne et l'hiver 1837, ce sont les chrétiens du sud et du nord-ouest de cette région, qui reçoivent à bras ouverts la visite de leurs pasteurs.

C'est à la fin de cette période de visites qu'il écrit à M. Torrette sur les projets de réorganisation ecclésiale dont il a eu vent l'an passé. Rien n'est simple à cette époque dans ce domaine. L'évêque du Kokien, Mgr Carpena, a sous sa dépendance le Kiangsi et veut s'en défaire en faveur de la Congrégation de la Mission. Il est également question de couper une vaste région en deux. Jean-Gabriel a son idée sur la question. Il la soumet donc à son visiteur : "la mitre est suspendue sur la tête de M. Rameaux, comme sur la tête de M. Laribe" puis ayant réfléchi au détail près sur la nouvelle organisation, il conclut, dans une seconde lettre, "quant aux deux candidats destinés à occuper les deux postes, la Providence les a tellement préparés et si clairement désignés, qu'il ne peut y avoir proprement aucun choix à faire... La position de ces deux chers et vénérables confrères est toute faite, et aux yeux des confrères ; il ne leur manque plus que la mitre". Face à cette assurance certaine, M. Torrette a-t-il à présent le choix ? De fait, François Rameaux sera sacré évêque le 1er mars 1840 et Bernard Laribe, le sera, quant à lui, le 13 mai 1845.

Le père Rameaux, pourtant, souhaite autre chose. Lui aussi écrit de nouveau à son visiteur : "Maintenant, je me fais vieux (trente six ans !)... Je vous ai déjà demandé ma démission et je vous la demande avec plus d'insistance... M. Perboyre est bien l'homme... comme je lui cède de très bon cœur la supériorité et même la mitre !.. Je vais l'appeler dans le Houpé pour faire son apprentissage". Un dialogue de sourd semble alors s'instaurer lorsque Jean-Gabriel, qui a déjà donné son sentiment il y a quelque temps, se doutant qu'il se trame encore quelque chose derrière son dos, se permet de répondre : "M. Rameaux a relevé la mission du Houpé de ses ruines, il est dans l'ordre qu'il continue à en être le père. Il n'a pas de raison pour déposer sa charge et moi j'en ai beaucoup pour ne pas la recevoir". Pourtant, le père Rameaux appelle Jean-Gabriel dans le Houpé en janvier 1838. Le supérieur, tout en poursuivant ses desseins plus ou moins secrets, lui confie le secteur de Tcha-Yuen-Kéou, cet endroit cerné de lourdes montagnes, où il était arrivé au bord de l'asphyxie, épuisé par le long voyage, en juin 1836. Son nouveau district "embrasse une étendue de deux à trois lieues de long et d'un peu moins de large. Les chrétiens qui le composent, et au milieu desquels il se trouve très peu de païens, sont au nombre d'environ deux mille... tellement dispersés qu'il n'y a rien parmi eux qui ressemble à un petit village ; c'est une maison ça, une maison là." Sa lettre adressée à son cousin, M. Caviolle, curé de Catus (village voisin de Montgesty) rend compte en outre de la ferveur des fidèles, "aussi trouverait-on peut-être peu de paroisses en France où la Sainte Table soit plus fréquentée qu'ici". Sachant qu'à Catus, il y a une superbe église romane qui fut en son temps un ancien prieuré, Jean-Gabriel invite son curé à l'oublier pour découvrir par les mots ce qu'est une église de Chine : "le sol nu, renfermé entre quatre murs en terre et couvert d'un toit en paille, avec une table servant d'autel, derrière laquelle est une tenture qui s'étend par dessus en forme de ciel de lit... Si quelqu'un répugnait à reconnaître là une église, je le prierais de la voir là où elle est, c'est-à-dire un millier de pieux fidèles remplissant et entourant, même sous la pluie ou la neige, cette humble enceinte, et ses yeux découvriront les pierres précieuses destinées à composer cette église d'ineffable beauté, qui doit être également admirable, éternellement heureuse dans le sein même de Dieu". Faire vivre cette Église est une grande joie pour les missionnaires qui touchent du doigt la profondeur du message évangélique adressé aux plus pauvres, portant souvent sur eux les stigmates du Christ souffrant. Jean-Gabriel se rappelle volontiers cette image forte : "il m'est arrivé de porter le Saint Viatique dans des cabanes où je trouvais l'infirmes gisant par terre, et dont la nudité n'était voilée que par un peu de paille moitié pourrie... Je continuais ma route en silence, livré au remords de survivre à ces infortunés, ne me voyant pas mourir de la même manière qu'eux." Dans sa détresse personnelle, le missionnaire ne peut que confier au Dieu d'amour, au Père de miséricorde ce chapelet d'errants. Les moyens de combattre cette misère inhumaine sont trop dérisoires face à l'ampleur de la plaie.

Malgré tout le travail fourni et la confiance qu'ont en lui, ses supérieurs, Jean-Gabriel se sent à son tour misérable, voire méprisable. Il écrit à son frère de Paris ces quelques lignes expressives : "La faiblesse de mon tempérament et mes infirmités dont vous connaissez une

partie me rendent physiquement incapable de grands travaux... Mes grandes et innombrables misères spirituelles ne me laissent pas lieu de douter que je ne sois de ceux dont il est dit : «Qu'ils sont abominables et réprouvés pour tout espèce de bien». Non, je ne suis pas plus un homme de merveilles en Chine qu'en France." C'est pourtant ce même homme fragile qui remplace M. Rameaux, indisposé et souffrant des yeux, pour les nombreuses visites encore à entreprendre. Au cours de l'année, de la fête de la Nativité de Marie 1838 à celle de la Pentecôte 1839, Jean-Gabriel peut ainsi faire dix-sept visites missionnaires dans les chrétientés avoisinantes. Le père Rameaux dont le missionnaire quercynois dit à qui veut l'entendre qu'il fait "à lui seul la besogne de trois bons missionnaires", souligne, à ce propos, qu'«avec sa faible santé, M. Perboyre se soutient et gravit les montagnes comme une chèvre».

Bien sûr, ce zélé missionnaire est accompagné dans ses tournées de ses collègues chinois, qui même s'ils vont "leur petit train" ne donnent pas moins une bonne consolation. S'intéressant à leur formation spirituelle, il émet l'idée de faire traduire à leur intention, à partir du latin, la vie de St-Vincent de Paul. Il demande également qu'on lui fournisse quelques exemplaires du Dictionnaire latin-chinois du père Gonzalvès, confrère portugais et "L'élévation sur les Mystères" ainsi que d'autres ouvrages de Bossuet qu'il avait laissés à son arrivée à Macao. Il souhaite recevoir par la même occasion des articles pour la liturgie et quelques médailles miraculeuses, sans oublier un peu de tabac à priser et autres menus objets pour d'éventuels cadeaux.

Il se souvient d'ailleurs d'"un effet de la Médaille miraculeuse" qu'il aime conter à l'Assistant général de la Congrégation, M. Jean Aladel : "Comme j'étais à faire Mission dans une chrétienté du Honan, les chrétiens de l'endroit me présentèrent une jeune femme atteinte d'aliénation mentale, me disant qu'elle désirait ardemment se confesser et que, incapable qu'elle fût d'une pareille action, ils me suppliaient de ne pas lui refuser une consolation qu'elle avait tant à cœur... En la renvoyant, je la mis sous la protection spéciale de la Ste Vierge, c'est-à-dire que je lui donnai une médaille de l'Immaculée Conception. Elle ne comprenait pas alors le prix du saint remède qu'elle recevait ; mais elle commença dès ce moment à en ressentir la vertu... quatre ou cinq jours après, elle était changée... Elle se confessa de nouveau et fit la Ste Communion avec les sentiments les plus vifs de joie et de ferveur."

Toujours soucieux de la récolte dans le jardin du Seigneur, Jean-Gabriel doit se rendre à l'évidence : on avait beau semer la Parole, arroser les sillons parfois avec le sang des chrétiens, se faire tout à tous, le constat était là, cruel dans ses chiffres pour des gens qui avaient sacrifié leur vie pour le Royaume de Dieu. En donnant des nouvelles à son Visiteur, le père Jean-Baptiste Torrette, Jean-Gabriel fait d'ailleurs remarquer : "notre école n'a plus pour le moment d'aspirants pour l'état ecclésiastique que deux petits enfants, qui offrent peu d'espoir... Il n'entre sans doute pas dans les desseins de la Providence que les vocations soient plus multipliées ; elle en ordonnera peut-être autrement, quand le temps de la grande miséricorde sera arrivée pour cette pauvre Chine".

Néanmoins, pour les fruits qui peuvent être cueillis à pleines mains, il sait rendre grâce à Celui qui peut tout pour "les richesses de sa miséricorde". "Par exemple, écrit-il, cette année... nous avons été consolés et édifiés non seulement de voir huit adultes recevoir le baptême avec ferveur et un bon nombre de catéchumènes se préparer à recevoir bientôt la même grâce, mais encore de voir revenir au bercail bien des brebis perdues depuis longtemps... entre autres c'est un vieillard sur le bord de la tombe, qui après trente ans d'apostasie, brûle l'idole à laquelle il avait si souvent avec sa famille brûlé de l'encens". En louant la bonté du Dieu Amour qui rassemble son petit troupeau dispersé, Jean-Gabriel en oublie presque ses "infirmités" comme les fièvres fréquentes ou encore une hernie qui le fait souffrir sans vergogne. Pour le soulager, le père Torrette lui a envoyé un bandage, qui malheureusement, ne convenait pas. De Paris, il en reçoit un autre qui correspond mieux. Soigner une hernie devient un véritable chemin de croix sans fin. Aucune médecine chinoise n'y parvient et pourtant "en Chine, les hernies ne sont pas

rares". Cette infirmité, toutefois, lui offre l'opportunité de rejoindre un païen, atteint du même mal. Le père Perboyre lui offre un vieux bandage qui le soulage quelque peu et lui permet de remarcher et même de courir. Jean-Gabriel, se faisant involontairement tout à tous en rejoignant cet homme dans sa misère malade, a, de surcroît, l'immense joie de le voir cheminer vers le baptême "tout joyeux et doublement heureux d'avoir trouvé à la fois et le soulagement du corps et le salut de l'âme". Du coup, fier de ces aléas mystérieux de la Providence, le missionnaire s'empresse de demander à Paris, l'envoi gratuit d'autres bandages.

La santé, bien si précieux en territoire de mission, est un des soucis majeurs des missionnaires. L'équipe au sein de laquelle œuvre Jean-Gabriel a connu bien des épreuves en ce sens. Le père Rameaux a souffert d'une baisse sensible de la vue. Le père Baldus a dû s'arrêter en plein travail et se retirer à la résidence en septembre 1838 car il avait beaucoup de mal à se rétablir. Quant à Jean-Gabriel, il ne cachait pas les ennuis et préoccupations causés par sa fragile santé : "je conçois de plus en plus l'inutilité de toutes les dépenses que j'ai occasionnées à la Congrégation, depuis vingt ans que je suis à sa charge, et je vous assure que c'est là une de mes plus grandes peines ; laquelle durera sans doute autant que le Bon Dieu me supportera en ce monde". Seuls les confrères chinois, rompus au difficile climat et au non moins éprouvantes façons de vivre et de s'alimenter, possédaient une santé à toute épreuve. Il n'était pas vain, dans ce contexte, de demander des renforts : "Il me semble que, quand nous serions cinq européens avec cinq chinois pour le Houpé et le Honan, ce personnel serait tout au plus l'honnête nécessaire d'ouvriers dans notre position présente".

Fatigué de s'user le corps et l'esprit à la mission, Jean-Gabriel aspire à plus de repos. Néanmoins, en cet automne 1839, il doit repartir pour le Honan dont il a la responsabilité en tant que Vicaire général. Son supérieur immédiat, le père Rameaux estimant qu'il est encore très fatigué, se propose pour prendre sa place. Jean-Gabriel accepte et reste donc à la résidence du Houpé avec le père Baldus et le lazariste chinois qui avait eu peur autrefois des remontrances de son supérieur, M. Wang. Le père Perboyre pourra faire quelques visites ça et là, aux alentours de la maison, le temps de reprendre des forces physiques et spirituelles.

C'était sans compter avec le Vice-roi Tchéo, résidant à Ou-Tchang-Fou, qui déclenche à présent la persécution dans la partie nord de sa province : le Houpé.

10. LA MOISSON FAUCHÉE

Les grandes fêtes de la Nativité de Marie approchent. Après, les missions reprendront suivant l'état de santé de chacun et on ira à la moisson de Dieu. En attendant, la maison offre un havre de paix réconfortant.

Le 15 septembre arrive. La fête est à son comble. Plus de 1500 fidèles affluent de tous les coins de la Mission vers l'église. Le père Rizzolati, franciscain envoyé comme provicaire pour visiter les chrétientés du Honan, préside la célébration au milieu des chants d'action de grâce et d'une démonstration fervente de foi. La messe terminée, chacun se réjouit du partage fraternel des nombreuses agapes apportées par tous. Ce midi, Jean-Gabriel prend son déjeuner avec Jean-Henri Baldus et le père italien, au milieu de tous, quand un chrétien tout affolé accourt vers eux et avertit la communauté chrétienne rassemblée de l'approche d'une bande armée qui ne paraît pas avoir de bonnes intentions. Les soldats peuvent être là d'un instant à l'autre. Pourtant, un des catéchistes présent à la fête s'empresse de rassurer les prêtres : "les mandarins devaient se diriger ailleurs. Tout au plus, s'arrêteraient-ils pour prendre quelque réconfort, à leur habitude". L'inquiétude disparaît alors et le repas se poursuit sereinement. Le calme est malheureusement de courte durée. D'autres chrétiens angoissés viennent à leur tour aviser les missionnaires, à leurs yeux trop insouciant. Vite, il faut fuir. La cohorte, conduite par des mandarins, a pour mission d'arrêter les missionnaires sur ordre du Vice-roi. Les pères Rizzolati et Baldus prennent alors leurs jambes à leur cou et s'enfuient à tout va à travers la forêt de bambous. Jean-Gabriel,

s'attarde vainement à verrouiller la porte de l'église. Souffrant des jambes il ne peut courir. Il sort par la porte de derrière et part se cacher dans la forêt. Pris de panique, les chrétiens fuient en tous sens et la communauté éclate en multiples étoiles éparpillées.

En cette période de troubles, les choses allaient mal pour les Européens. Par leur trafic, les Anglais avaient sans aucun doute attisé la haine des Chinois envers les occidentaux. La contrebande de l'opium battait, en effet, son plein sur les rivages de la Chine qui s'employait par tous les moyens à la faire cesser. C'est ainsi, que par voie de conséquence, les autorités impériales lancèrent une persécution contre les chrétiens, qui en plus, introduisait sur le sol sacré, une "secte étrangère". Appuyés par leur hiérarchie, certains mandarins se déclarèrent alors ouvertement contre les chrétiens et organisèrent une chasse à l'homme. Par la menace, ils obtinrent des jeunes chrétiens, les noms des endroits où résidaient les missionnaires et ainsi, ils organisaient une expédition militaire pour les arrêter.

Lorsque l'escorte armée arrive aux portes de la Mission, il n'y a plus personne à la résidence. Mécontents, les soldats, vêtus d'habits de paysans, défoncent avec véhémence la porte de l'église. La fureur s'empare du groupe. On saccage, on pille, on prend les objets de culte comme pièces à conviction. Les soldats débusquent aussi quelques chrétiens, disséminés ça et là, cachés ou encore en prière et qui n'ont pas pris le temps de fuir. On les maltraite et certains en meurent. Les survivants sont emmenés comme prisonniers. Lors de la mise à sac de la résidence, le feu éclate accidentellement mais cela n'empêche guère la bande armée d'égorger le bétail et de festoyer avec les provisions de la communauté.

Tant bien que mal, Jean-Gabriel se fraie un chemin à travers les hautes branches de bambous coupants. Dans sa fuite, il croise un chrétien qui voulait s'enquérir de la situation. Il en est dissuadé par le missionnaire : "c'est trop dangereux". Le soir venu, éreinté par sa fuite en avant, le père Perboyre décide de gagner la maison d'un de ses catéchistes, Ly-Tsou-Hoa. Il s'y reconforte un moment puis tous deux vont ensemble à quelques centaines de mètres plus loin, dans la demeure d'un cousin offrant plus de sécurité. Jean-Gabriel coupe alors un peu de sa barbe pour paraître moins européen.

Le lendemain à l'aube naissante, il faut trouver un abri plus sûr. L'épaisse forêt bordée d'une impénétrable bamboueraie ferait sans problème l'affaire pour l'instant. Les fugitifs sont à deux kilomètres de la résidence mise à sac. La journée se passe calmement dans ce refuge de fortune. Les mandarins et les soldats, quant à eux, ont encerclé la maison et les hauteurs voisines. C'est alors qu'ils arrêtent un catéchiste nommé Kouan-Lao-San, qui réside à quelques pas de là. Effrayé, il est injurié et frappé jusqu'à ce qu'il indique la cachette des missionnaires. A bout de forces, il s'écroule sous les menaces et se met à guider les soldats vers le lieu où se terre Jean-Gabriel qui ne peut fuir car la forêt s'arrête net au bord d'une falaise abrupte et infranchissable. Le missionnaire prie. Les hommes des mandarins mettent alors la main sur lui, le ligotent et l'insultent. Tout se passe très vite. Un catéchiste tente de s'interposer mais les envoyés du mandarin, les satellites, interviennent et l'en dissuadent par la force ; on l'arrête à son tour, ainsi qu'un vieil homme, père d'un autre catéchiste. La troupe armée a réussi à capturer un missionnaire. Sa joie sauvage se fait entendre comme un écho déchirant le ciel et franchissant les sommets pour parvenir aux oreilles des chrétiens cachés dans les alentours.

Après avoir quasiment dévêtu leur prisonnier français, les soldats le chargent de chaînes au cou, aux mains et aux pieds. Ils le poussent en le bousculant pour le faire courir durant quatre trop longs kilomètres. La troupe s'arrête enfin. On fait étape dans une auberge tenue par un païen, M. Hang, où se trouvaient déjà d'autres chrétiens captifs. Jean-Gabriel est enfermé dans une chambre pour la nuit mais ses pieds et ses mains restent solidement liés. Profitant du sommeil des geôliers, quatre chrétiens réussissent à s'échapper non sans avoir — sans succès — tenté de défaire les chaînes de leur missionnaire.

Au matin du 17 septembre, ces évadés retrouvent le père Rizzolati, qui lui, avait réussi à semer ses poursuivants, et à qui ils racontent les douloureux événements de la journée écoulée. Le père Baldus avait, lui aussi, échappé à la soldatesque. Avant de s'enfuir seul, le lazariste avait confié le provicaire italien à un catéchiste connu sur qui l'on pouvait compter.

Le mandarin de Kou-tcheng était dans le village de Kouanintang où se trouvait l'auberge. Il demande à voir le malheureux prisonnier. Malpropre, vêtu de lambeaux, ligoté, tiré par sa natte, l'infortuné missionnaire est traîné devant l'autorité locale. On le force à s'agenouiller. Sur sa demande, il récupère ses vêtements et le mandarin lui fait même ôter ses lourdes chaînes. Un étranger a été arrêté, il faut maintenant définir le chef d'inculpation. C'est chose rapidement faite. Jean-Gabriel Perboyre est questionné sur son identité. Il reconnaît son appellation chinoise : Toung-Wen-Siao. Sans ambages, il se déclare Européen, prêtre de Jésus-Christ et envoyé en Chine pour propager cette religion. Le mandarin lui rappelle l'interdiction pour tout Européen, de mettre le pied sur ce territoire impérial et lui signifie donc son chef d'inculpation : il est entré illégalement en Chine pour propager une religion non reconnue que l'on qualifie ici de secte. On lui remet alors ses chaînes pour lui signifier officiellement son arrestation. Les soldats reconduisent Jean-Gabriel à l'auberge et méfiants en raison des quatre évasions précédentes, ils le suspendent par les bras à un pilier de l'hôtellerie de façon à ce que ses pieds ne puissent reposer sur le sol. Pour le soulager un peu, et devant des souffrances indicibles, on lui accorde, néanmoins, un petit banc de bois pour s'asseoir, auquel on attache ses pieds. Il devait passer ainsi toute la nuit.

Le lendemain matin, le mandarin ordonne de conduire les prisonniers à la sous-préfecture de Kou-Tcheng-Hsien. Un long et pénible voyage de plus de douze heures de marche forcée attend Jean-Gabriel et ses compagnons de misère, complètement affaiblis par les tortures et les deux nuits d'insomnie déjà vécues. Devant l'état lamentable du missionnaire, constatant que ses pieds et ses mains étaient affreusement gonflés par les chaînes trop serrées, un notable du village, païen de surcroît, sollicite du mandarin, l'autorisation de louer un palanquin pour transporter le misérable.

Après une étape de nuit, qui malheureusement, n'a pas permis à Jean-Gabriel de récupérer quelques forces, le cortège des détenus enchaînés arrive dans l'après-midi du 19 septembre à la sous-préfecture.

Prisonnier à la fois des soldats et des envoyés des mandarins, les fameux satellites, Jean-Gabriel a à comparaître devant deux tribunaux, l'un militaire et l'autre civil. Les questions se ressemblent, il y répond avec courage quand il n'y a pas de risques de dénonciation pour ses amis chrétiens. On lui commande de renier sa foi, il refuse. Déclaré coupable, le tribunal militaire le fait conduire en prison où il reste plus d'un mois. On lui impose alors le régime commun des détenus. Il est revêtu d'une longue chemise rouge et enchaîné aux pieds et aux mains afin de limiter les déplacements et les gestes. En outre, une grosse chaîne lui encercle le cou. Il lui est également interdit de se couper les cheveux et de se raser la barbe.

Les mandarins envoient au Vice-Roi de Outchangfou, un constat officiel notifiant la capture de prisonniers. Deux satellites sont chargés de cette mission. En route, ils font étape dans une auberge et se vantent d'avoir mis la main sur un étranger qui avait pris le nom de Toung-Wen-Siao. Ils regrettent cependant d'avoir laissé filer son compagnon, qui se fait appeler Ly. Or ce Ly, ironie du sort, est en ce moment dans cette même auberge. Il s'agit, en fait, du père Rizzolati qui s'appête lui aussi, à monter avec ses compagnons dans une barque à destination de Ou-Tchang-Fou.

Les ordres ne tardent pas à venir. Le Vice-roi rappelle à ses mandarins la loi du pays : peine de mort pour tout Européen saisi à l'intérieur de l'Empire ; peine de mort pour tout prédicateur Européen ou Chinois de cette "secte impie" qu'on appelle Christianisme et exil pour tout adepte chrétien même s'il s'agit d'un village complet. C'est ainsi qu'il demande le transfert

de Jean-Gabriel jusqu'à la préfecture : Siang-Yang-Fou où il doit être de nouveau jugé par une autorité supérieure.

Près de trente kilomètres séparent le lieu de l'incarcération de la ville à rejoindre. Deux jours de marche sont nécessaires pour y parvenir. Les prisonniers restent ligotés et enchaînés au cou en étant reliés les uns aux autres par une longue barre de fer retombant sur les épaules ou la poitrine. Dans de telles conditions, ils ne peuvent progresser qu'à petits pas dans une souffrance intolérable. A leur arrivée, les détenus sont séparés et répartis dans divers lieux de détention. Le missionnaire se trouve dans une prison qui ressemble à un infect cloaque dans lequel sont entassés des hommes enchaînés et défigurés. Prévoyants, les geôliers enclavent, durant la nuit, les pieds des malheureux dans un billot de bois pour éviter toute évasion. Jean-Gabriel a été maintenu captif près d'un mois dans une de ces sinistres cellules, le temps pour lui de comparaître quatre fois devant divers tribunaux. Un procès long et douloureux se met en place pour broyer l'homme de Dieu sous la meule de l'injustice et de la souffrance.

11. LA MEULE DU MARTYRE

La première comparution a lieu devant le Tribunal de la ville. Celui-ci est présidé par le mandarin gouverneur qui pose encore une fois au missionnaire les questions auxquelles il a répondu auparavant. Ce président lui reproche d'avoir fait un long voyage pour venir en Chine alors qu'il aurait du rester en Europe pour prêcher sa religion. Jean-Gabriel répond alors : "Notre religion doit être enseignée à toutes les nations et propagée même parmi les Chinois, afin qu'ils connaissent le vrai Dieu et possèdent le bonheur au ciel." Entendant cette répartie, le juge très irrité rétorque que de nombreux Chinois, par sa faute, vont être soumis à la torture en attendant leur sentence. Puis avec une certaine moquerie, il ajoute : "pourquoi ce Dieu n'est-il pas venu à votre secours lorsqu'on vous arrêta ?" "Dieu, réplique alors le prêtre, permet ces souffrances en ce monde afin que nous puissions mériter le bonheur dans les cieux". Et devant les intimidations de torture, il affirme sans trembler : "Je n'ai d'autre souci que de mon âme et non de mon corps : je ne crains nullement les châtiments dont vous me menacez". Sur ces mots, il n'y avait plus rien à attendre du prisonnier et on le renvoie, pieds et mains liés, dans sa geôle.

Le lendemain, Jean-Gabriel comparait devant le tribunal du département, le Tchefou. Plus agressif, le mandarin de ce second tribunal appelle sans détour le missionnaire à fouler de ses pieds un crucifix posé à terre. Il n'est pas surpris du refus catégorique et n'insiste pas. Violamment, il se met alors à récriminer contre ces Européens qui s'introduisent en Chine pour s'enrichir sur le dos de l'Empire puis tance vertement le missionnaire : "Que pourrez-vous gagner en adorant votre Dieu ?" La réponse est immédiate : "Le salut de mon âme, le ciel où j'espère monter après ma mort." D'un air ironique, le mandarin assis comme un prince, reprend : "Insensé ! L'avez-vous jamais vu le paradis ?". Et sur un ton de raillerie, il s'adresse à tous les prisonniers chrétiens immobiles : "Je vais vous enseigner ce qu'est le paradis et ce qu'est l'enfer : être comblé dans cette vie de richesses et d'honneurs, voilà le paradis ! Être au contraire comme vous aujourd'hui condamnés à mener une vie pauvre, souffrante et misérable, voilà l'enfer !" Mettant en pratique cette théorie matérialiste, il fait dénuder les jambes du missionnaire et lui ordonne de s'agenouiller devant tous, sur des chaînes posées à terre. Le pauvre homme reste ainsi durant plus de quatre heures en d'interminables tourments avant de regagner péniblement la prison de Siang-Yang-fou.

Deux semaines plus tard, Jean-Gabriel est traduit devant le Tribunal Suprême des Finances, le Léangtao. La salle d'audience est spacieuse comme une église à trois nefs mais les discours qu'on y entend ne sont aucunement fraternels.

Le juge commence par demander au prisonnier s'il connaît d'autres prêtres européens. "Je suis venu seul dans la région, déclare Jean-Gabriel. Mais le mandarin, parfaitement renseigné lui ordonne de ne pas mentir car il sait que trois Européens sont présents dans le secteur : Mou-

Tao-Yen (le père Rameaux), Gân (Jean-Henri Baldus) et bien sûr lui-même, Toung-Wen-Siao. Jean-Gabriel répond seulement : "J'ignore où ils sont". On tire alors Jean-Gabriel par les cheveux et on l'attache à l'une des nombreuses colonnes de la salle puis on l'agenouille sur des chaînes sous une pluie de sarcasmes et d'insultes. Le mandarin poursuit son interrogatoire tout en insinuant que les vierges et religieuses chrétiennes vivent dans l'inconduite avec les prêtres, ce que s'empresse de démentir énergiquement le prisonnier, affirmant que dans leurs tournées, les prêtres se font accompagner par des hommes.

Comme pièces à conviction, les objets de culte et les vêtements liturgiques sont alors présentés. Le juge prétend que ces ornements servent à se faire adorer par la foule des chrétiens, ce dont se défend Jean-Gabriel : " Je ne me propose pas d'autre but que de rendre à Dieu avec les chrétiens, les hommages qui lui sont dûs." Insistant encore pour lui faire abjurer la religion chrétienne, le mandarin s'entend affirmer : "Vous pouvez être bien assuré que jamais je ne renoncerai à ma foi !" Sur ce, handicapé par ses chaînes de fer, il est reconduit en prison.

Une dernière confrontation entre le mandarin et le missionnaire a lieu à Siang-Yang-Fou. Elle a été la plus douloureuse et la plus cruelle de toutes et dura une longue demi-journée.

Le mandarin, exaspéré de n'aboutir à rien, fait suspendre le prêtre missionnaire par les deux pouces liés ensemble et par sa tresse de cheveux à une sorte de poutre placée au dessus de sa tête. Ce supplice, qu'on appelait Hangtsé, transforme le prisonnier en jouet désarticulé entre les mains des soldats qui secouent la tête du malheureux tout en exerçant une pression sur la natte. Nullement pris de pitié devant ce spectacle, le terrible mandarin, d'une voix tout à la fois sarcastique et violente, s'adresse aux autres détenus chrétiens, murés dans un silence de peur : " L'enfer, le paradis qu'il vous a prêchés, n'existent pas" ou encore : "Voyez sa belle figure. croiriez-vous désormais à ses discours et à ses supercheries ?" Il poursuit encore, questionnant ses prisonniers qui ne peuvent répondre : "Y a-t-il un paradis pour lui ? N'est-ce pas un enfer pour vous ? A genoux, enchaînés et maltraités comme vous êtes ?" Poussant la logique de sa pensée, il conclut fièrement en redisant ce que le mandarin précédent avait déjà exprimé : "Le paradis ? Je vais vous le dire : c'est d'être assis sur un trône comme moi... L'enfer ? c'est être par terre, souffrant comme vous." Sur ces paroles, constatant une nouvelle fois qu'il n'obtiendrait rien de ce missionnaire empli d'une évidente force intérieure, le juge inique ordonne de le fouetter avec une grosse lanière de cuir. Le prêtre, toujours enchaîné à la colonne, reçoit quarante coups assésés avec haine, à la vue de tous les prisonniers qui ne peuvent cacher leur douleur et leurs larmes. Le sang lui sort de la bouche sous la violence des chocs et ses joues sont épouvantablement tuméfiées.

Le mandarin quitte la salle d'audience avec ses soldats, après avoir fait torturer la trentaine de prisonniers chrétiens. Certains ont abjuré sous les coups mais beaucoup, poussés par l'exemple pathétique qu'ils ont sous les yeux, refusent une telle imposture. Ceux-ci sont ensuite reconduits dans leurs cellules et on laisse Jean-Gabriel, dans l'incapacité de parler ou de se nourrir, suspendu à la poutre jusqu'à la tombée de la nuit. Lorsque, quelques temps plus tard, en prison, Jean-Gabriel se remettra à écrire, il dira : "Ce que j'ai souffert à Siang-Yang-Fou, c'était directement pour la religion".

Le soir venu, il est ramené, tout maculé de sang déjà séché, dans sa cellule et ne fait l'objet d'aucun soin, si ce n'est de la compassion de ses frères chrétiens qui savent maintenant, en leur âme et conscience, que ce que leur prêtre venait de subir est directement lié à son refus de renier sa foi et de dénoncer ses confrères.

Le long calvaire de Siang-Yang-Fou dura un peu plus d'un mois. La lourde meule du martyr avait commencé son travail de brisure du corps sans entamer celle de l'âme. Il restait aux autorités locales à purifier le sol impérial de cette "secte impie", à déraciner totalement le grain semé et à le faire saigner à mort.

A la fin du mois de novembre 1839, les malheureux prisonniers chrétiens furent acheminés à la capitale de la province : la ville de Ou-Tchang-Fou.

12. L'IVRAIE ET LE BON GRAIN

La persécution a éclaté dans la province de Kou-Tcheng sur ordre du Vice-Roi. Les mandarins sont chargés de procéder aux arrestations des chrétiens, qui une fois jugés, doivent être frappés d'exil. Quant aux missionnaires qui n'ont aucunement le droit d'entrer sur le territoire, ils sont passibles de la peine de mort. Chacun sait cela. D'ordinaire, les mandarins se montraient très circonspects dans ces arrestations car certains avaient des amis ou des parents chrétiens, d'autres encore avaient quelque crainte secrète d'arrêter tout un village. Ils se contentaient donc bien souvent de simples amendes ou de quelques bastonnades. Cette fois-ci, cependant, il n'y a aucune hésitation possible car leur charge peut leur être ôtée ou non renouvelée. Les dignitaires s'emploient à obéir aux ordres : le Vice-Roi était bien déterminé à arracher les épis de la moisson chrétienne, à raser le champ de l'Évangile et à le rendre à l'ivraie. C'est ainsi qu'après les arrestations dont furent victimes Jean-Gabriel Perboyre et son petit troupeau, la persécution pousse sa herse dans tout le Houpé. Les chrétiens doivent fuir, se cacher, vivre clandestinement ou encore changer de province, en laissant tous leurs biens sur place. Les familles se trouvent divisées devant l'adversité quoiqu'on laissât volontiers une certaine liberté aux femmes. Le Vice-Roi ordonne des perquisitions, visant les prêtres et les catéchistes, dans les trois villes adjacentes : Hankow, Hanyangfou et bien sûr Ou-Tchang-Fou. Mais les chrétiens s'épaulent et s'avertissent mutuellement face à ce vent de mort qui soufflait sur le territoire. C'est ainsi que dispersés, les prêtres ont pu échapper aux griffes des mandarins. Le père Rizzolati, déguisé en marchand, s'exila d'Ou-Tchang-Fou pendant trois semaines. Les lazaristes chinois, qui pouvaient plus facilement passer inaperçus, se réfugièrent dans des barques-maisons appartenant aux chrétiens et prompts à la fuite si le gong de l'urgence sonnait l'hallali.

A présent, le Vice-Roi enjoint de diriger les chrétiens déjà aux arrêts à Ou-Tchang-Fou pour y être emprisonnés et jugés par l'instance supérieure. La malheureuse troupe prend alors place à l'intérieur de quelques barques sur le fleuve Hankian pour remonter jusqu'à la métropole. Jean-Gabriel est isolé dans une autre barque. Tous les captifs gardent leurs lourdes chaînes qui déchirent la peau des pieds et des mains. Le pénible voyage dure neuf jours, périple au cours duquel les gardiens privent parfois leurs prisonniers de nourriture tout en les obligeant à rester debout. Un des compagnons de captivité dira plus tard du missionnaire : "je l'aperçus de loin, sur sa barque, debout, au milieu des satellites, les yeux baissés, la figure paisible et souriante, il semblait comme perdu dans une profonde méditation."

Le triste cortège arrive à Ou-Tchang-Fou début décembre. Des chrétiens clandestins se trouvent à proximité du passage de la troupe. Certains, qui ont été envoyés par le père Rizzolati, donnent de la scène une navrante description. Les prisonniers revêtus de la robe rouge des coupables marchent péniblement sous les poids de leurs chaînes. Les barres qui les relient les uns aux autres freinent considérablement leurs gestes devenus lents et incertains. Ils sont sales et misérables avec leurs chevelure hirsute et leur barbe sauvage. Leurs visages ne semblent plus rien exprimer tant la douleur se fait profonde.

Les soldats les regroupent d'abord dans une auberge. Les laissant enchaînés, autour du missionnaire, celui-ci profite de l'occasion, pour les exhorter à tenir ferme dans leur foi. Un de ceux qui étaient là, s'agenouille soudain et demande pardon pour avoir apostasié sous l'effet de la torture. Jean-Gabriel, dépositaire de la miséricorde du Christ, trace sur le repentant un large signe de croix, gage de la réconciliation et de l'amour retrouvé de Dieu. Cet homme, réintroduit ainsi dans la communion ecclésiale, sera de nouveau soumis à la torture mais ne reniera plus sa foi. Il s'appelait Fam-Tsé-Sin. Trois autres personnes suivent son exemple et demandent à leur

tour la réconciliation. Le missionnaire torturé dans sa chair pose sur eux un geste de bénédiction et les invite à être fort dans leur faiblesse. Eux aussi, plus tard resteront fermes dans leur foi et seront exilés dans une autre province.

Après une rapide comparution devant un mandarin de second ordre chargé d'enregistrer les identités des prisonniers, les soldats conduisent Jean-Gabriel jusqu'à la prison du Tribunal Suprême des Crimes, la plus horrible de toutes, celle réservée aux grands criminels. Par cette mesure injuste, les mandarins expriment ouvertement leur désir de jeter le déshonneur sur la religion chrétienne et en même temps font de Jean-Gabriel un exemple pour semer la panique parmi les autres missionnaires européens.

Le prisonnier français doit prendre sa place : à côté des ordures. De toutes façons, des ordures jonchent le sol de toute la prison. Les odeurs soulevées par leur pourrissement empêchent une respiration normale et saine. De multiples insectes et des scorpions pullulent à foison sur le sol et sur les murs gris et humides. Les prisonniers ainsi entassés n'ont guère la possibilité de rester propre car, pour comble de leur malheur, ils restent solidement enchaînés les uns avec les autres, et personne ne peut bouger sans infliger une souffrance à son voisin et réveiller la chiourme. Les malfrats dorment à même l'humidité pénétrante du sol et ne peuvent prévenir les diverses infections qui attaquent leurs pieds fragilisés. Jean-Gabriel en est ainsi réduit à constater qu'un de ses doigts de pied tombe en pourriture et que la peau de ses jambes se dessèche.

Inutile de crier sa colère en cet endroit sans nom, tout ce qui reste à Jean-Gabriel se trouve dans la force de la prière et de la méditation. Il communique maintenant aux souffrances du Christ, condamné injustement pour avoir donné la Bonne Nouvelle de l'Amour du Père. Les geôliers réputés insensibles, devant son visage resté serein et doux, s'émeuvent pourtant. Ils décident, une nuit, de délivrer ses pieds des infernales entraves. Une clameur de récriminations venant des autres détenus et une supplication de l'intéressé de ne pas le favoriser les poussent alors au recul et contre leur gré, à remettre les attaches.

L'arrestation de Jean-Gabriel est à cette époque connue de tous. On savait, pour l'avoir entendu de la bouche des témoins cachés ça et là, ce qu'avaient vécu le pauvre missionnaire et ses infortunés compagnons de galère. Le père Rameaux, qui vient d'apprendre son élévation à l'épiscopat lors d'un passage à Hankow, reste bouleversé par la cruauté du destin. Il écrira, au père Jean-Baptiste Etienne en mars 1840 ces quelques mots emplis de douleur : "Vous aurez reçu sans doute les premiers détails de la persécution qui désole le Houpé, et qui a jeté M. Perboyre dans les fers. Je n'ai pas eu le bonheur de me trouver exposé au même sort en ce moment. J'étais alors dans nos missions du Honan. C'était M. Perboyre qui devait y aller ; mais par compassion pour ses pauvres jambes, j'avais pris le parti de faire moi-même cette campagne. Ce service que j'ai voulu lui rendre lui vaudra sans doute le martyre. Cette faveur me serait sans doute échue en partage. Le bon Dieu ne m'en a pas jugé digne." Et c'est avec une certaine désolation dans le cœur et la tristesse de ne plus revoir Jean-Gabriel qu'il s'en va joindre sa nouvelle mission dans le Kiangsi et le Tchékiang. Il laisse dans la région qu'il administrait, les lazaristes chinois, encore en clandestinité, sous la conduite du père Rizzolati qui devient en quelque sorte le fer de lance d'un magnifique mouvement de soutien aux prisonniers. Ce "Secours aux Prisonniers" essayera tant bien que mal de visiter les détenus chrétiens, de les soutenir afin que leur foi ne chancelle pas, et tout cela, à l'exemple de la Primitive Église qui déjà s'y employait.

Durant son internement à Ou-Tchang-Fou, Jean-Gabriel est quatre fois convoqué devant les tribunaux. Il y paraît dans sa robe rouge de condamné et les chaînes aux pieds et aux mains.

Le premier de ces tribunaux est le Tribunal Suprême de la Justice que l'on appelle le Ganzafou. Le président commence par faire préciser à Jean-Gabriel sa raison d'être en Chine. Le missionnaire est bien venu ici pour "faire connaître Dieu et non point amasser fortune ou rechercher les honneurs parmi les hommes". La seconde question du mandarin se veut

maintenant très claire. Il demande au prisonnier s'il ne regrette pas ce qui lui arrive maintenant. Celui-ci répond que cette pensée n'est pas la sienne et que ce qu'il advient de son corps est pour lui "un grand honneur". Tout regret exprimé par le missionnaire aurait été interprété par le mandarin comme un reniement de sa foi mais rien dans ses réponses ne put laisser envisager une telle hypothèse. "Mais ce Dieu que vous adorez, l'avez-vous vu ?" ironise-t-il alors. "Nos Livres Saints, assure Jean-Gabriel, nous offrent la vérité autant que nos yeux.". Le mandarin fait aussitôt apporter un missel et se moque de la parole du prêtre : "Votre parole ne veut rien dire et vous seriez digne de pitié si vous n'étiez imbu de cette fausse doctrine et n'aviez trompé par elle nos Chinois". Persuadé de sa victoire, le président du tribunal condamne Jean-Gabriel à s'agenouiller et à soutenir, pendant de longues heures, à main levée, une pièce de bois. Chaque fois qu'il faiblit, que ce soit à cause du froid ou de la fatigue, les soldats se ruent sur lui pour le rouer de coups.

Moins d'une semaine plus tard, il comparaît une deuxième fois. Cette fois-ci, il est accompagné d'autres prisonniers chrétiens. Le père Yang, lazariste chinois, qui viendra voir plus tard Jean-Gabriel dans sa prison, a émis un jugement un peu sévère à leur égard : "Parmi les chrétiens arrêtés, le plus grand nombre a renié la foi... Ils sont au nombre de plus de soixante dont dix seulement ont constamment professé la foi de Jésus-Christ". Le mandarin semble s'apitoyer sur leur sort, constatant que leurs souffrances présentes sont dues à la prédication de ce prisonnier étranger. "Injuriez-le et frappez-le" leur ordonne-t-il. Le domestique de la Mission, Tien Sin Ly Siang, dira plus tard : "Les chrétiens et moi n'osions pas frapper notre missionnaire. Le juge m'ordonna de lui arracher les cheveux. A genoux près de lui, je demandai au vénérable Serviteur de Dieu, à voix basse la permission d'en prendre un, dans la pensée de le conserver comme relique. «Comme tu voudras !» me dit-il. Alors faisant semblant de me plier à l'ordre du mandarin, je posai la main sur la tête du missionnaire et pris seulement un de ses cheveux, que je cachai aussitôt dans ma manche. Le juge en colère m'ordonna de le jeter ; j'en simulais le geste. Aucun de nous ne frappa le missionnaire." Pourtant, Tien Sin Ly Siang finira par renier sa foi. Sous la peur et la menace, quelques prisonniers se sentent contraints de frapper le prêtre qui pendant ce temps, trouve encore la force intérieure de prier pour eux. Lorsqu'ils seront libérés, certains reconnaîtront leur faute et en demanderont publiquement pardon. Quant à Jean-Gabriel, le mandarin ne pouvant plus rien en tirer pour l'instant, le fait ramener dans sa cellule poisseuse pendant un mois.

Le père Perboyre prend toute la mesure de sa souffrance pour la foi et c'est concrètement qu'il médite sur la Passion du Christ. Il se souvient de la trahison de Judas et de la miséricorde de Jésus à son égard. Il lui semble communier comme jamais à ce mystère du don parfait de la Vie pour l'Amour du Père. Il revoit en son âme les défections de ses frères chrétiens : celle de son propre serviteur, Tien-Sin-Ly-Siang, puis celle du vieux Ly-Tsé-Ling, le chef de la famille chrétienne qui lui a donné l'asile le soir de sa fuite éperdue, et qui mourra en prison, épuisé par les sévices et la fatigue. Jean-Gabriel revoit aussi ses amis qui ont gardé la foi face à l'adversité barbare de certains mandarins et des soldats fiers de leur domination.

En ce début de janvier 1840, on appelle le missionnaire chrétien à comparaître une nouvelle fois devant un tribunal. Il s'agit maintenant du Tribunal Suprême des Crimes. Quelque temps plus tôt, un ordre du Vice-Roi était parvenu au mandarin, président de ce tribunal. Il s'agissait de faire avouer au prêtre français qu'il était entré illégalement sur le territoire de l'Empire Céleste, qu'il y avait propagé une religion étrangère et qu'il devait donc la renier publiquement, car on voulait l'accuser de fautes d'inconduite allant en opposition avec sa doctrine. Le Vice-Roi réussirait ainsi à jeter le discrédit et la honte sur le Christianisme. La rigueur de ce haut personnage était trop connue pour que les mandarins ne la respectent pas. Le président du tribunal va subtilement s'y employer.

Il commence par questionner Jean-Gabriel sur les localités qu'il a visitées. Cela, pense-t-il, lui donnera un indice sur la présence des autres missionnaires et catéchistes. Peine perdue, le

prisonnier ne dit mot. Le mandarin lance alors à terre quinze jetons, ordonnant ainsi à ses sbires d'infliger au malheureux à genoux quinze coups de lanière de cuir. Sournois, le questionneur reprend la parole afin de savoir si les missionnaires n'administrent pas un remède aux chrétiens les empêchant ainsi d'apostasier. "Aucun", répond le prêtre, qui reçoit en sanction dix coups de lanière. Le mandarin montre ensuite l'Huile Sainte : "N'est-ce pas ce remède ?". Jean-Gabriel redresse la tête et s'exclame sans plus de détails : "Ce n'est pas un remède !". Pour cette "mauvaise" réponse, le prêtre est projeté au sol et reçoit vingt coups de bambou sur les cuisses dénudées, qui le font hurler de douleur. Dans le même temps, un soldat jette avec mépris un crucifix à terre. Le mandarin, pensant le prêtre à bout de force, lui intime l'ordre de marcher dessus. Les soldats relèvent le malheureux et commencent alors à le faire marcher vers le crucifix. Dans un soudain regain de vigueur, Jean-Gabriel se défait de ses geôliers et malgré les lourdes chaînes qui l'entravent, il s'agenouille devant le Christ à terre, prend la croix, la porte à son visage en larmes et à ses lèvres tuméfiées puis l'embrasse avec amour. Revenus de leur surprise, les hommes de mains du mandarin le saisissent de nouveau et sous une pluie d'invectives, s'efforcent de lui faire fouler le crucifix. Rassemblant encore une fois ses maigres forces restantes, Jean-Gabriel se met à crier d'une voix sûre : "Je ne veux pas ! Ce n'est pas moi, c'est vous qui foulez la Croix !" Le président regarde la scène avec un certain cynisme, ordonne pour le punir de ce refus, qu'il soit attaché par les pouces à une colonne, les mains en hauteur de manière à ce que l'on puisse balancer sa tête de droite à gauche en le tirant par les cheveux. L'un des satellites, furieux, se met à esquisser sur le crucifix des gestes obscènes qui font alors hurler de plus belle le prêtre torturé. Rien ne peut ébranler l'homme intérieur qui habite maintenant le prisonnier.

Le mandarin, lui ne s'avoue pas vaincu. Il est persuadé de gagner ce combat contre ce qu'il croit être de l'ivraie alors que son aveuglement lui masque la vue du bon grain.

Inexorablement, il reprend son interminable interrogatoire. Prenant encore en mains l'Huile Sainte, il dit : "Vous êtes un criminel et un impudique. Appelé auprès des moribonds... vous leur arrachez les yeux". Devant la protestation de Jean-Gabriel, il poursuit : "Vous mentez... Les Européens arrachent les yeux des mourants" et le menaçant une nouvelle fois : "Je vous ferai subir d'autres tourments si vous n'avouez pas !" Le prisonnier garde silence. Le mandarin le fait alors de nouveau dénuder au niveau des jambes et ordonne de lui appliquer trente coups de fouets de bambou sur les cuisses. Jean-Gabriel n'a plus la force de redresser sa tête ni d'ouvrir les yeux. Les soldats remédient cruellement à la situation en lui ouvrant les paupières pour le forcer à regarder le président : "Alors, vous avouez maintenant ?" Fermement, le supplicié lâche un non qui lui vaut dix autres coups de fouet.

Désirant trouver la faille qui fera craquer le prisonnier, le mandarin l'accuse à présent d'inconduite avec les chrétiennes. Là encore, son échec est cuisant. Le père Perboyre ne veut même pas relever ses accusations ignominieuses et reste cloisonné dans son silence. Furieux, le mandarin fait de nouveau fouetter ses cuisses ensanglantées de quinze autres coups de bambou.

Cet homme a quelque sortilège pour résister à toutes ces tortures sans avouer. Tel est le sentiment qu'ont maintenant les gens du tribunal face à une si grande résistance. On inspecte le prisonnier et on découvre alors le bandage qui le protège de la hernie. "Voilà l'instrument de son art magique" s'exclame, triomphant, le mandarin. Jean-Gabriel se voit dans l'obligation de lui expliquer les raisons du port de ce bandage mais en vain car le juge reste persuadé du subterfuge. Celui-ci traite maintenant le prêtre de magicien et selon les rites chinois, fait égorger un chien pour en faire boire le sang à l'accusé puis en asperger sa tête pour conjurer le mauvais sort. Jean-Gabriel, épuisé, laisse agir sans mot dire. Là-dessus, le mandarin marque de son sceau au fer rouge les cuisses du prisonnier gisant à demi-mort sur le sol froid de la salle d'audience puis sans plus attendre, le fait traîner en prison.

Le catéchiste Fong, venu le voir peu après reçoit cette confiance : "Les souffrances que j'endure en mon corps sont peu de chose. Mais l'affreuse injure infligée par le mandarin au Crucifix, voilà ce qui cause ma douleur et ce que je ne puis supporter".

Le surlendemain, une nouvelle comparution devant le Tribunal Suprême des Crimes est organisée. On lui demande s'il reconnaît enfin les crimes qu'on lui impute. "Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit", répond Jean-Gabriel. Cette réponse jugée insolente vaut à l'accusé dix coups de rotin histoire de le terroriser et de lui raviver ses plaies encore bien douloureuses.

Le mandarin avait pour mission de jeter l'opprobre sur les missionnaires en les reconnaissant coupables de débauche avec les femmes chrétiennes et en particulier celles qui, fidèles à leur vœu de chasteté, restaient vierges pour la foi. Dans cet effet, les mandarins tenaient prisonnières dans leurs geôles des vierges chrétiennes. On leur avait maintes fois demandé si elles étaient au service des missionnaires. Il s'avéra qu'à part les plus âgées qui de temps à autre, prenaient le linge de leurs prêtres pour le laver, il n'y avait pas de servantes auprès d'eux car, les missionnaires, prudents, n'employaient que des hommes pour le service de la maison. Une de ces femmes, Anna Kao, qui avait proclamé son attachement au Christ, avait même subi un test de virginité en usage dans le pays. Il fut donc impossible de la taxer d'inconduite et le mandarin qui la questionna fut même rempli d'admiration pour elle.

Il existe un autre test pour prouver les actes d'inconduite d'un individu. Le mandarin du Tribunal décide de le pratiquer sur Jean-Gabriel pour certifier ainsi devant tous qu'il n'a pas gardé sa chasteté. On lui impose sur la tête des herbes devant des docteurs compétents, qui de plus, le soumettent à une simagrée d'examen médical pour en arriver à la conclusion qu'il a conservé son innocence. Malgré cet échec, le mandarin est bien décidé à soutirer des aveux d'inconduite. "La vierge Anne Kao est-elle votre servante ?". Une fois de plus, le prisonnier garde le silence ; ce qui a pour conséquence une nouvelle bastonnade avec un gros bambou. Le malheureux est suspendu à une colonne puis les soldats le martèlent avec cette grosse branche de bambou qui déchire la peau du dos provoquant d'horribles souffrances. Devant le refus constant de reconnaître une faute qu'il n'a pas commise, le prisonnier est maintenant attaché par les cheveux à une corde que l'on tire à l'aide d'une poulie. Le raffinement de la cruauté consiste à soulever le corps et à le laisser retomber violemment sur le sol. Le pauvre homme a maintenant perdu toute capacité de s'exprimer, de se redresser et d'ouvrir les yeux. Il n'est plus qu'une loque humaine, couverte de sang, à deux doigts de la mort. "Êtes-vous bien, maintenant ?" ironise encore le mandarin devant ce spectacle barbare. Plus aucun signe de vie n'émane du supplicié. Le mandarin quitte la salle du tribunal et il faut transporter le prêtre dans une corbeille de rotin pour le ramener à la prison.

Une vieille femme chrétienne réussit à apercevoir le missionnaire au visage défiguré par les nombreux coups et ruisselant de sang. Dans un élan de compassion, elle court raconter cette vision insupportable au père Rizzolati qui, tout bouleversé, s'empresse de prendre des mesures pour secourir l'infortuné. Le catéchiste André Fong, quant à lui, surprend les gardiens qui s'emploient à nettoyer ses vêtements en lambeaux. Jean-Gabriel, dans un instant de lucidité, demande à voir un prêtre, pensant sa dernière heure toute proche. Informé de cette sainte demande, le père Rizzolati lui envoie rapidement le jeune père Yang que Jean-Gabriel ne connaît pas. Pour approcher le prisonnier, le lazariste chinois, venu avec deux compagnons chrétiens, doit se faire passer pour un marchand qui connaît le détenu. Moyennant un petit pourboire donné aux geôliers, il arrive sans problème jusqu'à lui pour le confesser aussitôt. L'entretien est rapide. Les soldats, trop méfiants, ordonnent aux trois visiteurs de quitter la prison. Le père Yang précisera plus tard que "en nous séparant de lui, M. Perboyre se recommanda à haute voix à nos prières".

Quelques jours plus tard, Jean-Gabriel est de nouveau confronté à ce juge inique qui lui avait infligé tant de souffrances. Cette fois-ci, il se fait présenter les ornements sacerdotaux réquisitionnés lors de la mise à sac de la résidence de la Mission. Il pose une question au

condamné : "A qui sont-ils et à quoi servent-ils ?" Le prêtre ne peut que répondre : "Ce sont les miens et ils me servent aux fêtes pour les sacrifices en l'honneur du vrai Dieu". "C'est une farce, rétorque le mandarin, c'est un moyen pour vous faire adorer par les chrétiens". Constatant la finesse des broderies dorées, il renchérit : "C'est ainsi que vous voulez vous emparer de la Chine". Jean-Gabriel ne peut que démentir une telle proposition mais il sait que le mandarin est en droit de se tromper car, sur le sol impérial, il est une secte de pénitents austères dite du "Nénuphar Blanc" qui ne vise à rien moins qu'à détrôner l'Empereur.

Voulant se moquer de lui, le mandarin ordonne au prêtre de revêtir ses ornements. Jean-Gabriel acquiesce et exécute l'ordre reçu. Avec un infini respect, il passe la lourde chasuble dorée et son visage sale laisse soudain apparaître une belle majesté rayonnante qui étonne le tribunal. Certains poussent des cris : "C'est le dieu Fouo, voilà le dieu Fouo vivant !". On croit reconnaître en l'homme du Dieu de Jésus-Christ, une nouvelle incarnation divine du Bouddha !

Dans l'émotion, deux chrétiens qui ont, auparavant, résisté aux supplices et qui, à présent, sentent leur dernière heure venir, se précipitent à genoux devant le prêtre afin de lui demander l'absolution. Le mandarin et les gardes ne comprennent pas. Stupéfaits, ils restent murés dans une attitude d'expectative et laissent agir le missionnaire. Lorsque l'image de cette singulière scène arrivera aux oreilles de père Rizzolati, celui-ci s'écriera : "Qu'il est beau de voir ce prêtre, témoin du Christ dans les tortures et administrateurs des sacrements divins !" et soulignant que sagesse de Dieu et folie des hommes sont toujours le lot étrange des chrétiens, il poursuivra : "Lui qui à genoux sur des chaînes et jugé par un homme, délivre les âmes des chaînes spirituelles et exerce le pouvoir du Souverain Juge". Quant aux deux chrétiens qui reçurent l'absolution au tribunal, ils devaient décéder d'épuisement quelques jours après dans leur prison.

Le mandarin constatant qu'il ne peut rien obtenir de son prisonnier, clôt le procès. Reconnaissant son échec, il ne peut que s'en remettre à l'autorité supérieure. Le Vice-Roi prend alors lui même l'affaire en main, bien décidé à la mener à son terme. Ennemi déclaré des européens et en particulier de ceux qui importent leur religion, il se fera l'instrument de mort qui répandra le sang du grain de Dieu au milieu de l'ivraie florissante.

13. LE GRAIN QUI SAIGNE

Tchow-Thien-Tsio n'aime pas les chrétiens. On dit dans la région qu'il n'a pas supporté, étant jeune étudiant, d'avoir été évincé par les succès d'un concurrent confessant cette religion lors de l'obtention du doctorat. Aujourd'hui, Vice-Roi et toujours soucieux de son autorité, il garde sa rage au cœur envers ces gens adhérant à ces croyances étrangères et qui peuvent un jour, pense-t-il, prendre le pouvoir. Malgré les appels à la tolérance de l'Empereur Tao Kouang, il se fait un devoir d'arrêter leur progression. Le seul moyen qu'il voit à sa disposition et qu'il juge effectivement radical pour cela, est la persécution massive des responsables : les prêtres étrangers. On lui attribue parfois l'horrible fait d'infliger lui-même les sévices aux personnes qu'il fait mettre aux arrêts et malheureusement ce fait se vérifiera avec Jean-Gabriel. Certains pensent encore qu'il est l'inventeur sadique d'un nouveau moyen de torture : un siège hérissé de pointes, destiné aux coupables rebelles aux aveux.

Furieux des piètres résultats de ses mandarins face à Jean-Gabriel, il décide de convoquer ce prêtre et d'en finir une fois pour toutes avec lui. Les deux hommes que tout oppose se verront une quinzaine de fois en deux mois.

Comparaissant devant le Vice-Roi, le missionnaire est forcé de s'agenouiller. Tchow-Thien-Tsio regarde curieusement un tableau représentant Marie. S'adressant alors au prêtre, il lui demande si les couleurs utilisées n'ont pas été composées avec des yeux arrachés aux Chinois. L'homme de Dieu repousse cette sordide théorie à plusieurs reprises. En représailles à son

indignation, on attache sauvagement Jean-Gabriel à une poutre pour le rouer de coups de bambou.

A son tour, le Vice-Roi veut forcer le prêtre à fouler un crucifix. "Après tout, souligne-t-il avec ironie, ce n'est que du plâtre !" Blessé par une telle ignominie, le missionnaire répond : "Comment ferai-je injure à mon Dieu, mon Créateur et mon Sauveur ?" Il se prosterne alors devant la croix, comme il l'avait déjà fait, et la couvre de baisers tout empreints de larmes. Au milieu de sa diatribe acerbe, l'ennemi des chrétiens présente alors une statue d'idole et promet la liberté à Jean-Gabriel s'il l'adore. Rassemblant son courage, celui-ci déclare : "Tuez-moi, je ne veux pas et je ne voudrai jamais m'abaisser à cet acte". La chose est entendue. On bouscule alors le pauvre homme qui tombe à genoux sur des chaînes et des tessons de poterie. Les soldats poussent même le vice à apposer sur ses mollets une poutre de bois et à y grimper dessus pour faire davantage pression sur les jambes blessées. Trouvant le supplice insuffisant, le cynique président de ce tribunal injuste fait graver avec une pointe de fer sur le front de son prisonnier ces caractères : "Kiao-Feï" (ce qui signifie : "secte abominable").

Lors d'autres comparutions toutes aussi inhumaines les unes que les autres, Jean-Gabriel a été la victime innocente d'atrocités sans nom comme par exemple le corps que l'on suspend en hauteur et qu'on laisse retomber de tout son poids ou encore le fait d'asseoir le condamné sur un tabouret surélevé après avoir attaché des pierres à ses pieds de manière à ce que le poids provoque des douleurs effroyables dans les articulations.

On a également vu le Vice-Roi descendre de son trône et venir lui même infliger d'autres tourments au malheureux prisonnier devenu en quelque sorte un pantin désarticulé. Les soldats n'ont pas lésiné sur les coups de fouet et autres coups de bambou. Rien n'a été épargné à Jean-Gabriel qui, pourtant, n'a jamais renié sa foi. Il n'a pas endossé la responsabilité d'un seul de ces crimes infâmes dont, à tort, on l'accusait.

Le Vice-Roi reste stupéfait devant l'impassibilité du missionnaire européen. Il sait, malheureusement par ses sinistres expériences, que par de tels sévices on obtient les aveux les plus fous. Refusant de s'avouer vaincu par cet homme misérable sans défense, il lui promet une fin de vie à la hauteur de ce qu'il croit être son espérance : "C'est en vain que vous désirez mourir promptement. Je vous ferai endurer pendant longtemps les douleurs les plus cuisantes. Chaque jour, vous serez torturé par de nouveaux supplices et cette mort que vous souhaitez, vous ne la trouverez qu'après avoir épuisé les tourments les plus atroces." Et sans plus attendre, il fait rosser de nouveau le malheureux muré dans un silence de mort mais trouvant que les coups ne sont pas assez violents, il bondit encore de son siège de président et se jette avec hargne sur sa pauvre victime pour la fouetter lui-même.

N'espérant enfin plus rien de sa violence, le Vice-Roi fait ramener le père Perboyre dans sa prison. Le prisonnier ne tient pas debout, il n'est qu'une énorme plaie béante qui laisse couler son sang. Les yeux ne s'ouvrent plus. Les lèvres ne murmurent aucun son. On craint pour ce qui reste de sa vie. Les gardiens, émus de le voir dans cet état, essayent de le soulager et de lui prodiguer quelques soins. Durant trois jours, le missionnaire est entre la vie et la mort. Puis, reprenant petit à petit ses esprits, il revient à la vie et rouvre les yeux.

Il est temps pour le Vice-Roi d'annoncer aux condamnés, le verdict du Tribunal Suprême. Jean-Gabriel Perboyre et quelques prisonniers chrétiens ayant été fidèles à leur foi de baptisés sont convoqués pour entendre cette sentence emphatique : "Toi, Toung-Wen-Siao, tu dois être étranglé ; et vous qui n'avez cessé de résister aux ordres de vos supérieurs et n'avez point voulu renoncer à votre foi, vous allez être envoyés en exil. Je veux cependant encore essayer de vous sauver : reniez votre foi et aussitôt vous serez libres, sinon vous aurez le châtiment que vous méritez". Sans hésiter et retrouvant la verve qu'on lui connaît, le prêtre s'exclame : "Plutôt mourir que de renier ma foi !" et tous les amis de Jésus ici rassemblés en dirent autant. Constatant alors la fraternelle solidarité chrétienne qui éclatait en plein jour, le

Vice-Roi présente à chacun le document stipulant le terrible verdict : "Signez votre propre condamnation en traçant de votre main sur cette feuille une croix ". Les uns après les autres, en commençant par le prêtre, s'approchent alors du registre et dessinent la croix demandée, cette croix qui pourrait bien être la Croix du Christ. Tout est clair pour tous, le Vice-Roi prononce alors à haute voix, la sentence finale et fait reconduire en prison les condamnés.

Tchow-Thien-Tsio n'avait pas le pouvoir de faire exécuter cette décision de justice. Seul, l'Empereur Tao-Kouang pouvait la ratifier et la rendre exécutoire.

Le 15 juillet 1840, le dossier parvient à l'autorité impériale. L'ayant édulcoré pour ne pas s'attirer les foudres de l'Empereur, le Vice-Roi s'attache seulement à souligner la culpabilité évidente de l'européen entré clandestinement en Chine pour y propager une fausse religion en s'enrichissant sur le dos des chinois. Il entraîne dans sa folie de nombreux coupables dont certains ont heureusement apostasié et pour lesquels, par conséquent, la grâce est demandée. Selon la loi, celui que l'on appelle Toung-Wen-Siao est condamné à la strangulation et les autres doivent être exilés et livrés à l'esclavage.

Au vu de ce rapport, le 27 août suivant, après délibération en haut lieu, les conseillers de l'Empereur du Pays Céleste dressent le réquisitoire signé de la main de Tao-Kouang : "L'Européen Toung-Wen-Siao, marqué du signe d'infamie, doit subir la strangulation pour s'être introduit dans la Chine et y avoir, comme chef de confréries religieuses, prêché la doctrine du «Maître du ciel» ; séduit et trompé un grand nombre d'hommes. La sentence sera exécutée immédiatement, sans le moindre délai. Les dix autres coupables et parmi eux, la vierge Anna Kao, seront envoyés en esclavage. Les trente-quatre autres qui ont renoncé à leur erreur sont exemptés de châtiments et seront remis en liberté, à condition qu'ils offrent des garants."

Le Vice-Roi, qui recevra le courrier de l'Empereur le 11 septembre suivant, est tout heureux d'avoir obtenu ce qu'il souhaitait depuis le début de cette affaire. Son bonheur sera, malgré tout de courte durée. Il sera en effet dénoncé à l'Empereur pour sa tyrannie et son ignominieuse cruauté par quelques mandarins devenus plus humains à l'égard des chrétiens qu'ils ne jugeaient pas si dangereux que ça. La sanction tombera quelques mois plus tard : il sera destitué et envoyé en exil.

Pendant ce temps, Jean-Gabriel croupit toujours dans sa sordide prison mais le régime y devient maintenant plus humain. Les geôliers perçoivent dans ce condamné un peu particulier un être différent. Il n'est pas comme tous ces prisonniers de droit commun qui n'arrêtent pas leur vilénie. Calme et effacé, restant dans son coin, il semble attendre. Quelquefois, il est rempli de compassion pour ses compagnons d'infortune qui sont alors saisis d'étonnement.

Le sachant condamné à une mort proche, les gardiens, comme il le font en de pareils cas, relâchent un peu leur surveillance et permettent les visites. C'est ainsi, qu'un jour, revient le père André Yang qui n'a plus besoin d'un déguisement. Les soldats le laissent passer et s'écartent pour que les deux hommes puissent parler et prier ensemble. Une fois, lors du départ de son jeune visiteur, Jean-Gabriel entend cette parole réconfortante : "soyez sans crainte, nous aurons bien soin de lui !" Également surpris d'une telle chaleur, le père Yang s'en retourne auprès du père Rizzolati qui le renvoie à la prison avec des provisions de pain, de vin, des habits, des couvertures et de l'argent. Le geôlier refuse en disant qu'un de leurs amis est déjà passé et a donné de l'argent qui n'est pas encore dépensé. En effet, vu son état de santé et l'avis du médecin, Jean-Gabriel ne peut pour l'instant se nourrir que d'eau de riz et de quelques herbes salées. Puis le geôlier s'empresse de rassurer le jeune visiteur en l'assurant que dès qu'il sera remis de ces blessures, Jean-Gabriel, qu'il apprécie tout particulièrement, sera l'objet de toute son attention.

A partir de ce moment, le catéchiste Fong vient tous les jours à la prison, apportant de quoi améliorer l'ordinaire fort désagréable et quelque peu répugnant pour un petit estomac européen. Cependant, à partir du 20 août 1840, ses forces étant bien revenues, le missionnaire se

met à refuser cette bonification. Guéri de ses blessures, il se met à faire pénitence et à réclamer le régime commun. Sa préparation pour le dernier voyage peut continuer.

C'est à cette époque que le père Rizzolati, désirant avoir un témoignage de ses tourments, lui fait apporter par le père Yang et André Fong, de quoi écrire pour qu'il relate lui-même ses souffrances.

Cette lettre, écrite en latin, est la dernière de Jean-Gabriel Perboyre : "Les circonstances du temps et du lieu ne me permettent pas d'écrire avec de longs détails. Vous pouvez être largement renseigné par d'autres voies. Lorsque je fus parvenu à Kou-Tcheng, où je fus bien traité par le Tcheu-Hien (sous-préfet) tout le temps de mon séjour, j'y subis deux interrogatoires. A Siang-Yang-Fou j'ai subi quatre interrogatoires, pendant l'un desquels je suis resté toute une demie journée durant les genoux nus sur des chaînes et suspendu à l'instrument de supplice «hantse». A Ou-Tchang-Fou, j'ai subi plus de vingt interrogatoires et dans presque tous j'ai souffert diverses tortures, parce que je ne voulais pas dire ce que les mandarins désiraient apprendre (si j'eusse parlé, la persécution aurait vite éclaté dans tout l'empire). cependant, ce que j'ai souffert à Siang-Yang-Fou a été directement à cause de la religion. A Ou-Tchang-Fou, j'ai reçu cent dix coups de pant-tse⁸, parce que je n'ai pas voulu fouler la croix ; plus tard vous apprendrez d'autres détails. Sur les vingt chrétiens environ, les deux tiers ont apostasié, et cela publiquement."

Son cœur de missionnaire se porte encore, à l'aube de sa mort, vers les paroissiens qu'il a connus et aimés. Ainsi, lorsque le catéchiste Ou-Kiang-Te vient le voir, il lui dit d'affermir ses frères par ces quelques mots inspirés de Saint-Paul : "Quand tu retourneras, salue en mon nom tous les chrétiens de Tchayuenkow. Dis-leur de ne pas craindre cette persécution. Qu'ils aient confiance en Dieu. Moi, je ne les reverrai plus ; eux non plus ne me reverront pas car certainement, je serai condamné à mort. Mais je suis heureux de mourir pour le Christ".

Certain que sa mort affûte ses armes les plus tranchantes, Jean-Gabriel s'y prépare avec un cœur totalement noyé en Dieu. Se donnant de tout cœur à Lui, comme Saint Vincent ne cessait de le demander⁹ et avec le secours de la sainte grâce, il s'apprête à faire d'elle non pas un échec stupide ou une victoire du mal mais une semence discrète de la Parole de Jésus sur cette terre en gestation de l'Esprit-Saint. Le grain saigné que les bourreaux mettront à mort sera en fait, par la croix qu'il portera en lui, le germe de l'Évangile éclochant sur le sang des apôtres donnant leur vie pour la Vie.

14. L'HEURE DE LA MOISSON

Ce matin du vendredi 11 septembre 1840, un courrier de l'Empereur arrive au palais du Vice-Roi. Celui-ci regarde la signature apposée à l'encre rouge qui approuve la condamnation à mort par strangulation de Toung-Wen-Siao. D'après la teneur du message, l'exécution doit être immédiate. Tchou-Thien-Tsio dépêche sans tarder un satellite à la prison pour en extraire les condamnés. On tire des sinistres cellules cinq détenus à qui l'on doit trancher la tête et le père Jean-Gabriel Perboyre, destiné à être étranglé.

Le cortège de mort se dirige au pas de course vers le lieu du supplice final. Chaque condamné est revêtu de la robe rouge signifiant sa culpabilité. Tous ont les mains liées derrière leur dos et tiennent bien fixé, un long bambou portant un écriteau où est inscrit le motif entraînant la sentence de mort. Celui de Jean-Gabriel mentionne simplement : "Kiao Fei" (secte abominable). De nombreux soldats et satellites des tribunaux entourent les prisonniers gardant la tête baissée. Intriguée par les nombreux cris des gardiens, une foule de badauds commence à se joindre à la troupe et à courir avec elle. Un peu à l'écart de ce tumulte, quatre mandarins suivent la scène au nom du Vice-Roi.

Le lieu du supplice est en dehors de la ville de Ou-Tchang-Fou. On y accède par le franchissement d'une de ses portes, celle que l'on nomme Tcha Hou Men. Le "Golgotha" de Jean-Gabriel porte le nom de Tcha-Hou, ce qui signifie "la montagne rouge" à cause de la couleur de son sol. L'inquiétant détachement arrive maintenant à l'endroit prévu. Les quatre mandarins ordonnent alors de trancher, sans plus attendre, la tête des cinq malheureux condamnés qui accompagnaient le missionnaire. Pendant ce temps, Jean-Gabriel, à genoux, s'abîme dans une prière profonde, comme Jésus, son bien-aimé maître, qui lors de sa Passion, le fit au Jardin des Oliviers.

L'heure est venue pour la Moisson. Le grain qui a souffert et saigné le martyr de la torture va être, pour toute récolte, mis à mort.

Les satellites ôtent la chemise rouge du prêtre et ne lui laissent qu'un caleçon. On lui attache les mains derrière le dos tout en fixant ses bras à la courte traverse horizontale du gibet déjà dressé. Les jambes du malheureux sont repliées vers l'arrière et liées ensemble. Jean-Gabriel est comme à genoux sur sa croix. Suspendu à quelques centimètres à peine du sol, il est maintenant une victime offerte à la vue de toute la foule des curieux.

Il est environ midi lorsque le bourreau, debout derrière la croix, passe autour du cou du condamné, une corde qui le fixe contre le bois. Par trois fois, selon la règle en vigueur, au moyen d'un court bambou, il serre petit à petit la gorge du condamné. Puis le bourreau relâche la pression permettant ainsi au prisonnier de reprendre son souffle. Une deuxième fois, il serre la corde presque jusqu'à l'étouffement, puis il la relâche de nouveau. La troisième fois, il serre nerveusement la corde et la maintient ainsi contractée jusqu'à ce que la mort achève son œuvre. Alors, doucement, la tête de Jean-Gabriel s'incline dans la mort. Pour s'assurer du trépas, un satellite lance au supplicié un violent coup de pied dans le ventre.

Perdu au milieu de cette foule bruyante de païens, un chrétien est là, contemplant en silence le visage du Martyr de la Foi qui reflète la paix et la sérénité. Les yeux ne paraissent pas exorbités, comme ils le sont normalement lors de pareils supplices. Il semble encore respirer. Des païens se mettent à leur tour à s'approcher. Ils remarquent aussi la sérénité de ce mort et certains en sont bouleversés. L'un d'entre eux en viendra plus tard à se convertir au Christianisme.

Quelques témoins oculaires raconteront l'année suivante ce souvenir du martyr de Jean-Gabriel Perboyre et parmi eux, certains virent une croix briller dans le ciel. L'un d'eux raconta : "Quand il fut martyrisé, une croix, grande, lumineuse et très régulièrement dessinée, apparut dans les cieux. Elle fut aperçue par un grand nombre de fidèles, habitant diverses chrétientés très distantes les unes des autres. Beaucoup de païens furent aussi témoins de ce prodige et quelques uns s'écrièrent : «Voilà le signe qu'adorent les chrétiens, je renonce aux idoles, je veux servir le Maître du Ciel». Ils ont en effet embrassé le christianisme et Mgr Rizzolati leur a administré le baptême. Quand Monseigneur apprit le fait que je viens de rapporter, il n'y ajouta pas d'abord grande foi. Mais depuis, frappé du grand nombre et de l'importance des témoignages, il a fait une enquête dans les formes, d'où il constate qu'une Croix grande et lumineuse et bien formée, a apparu dans les cieux, qu'elle a été vue à la même époque, de même forme et de même grandeur, et sur le même point du ciel par un grand nombre de témoins, chrétiens et païens ; que ces témoins habitaient des districts très éloignés les uns des autres et qu'ils n'avaient pu avoir ensemble aucune communication. Monseigneur a, de plus, interrogé les chrétiens qui avaient connu M. Perboyre, et tous ont déclaré qu'ils l'avaient toujours regardé «comme un grand saint». On a vu cette même croix, quelque temps plus tard, rayonner sur le cimetière où reposait Jean-Gabriel.

Avant de quitter les lieux du supplice, un des quatre mandarins ordonne de recouvrir le corps de Toung-Wen-Siao d'un voile afin d'empêcher une émotion populaire de trop grande

ampleur. Quant aux soldats, ils repartent, emportant avec eux les vêtements du martyr et laissant son corps en spectacle à la curiosité des passants toute la nuit.

Ce soir-là, et en l'absence du père Rizzolati, parti au Chensi pour y recevoir la consécration épiscopale, le père François Maresca, religieux missionnaire de la Sainte Famille de Naples, qui vient d'apprendre la terrible nouvelle, envoie son serviteur accompagné du catéchiste André Fong pour essayer de récupérer autant que possible le corps de celui que déjà on appelle ouvertement le Martyr de la Foi. Les deux hommes, assistés de quelques chrétiens mettent alors au point une efficace transaction. Contactant les soldats de garde qui doivent enlever le corps au petit matin et l'ensevelir avec ceux des autres condamnés dans une fosse commune, et moyennant quelque argent, ils réussissent à échanger, sur le chemin du cimetière, un cercueil plein de terre avec celui de leur martyr. Ceci se passe sans difficulté et les chrétiens récupèrent le corps de leur prêtre ainsi que les vêtements que les soldats acceptent de donner et les cordes ayant servi au supplice.

Vite on s'affaire à la toilette funèbre. On habille le corps de Jean-Gabriel d'un grand linge de coton puis d'une longue tunique et d'un bonnet noir. Cela fait, on place le martyr dans un cercueil plus grand, plus joli, allongé sur une couverture, la tête reposant sur un coussin et on le recouvre d'une autre couverture. Les femmes passent la nuit et la journée à confectionner de beaux vêtements pour le défunt avec des étoffes de soie achetées par le père Maresca. Enfin, comme la coutume l'exige, on étend un voile fin sur le visage du mort. Puis, on célèbre, à l'intention de celui que certains considéraient déjà comme un saint, l'office des défunts dans l'espérance de la Lumière Éternelle.

Déjà, pointe l'aurore du dimanche, annonçant une belle journée. Des silhouettes s'agitent dans le petit matin. André Fong, aidé de quatre jeunes chrétiens, porte le cercueil au cimetière se trouvant sur la Montagne Rouge. On avance lentement jusqu'à l'emplacement des tombes chrétiennes. Arrivée au terme de cette procession, avec des gestes lents emplis de respect, la petite troupe pose le regretté missionnaire dans la tombe creusée à côté de celles de trois Jésuites et tout près de François-Régis Clet, qui l'avait précédé dans le martyre, vingt ans plus tôt et dont il enviait à certains moments le sort. Par prudence, aucun prêtre ne s'est déplacé, on ensevelit alors le corps avec les rites ordinaires en usage pour tout baptisé : une aspersion d'eau bénite et une simple prière. Puis, respectant la coutume locale et pour éviter là encore toute suspicion, les chrétiens organisent un repas funéraire en invitant quelques païens, dont en particulier, la famille gardienne du cimetière.

Mgr Rizzolati constate avec peine que le père Perboyre n'est pas le premier martyr. En moins de trente ans, cette province chinoise du Houkouang a été baignée du sang de trois Martyrs de la Foi européens : un italien, le père Tiora, franciscain et les deux lazaristes François-Régis et Jean-Gabriel. Dans la douleur il s'écrie : "Plaise à Dieu, par les mérites de ces saintes victimes, accorder la paix à cette contrée, bouleversée par cette violente persécution et briser la haine des ennemis de la religion chrétienne !"

La communauté chrétienne ne tarde pas à vénérer la mémoire de son dernier martyr. Une vague de témoignages se déploie comme la mer qui arrose une terre trop sèche. Des païens restent bouleversés par le courage extraordinaire manifesté par Jean-Gabriel face aux multiples souffrances endurées et à sa mort. Certains entament, auprès des chrétiens touchés dans leur chair, un chemin de conversion. D'autres, même, se mettent à comparer Jean-Gabriel à leurs dieux.

Le chemin terrestre du petit missionnaire quercinois s'achève en terre chinoise. Un autre chemin commence, qui le mènera encore plus loin à travers notre histoire. Depuis son martyre, les hommes découvrent en cet homme ordinaire ayant vécu à fond l'idéal évangélique, un signe de la présence agissante de Dieu, un signe valable encore aujourd'hui et pour chacun d'entre nous.

15. UN SIGNE QUI GERME

Quinze jours après l'exécution de Jean-Gabriel, son confrère, Jean-Henri Baldus, relit l'histoire et donne quelques éléments de réflexion intéressants à son Supérieur Jean-Baptiste Torrette : "Si vous me demandiez ce que l'on dit de MM. Rameaux et Perboyre, croyez-vous que je n'aurais que des éloges à vous écrire de la part des chrétiens et des confrères ? Pour ne parler ici que du dernier, sur qui à Macao vous mettiez tant de confiance et d'espérance, je ne sais pas ce qui déplaisait en lui aux chinois, mais de tous les européens que j'ai vus en Chine, je n'en connais pas dont le genre fut moins de leur goût" Sur la fatigue qui pesait sur Jean-Gabriel, les mots sont amers : "Ce sont les propres paroles de M. Rameaux qui disait que quand on ne savait pas mieux se remuer, il ne fallait pas venir en Chine. En plusieurs endroits les chrétiens ont montré une grande répugnance à l'avoir, fait de grandes instances, usé de beaucoup d'artifices, afin d'en avoir un autre, européen aussi... Je sais que la raison de son extérieur physique n'y entraînait pour rien". Cette lettre sévère est différente de tout ce que l'on peut déjà entendre sur le martyr. Conscient d'aller à contre courant de l'opinion générale de l'époque, le père Baldus, cependant, poursuit : "Hélas ! je vais peut-être aller trop loin !..Selon moi, qui étais présent, et selon tous les autres confrères européens et chinois, si la persécution a été si violente, c'est à cause de la prise de M. Perboyre. S'il a été pris, humainement parlant, c'est parce qu'il était une poule mouillée et par sa seule bêtise... Il n'était pas précisément question d'avoir des jambes, mais d'être plus avisé". Ne pouvant plus arrêter sa pensée, il poursuit d'une plume alerte : "Tout le monde s'accorde à le dire et les chrétiens savent bien répéter : M. Rameaux en pareil cas n'aurait pas été embarrassé... De pareils événements, quand c'est la Providence qui seule les détermine n'ont rien de fâcheux pour des chrétiens ; mais lorsqu'il y a de sa faute, il y a toujours quelque chose qui fait de la peine". Se reprenant un peu et reconnaissant en Jean-Gabriel un foi profonde, il conclut : "Cependant connaissant la belle âme de M. Perboyre, je suis bien persuadé qu'il n'est pas coupable devant Dieu, et je voudrai bien faire échange avec lui." Mais c'est bien Jean-Gabriel qui a souffert jusqu'au bout et est mort sur le gibet planté en terre païenne comme une semence, le 11 septembre 1840 à midi, heure de la mort du Christ, son Seigneur et Maître du Ciel.

La main de Dieu ne tarde pas à faire lever le grain de la semence. Le signe de sa présence divine germe par delà le monde et en particulier en Chine, dès l'annonce du martyre héroïque du missionnaire français.

Le premier signe perçu par les chrétiens comme une action de la Providence répondant au martyre est d'abord la révocation du Vice-Roi cruel et sanguinaire par l'Empereur Tao-Kouang. Tous ses biens sont confisqués en punition des supplices effroyables qu'il faisait endurer à ses prisonniers contrairement aux lois de l'Empire. Dans cette région blessée, les chrétiens se remettent à espérer et à prospérer sous la conduite de leur nouvel évêque, Mgr Rizzolati. Plus tard, ce pasteur se souviendra de l'accueil que lui avait réservé Jean-Gabriel, lors de sa visite à la résidence. Il l'avait reçu avec la plus grande déférence comme on recevait un évêque.

Les chrétiens, méditant sur la Passion de leur prêtre martyr, se souviennent aussi de la force spirituelle qui avait envahi l'homme et qui lui avait fait garder foi dans les nombreuses souffrances infligées. Ce n'était plus le même missionnaire. Il semblait transfiguré, transformé. Sa crainte naturelle, sa réserve bien connue, son effacement constaté, tout cela avait laissé place à une vigueur incroyable. La puissance de Dieu se laissait toucher du bout des doigts lorsque l'on remarquait les rapides guérisons des plaies ensanglantées alors que les conditions hygiéniques de la prison empêchaient un tel rétablissement.

Certains se rappellent aussi la beauté et le calme qui ont envahi son corps lors de sa mort tragique. De plus, même des païens en ont été troublés.

D'autres évoquent encore ce qui semble être le premier miracle du martyr. On raconte que l'homme païen qui l'avait transporté en palanquin durant la période de la torture se trouvait au plus mal. Ce riche personnage du nom de Liéou-Kiou-Lin, qui avait sans le savoir exercé le ministère de Simon de Cyrène, eut une vision durant sa maladie. Il vit deux échelles, l'une blanche et l'autre rouge. Sur cette dernière se tenait Jean-Gabriel l'invitant à gravir la blanche, malgré l'opposition farouche du démon qui était là. Le malade se souvint alors des invocations des chrétiens qu'il avait entendu : "Ô Dieu, ayez pitié de moi ! Ô Jésus, ayez pitié de moi !" Puis la vision disparut et une rémission arriva. Sans tarder, il devint catéchumène et reçut le baptême. Prêt pour le grand voyage, la maladie le frappa de nouveau et c'est, assisté dans son agonie par la communauté chrétienne, qu'il s'endormit dans la mort.

Bien sûr, on reparle de cette croix aperçue dans les ciel au moment où le martyr a remis son esprit à Dieu. On évoque aussi celle que l'on a vu au-dessus du cimetière, quelque temps plus tard.

La vénération croît à une vitesse que personne ne contrôle. Bien vite, les fidèles nomment le prêtre défunt : "le grand martyr". Mgr Rizzolati semble dépassé par les événements. Avec fermeté, il demande de tempérer un peu cet élan populaire et de ne pas devancer une possible décision du Saint-Siège.

Rien n'y fait. La tombe du martyr devient rapidement un lieu de pèlerinage, dépassant en visites la dévotion attribuée aux autres martyrs. On se met à raconter la vie du "grand martyr" partout. Les limites de la province du Houkouang sont allégrement franchies. On se souvient des lieux de son passage. La renommée traverse les océans.

En France, on apprend le martyre de Jean-Gabriel avec émotion. Connaissant les risques encourus par les missionnaires de Chine, on ne s'étonne pas outre mesure de cette fin tragique. On dit ça et là que cette fin tant désirée puisqu'ouvertement exprimée correspond bien au personnage mais on reste surpris de la force avec laquelle ce prêtre a su résister aux nombreux sévices. Lui que l'on disait si faible et de petite nature a su montrer que c'est justement de sa faiblesse que Dieu lui a permis de tirer sa force.

Au Puech, c'est le vicaire M. Laborderie qui vient annoncer la terrible nouvelle de la mort du fils aîné. Sa mère, avec un courage admirable mais ne pouvant retenir quelques larmes, s'exclame : " Que ferai-je en me lamentant ? Ses lettres depuis qu'il est en Chine nous ont exprimé de manière bien vive combien il désirait le martyre... Pourquoi hésiterai-je à faire à Dieu le sacrifice de mon fils ? La Sainte Vierge n'a-t-elle pas généreusement sacrifié le sien pour mon salut ? D'ailleurs je ne croirais pas aimer véritablement mon fils si je m'affligeais, sachant qu'il est maintenant au comble de ses vœux." Toute la famille se joint à ses paroles et avec un sentiment de fierté mêlé à la tristesse, elle commence à rassembler des souvenirs sur l'enfance et la jeunesse de Jean-Gabriel.

En haut lieu, on s'affaire. Le pape Grégoire XVI ayant appris la mort du missionnaire, fait dire au Père Général de la Congrégation de la Mission, Jean-Baptiste Etienne, qu'il faut entreprendre sans délai la récolte des informations sur ce martyr en vue d'une éventuelle introduction de sa cause. Le père Etienne confie alors à celui qui l'a bien connu, le père Rameaux, le soin de mener à bien cette enquête. Mgr Rizzolati et le père Laribe y apportent une précieuse contribution. Le travail, qui sera achevé en 1845, s'applique minutieusement à toutes les données, dont la principale est celle-ci : Jean-Gabriel est-il un Martyr de la Foi ?

La définition du martyr est claire : "Le chrétien ne doit pas s'exposer de lui-même à la persécution, soit pour épargner un crime aux infidèles soit pour ne pas exposer sa propre faiblesse : mais lorsqu'on se trouve affronté à la lutte, nous ne pouvons pas nous y soustraire. Il est téméraire de s'exposer, se refuser est une lâcheté."¹⁰

Il sera affirmé que la cause de la mort du père Perboyre a bien été la foi en la Personne du Christ. Il a confessé sa foi dans son sang, comme les témoins de la Primitive Église qui se glorifiaient de cette Parole du Sauveur : "Qui perdra sa vie à cause de moi... la sauvera" (Marc 8, 35). Il a offert le plus beau mais en même temps le plus difficile des témoignages : à la suite du Christ, il a donné sa vie comme le Christ le fit pour ses frères.

Mais pour recevoir la palme du martyr, il ne suffisait pas à Jean-Gabriel de souffrir ou même de mourir pour la foi, il fallait que se manifeste, de la part de l'oppresseur, la haine envers Dieu et son Christ, la haine contre l'Église ou le désir de le forcer à commettre des actions entraînant le péché. Ensuite, il lui restait à accepter la mort par amour du Christ : "Tuez-moi", avait-il crié au Vice-Roi qui voulait le voir se prosterner devant une statue d'idole. En affrontant l'épreuve du martyr, Jean-Gabriel entra dans ce cortège d'hommes et de femmes ayant lavé leur sang dans le sang de l'Agneau. Et Dieu n'a rien enlevé de son caractère, il lui a seulement permis de s'accomplir en montrant une certaine plénitude humaine. Aujourd'hui, Dieu ne demande pas de regarder Jean-Gabriel comme une personne extraordinaire, mais de le voir avec ce qu'il fut durant toute sa vie avec ses joies, ses peines, ses peurs et ses rêves sans gommer ses défauts dans le catalogue trop souvent gonflé des dons et qualités.

Mgr Rizzolati, qui s'était exprimé peu après la mort du missionnaire lazariste en ces termes : "Le vénérable serviteur de Dieu M. Perboyre, abstraction faite de son martyr, serait digne par ses vertus des honneurs des autels". Le père Laribe, qui fut un temps son compagnon, font également le nécessaire pour qu'une stèle soit placée sur la tombe du martyr.

C'est le 23 mai 1858 que, sur ordre du Père Général, M. Etienne, les restes de Jean-Gabriel Perboyre et de son prédécesseur dans le martyr, François-Régis Clet, sont exhumés en présence de Mgr Delaplace, lazariste et de Mgr Spelta, successeur de Mgr Rizzolati, et ce n'est que le 6 janvier 1860, cinquante huit ans après le jour communément donné comme celui de la naissance du martyr, qu'ils parviendront à Paris pour y être exposés à la Chapelle de la Maison-Mère des lazaristes et confiés ainsi à la dévotion populaire. Leurs tombeaux, surmontés d'une petite statue, y sont toujours et témoignent encore, pour les gens venant s'y recueillir, de ces signes qui germent dans le monde et qui permettent à Dieu d'ensemencer sa Parole pour sa plus grande gloire.

16. LA MOISSON INACHEVÉE

La piété des fidèles est une chose remarquable. C'est elle qui parfois, sanctifie un homme de ses prières et autres ex-voto. Jean-Gabriel a connu le même chemin. Ses vêtements, les instruments de son supplice, ses lettres sont passés du statut de simple objet à celui de "reliques". Tout est devenu comme un patrimoine sacré nous rappelant le martyr et son passage parmi les hommes. Aujourd'hui encore, en Chine, on possède la stèle de son tombeau. Elle est confiée maintenant au grand séminaire régional de Wuhan comme une relique afin que les futurs prêtres se souviennent de ceux qui les ont précédés dans la foi.

La procédure de la Béatification s'est poursuivie simultanément en France et en Chine. En 1862, un procès apostolique restreint fut organisé à Rome. Pour le compléter, l'institution d'un nouveau procès apostolique en Chine fut décidée. Après quelques aléas dûs aux troubles survenus en la Ville Éternelle ces années-là, le dossier fut enfin complet et prêt à l'étude en 1879. Entre 1886 et 1888, la Congrégation préparatoire chargée de la cause de Béatification rendit un jugement positif. Le pape Léon XIII le confirmait solennellement le 12 juin 1888.

Le 12 mars 1889, une dernière réunion précisait alors que l'Église pouvait procéder en toute sûreté, à la Béatification tant attendue de Jean-Gabriel Perboyre. Le 30 mai suivant, le Saint-Père promulguait le décret de Béatification et le 10 novembre de la même année, une nombreuse assistance se pressait à Rome, dans la Chapelle Sixtine, pour la Célébration. Parmi

elle, on discernait le frère cadet de Jean-Gabriel, le père Jacques Perboyre ainsi que sa sœur Marie-Anne, Fille de la Charité. Une importante délégation du diocèse de Cahors avait fait également le long déplacement. La fête réjouissait tous les cœurs. Le "grand martyr" devint à ce moment-là le Bienheureux Jean-Gabriel. Bien des célébrations d'action de grâce furent organisées en de nombreux pays où la famille Vincentienne était à l'œuvre. Elles se sont attachées à mettre en relief les grandes qualités de ce missionnaire fort apprécié dans son ministère en France et qui a réalisé en Chine, son grand désir de donner sa vie pour le Christ.

Un des anciens séminaristes du Bienheureux martyr n'a pas pu se joindre à cette foule en liesse. Décédé le 7 juillet 1887, il a gardé pendant longtemps dans son cœur un précieux souvenir. Pierre-Marie Aubert, prêtre de la Mission, devenu supérieur de la maison de Sainte-Anne à Amiens, raconte : " Un jour, étant au séminaire de Saint-Lazare, je servais la messe à Jean-Gabriel, lorsqu'au moment de la consécration, je le vis élevé au-dessus de terre et ravi en extase. Le Saint Sacrifice achevé, le serviteur de Dieu fut alarmé dans son humilité, craignant que je ne révèle ce dont je venais d'être témoin. Aussi, de retour à la sacristie, M. Perboyre me fit promettre là-dessus un secret inviolable tant qu'il serait en vie. Je gardais le silence jusqu'après son martyre". Aujourd'hui, les fidèles peuvent trouver dans l'Église Sainte-Anne, bâtie par le père Aubert, une chapelle latérale dédiée à Jean-Gabriel et à François-Régis Clet, les deux martyrs de Ou-Tchang-Fou.

Dans les églises du Lot, se sont mises à fleurir de nombreuses statues de Jean-Gabriel. Le rappel de ce que fut sa vie peut ainsi se lire dans le visage serein du Bienheureux représenté en martyr dans sa robe rouge de condamné. Malgré une Église rurale qui semble souffrir de la désaffection de ses membres les plus jeunes, les plus âgés restent accrochés à leur Bienheureux martyr. Chaque année, une grande célébration a lieu en la petite Église de Montgesty qui résonne de la gloire de "son" Jean-Gabriel.

Cette année 1996 voit aboutir de longues procédures en vue de la Canonisation. La Congrégation des Saints chargée du procès a étudié deux guérisons considérées comme miraculeuses et en particulier celle de sœur Gabrielle Isoré, guérie à 38 ans en 1889 d'une névrite polyradiculaire ascendante. En 1994, à Rome, une conclusion médicale précise sans conteste le caractère miraculeux de cette guérison. Le 21 février 1995, les théologiens se réunissent à leur tour et entérinent cette décision. Ils seront suivis, le 4 avril suivant par la Session Ordinaire des Pères Cardinaux et Évêques qui confirment cette conclusion. A son tour, Jean-Paul II déclare : "Il résulte certain qu'il y a eu miracle, accompli par Dieu, à l'intercession du Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre, prêtre profès de la Congrégation de la Mission de Saint Vincent de Paul, dans le cas de guérison soudaine, parfaite et durable de Sœur Gabrielle Isoré".

Le 2 juin 1996, en place de Rome, Le Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre devient Saint Jean-Gabriel Perboyre. Sa fête sera célébrée chaque année le 11 septembre, jour anniversaire de son martyre.

Notre nouveau Saint nous invite et même nous pousse à poursuivre la Mission de la Moisson. Le champ est immense et les ouvriers manquent à l'appel. Dieu aidant, il nous pousse à arpenter les champs du monde, en Chine comme en Europe ou dans le reste du globe. Jean-Gabriel n'est pas une statue d'église mais il fut un être vivant, un chrétien, un missionnaire de la famille de Saint Vincent de Paul. Parmi bien d'autres, à sa manière, il a été signe de l'Amour de Dieu qui comble la vie d'un homme acceptant de se mettre au service de ses frères. Il nous fait signe aujourd'hui d'entendre et de crier l'appel du Seigneur : "Allez, de toutes les nations, faites des disciples" (Mt 28, 19). Que son exemple nous stimule et nous rappelle que la Parole du Christ a sa place jusqu'aux limites du monde et qu'elle est source de vie sanctifiante parce qu'elle est Semence d'Éternité...

ANNEXES

“Le sang des martyrs est la semence des chrétiens” (TERTULLIEN)

La Chine, immense terre qui a vu le sang de nombreux martyrs de la foi, a été particulièrement ensemencée par celui des Filles de la Charité et des Lazaristes. Il est important pour nous de ne pas isoler le sacrifice de Jean-Gabriel de celui des autres victimes de l'oppression contre l'Église.

- Le 17 février 1820 : le père François-Régis Clet meurt étranglé. Il est proclamé Bienheureux le 27 mai 1900.
- En 1825, le père François Cheng, compagnon de route du précédent, est condamné à l'exil et massacré.
- En 1840, le père Jean-Gabriel Perboyre meurt étranglé.
- En 1857, le père Fernand Montels est décapité avec deux de ses compagnons chrétiens.
- En 1870, les pères Claude-Marie Chevalier et Vincent Ou, sont égorgés à Tientsin.
- Le 21 juin de la même année, dix Filles de la Charité sont massacrées au même endroit.
- En 1900 et 1901, les lazaristes Maurice Doré, Pascal d'Addosio et Jules Garrigues sont brûlés durant la révolution des Boxers.
- En 1903, le père André Tsu, 28 ans, est torturé. On lui ouvre la poitrine en forme de croix.
- En 1906, le père Jean-Marie Lacruche, est massacré à Nancheng.
- En 1907, le père Antoine Canduglia est décapité.
- Le 9 septembre 1937, Mgr François-Xavier Schraven, lazariste, évêque de Tchengting, les pères lazaristes Lucien Charny, Thomas Ceska, Eugène Bertrand, Gérard Vouters, les frères lazaristes Antoine Geerts, Vladislav Prinz, le père Emmanuel, trappiste et M. Biscopich, laïc tchèque venu réparer les orgues de la cathédrale sont massacrés.
- En 1940, le père Laurent Ch'enn, séculier, est enseveli vivant avec son catéchiste, à Kao-Cheng.
- En 1945, le père Louis Uao, séculier, est condamné aux travaux forcés où il est mort.
- En 1947, le père lazariste Joseph K'ung est exécuté par un jury populaire.
- En 1950, les pères Jacques Chao, lazariste et Jacques Ou, séculier ont la tête tranchée.
- La même année, l'archevêque Joseph Chow T'si-Che, lazariste, est condamné aux travaux forcés. Il mourra en 1972.
- Le 16 septembre 1951, le père Pierre Souen meurt en prison des suites de la gangrène.
- En 1952, le père Jean Chao, lazariste, est condamné aux travaux forcés. Depuis on est sans nouvelles de lui.
- Entre 1965 et 1976, à l'époque de la "Révolution culturelle", une persécution violente se déploie et bon nombre de prêtres et de chrétiens n'échappent aux travaux forcés ou à la prison.
- Actuellement, la situation est confuse. Bien des chrétiens connaissent encore la prison ou une liberté très limitée.

PRINCIPALES DATES DE LA VIE DE SAINT JEAN-GABRIEL PERBOYRE

- Naissance au Puech de Montgesty Mardi 5 Janvier 1802,
- Baptême en l'église de Montgesty, Mercredi 6 Janvier 1802
- Études secondaires au collège de Montauban, 14 ans, Automne 1816,
- Décision de se préparer au sacerdoce à Montauban, 15 ans, Lundi 16 Juin 1817,
- Entrée dans la Congrégation de la Mission à Montauban, 16 ans, Mardi 15 Décembre 1818,
- Vœux dans la Congrégation de la Mission à Montauban, 18 ans, Jeudi 28 Décembre 1820,
- Arrivée à Paris pour sa théologie, 19 ans, Janvier 1821,
- Tonsuré, Samedi 22 Décembre 1821,
- 4 mineurs, 20 ans, Samedi 21 Décembre 1822,
- Ordonné sous-diacre dans la chapelle de l'archevêché de Paris par Mgr de Quelen, 22 ans, Samedi 3 Avril 1824,
- Envoyé comme professeur au collège de Montdidier, Septembre 1824,
- Ordonné diacre en l'église St Sulpice par Mgr de Quelen, archevêque de Paris, 23 ans, Samedi 28 Mai 1825,
- Ordonné prêtre à Paris, 140 rue du Bac, par Mgr Louis Dubourg, évêque de Montauban, 24 ans, Samedi 23 Septembre 1826,
- Professeur au Grand Séminaire de Saint-Flour, Fin Septembre 1826,
- Nommé supérieur du petit séminaire de Saint-Flour, 25 ans, Septembre 1827,
- Mort de son frère Louis, en route vers la Chine, 29 ans, Lundi 2 Mai 1831,
- Appelé à Paris comme sous-directeur du Séminaire Interne (noviciat), 30 ans, Septembre 1832,
- Obtient d'être envoyé en Chine, 33 ans, Lundi 2 Février 1835,
- Départ du Havre pour la Chine, Samedi 21 Mars 1835,
- Arrivée à Macao, Samedi 29 Août 1835,
- Départ de Macao pour le Ho Nan, Lundi 21 Décembre 1835,
- Arrivée à la Mission du Ho Nan, 34 ans, mi-juillet 1836,
- Envoyé au Hou Pei, 36 ans, Début 1838,
- Arrestation à Tcha Yuen Keou, 37 ans, Lundi 16 Septembre 1839,
- Condamnation à mort à Ou Tchang Fou, 38 ans, Mercredi 15 Juillet 1840,
- Exécution, Vendredi 11 Septembre 1840,
- Inhumation au cimetière chrétien de la Montagne-Rouge, Dimanche 13 Septembre 1840,
- Titre de Vénérable par Grégoire XVI, Dimanche 9 Juillet 1843,

- Exhumation au cimetière de la Montagne-Rouge, Dimanche 23 Mai 1858,
- Retour des Restes de Jean Gabriel à la Maison-Mère à Paris, Vendredi 6 Janvier 1860,
- Translation des reliques dans un sarcophage dans la chapelle de la Maison-Mère, Jeudi 21 Août 1879,
- Béatification par Léon XIII à Rome, Dimanche 10 Novembre 1889,
- Canonisation par Jean-Paul II à Rome, Dimanche 2 Juin 1996.

AIMER JÉSUS

Jésus-Christ est le grand Maître de la science ; c'est lui seul qui donne la vraie lumière. Toute science qui ne vient pas de lui et ne conduit pas à lui est vaine, inutile et dangereuse. Il n'y qu'une seule chose importante, c'est de connaître et d'aimer Jésus-Christ.

Nous ne pouvons parvenir au salut que par la conformité avec Jésus-Christ. Après notre mort, on ne nous demandera pas si nous avons été savants, si nous avons occupé des emplois distingués, si nous avons fait parler avantageusement de nous dans le monde ; mais on nous demandera si nous nous sommes occupés à étudier Jésus-Christ et à l'imiter.

FAIRE BIEN SIMPLEMENT

Il n'est pas nécessaire de faire beaucoup de choses, ni des choses bien extraordinaires, pour nous rendre agréables à Dieu ; il suffit que nous fassions bien ce que nous faisons.

LE DÉSIR

Dans le Crucifix, l'Évangile et l'Eucharistie, nous trouvons tout ce que nous pouvons désirer. Il n'y a pas d'autre voie, d'autre vérité, d'autre vie.

Jean-Gabriel Perboyre

PRIÈRE À ST JEAN-GABRIEL	PRIÈRE DE ST JEAN-GABRIEL
<p>Saint Jean-Gabriel Perboyre Apôtre de la Chine Témoin de la foi, Martyr de l'Amour,</p> <p>Communique - nous : Ton enthousiasme pour la Mission Ta passion du Royaume, Ton goût du risque, Ta joie de servir ;</p> <p>Obtiens - nous : La fidélité à notre baptême, La constance dans la foi, Le sens de la prière, L'amour de l'Évangile et de l'Église ;</p> <p>Infuse en nos cœurs : Le sel de la Sagesse, La ferveur des Apôtres, La force de l'Esprit Et... la folie de la Croix.</p> <p>Amen !</p>	<p>O mon divin Sauveur, par ta toute puissance et ton infinie miséricorde, que je sois changé et tout transformé en toi. Que mes mains soient tes mains, que mes yeux soient tes yeux, que ma langue soit ta langue, que tous mes sens et mon corps ne servent qu'à te glorifier ; mais surtout transforme mon âme et toutes ses puissances ; que ma mémoire, mon intelligence, mon cœur soient ta mémoire, ton intelligence et ton cœur ; que mes actions, mes sentiments soient semblables à tes actions, à tes sentiments, et de même que ton Père disait de toi : je t'ai engendré aujourd'hui tu puisses le dire de moi et ajouter aussi comme ton Père céleste : Voici mon Fils bien-aimé, en lui, j'ai mis tout mon amour.</p> <p>Amen !</p>

TOUT POUR JÉSUS

Par notre baptême, nous sommes devenus les membres de Jésus-Christ ; par suite de notre union, nos besoins sont, en quelque sorte, les besoins mêmes de Jésus-Christ : nous ne pouvons rien demander qui ait rapport au salut ou à la perfection de notre âme, que nous le demandions aussi pour Jésus-Christ lui-même ; car l'honneur, la gloire des membres est l'honneur, la gloire du corps.

LE PORTRAIT DE JÉSUS

Jésus-Christ est la forme des prédestinés, les saints dans le ciel ne sont que les portraits de Jésus-Christ ressuscité et glorieux, de même que sur la terre, ils ont été les portraits de Jésus-Christ souffrant, humilié et agissant.

PEINTRE DU CIEL

Si nous voulons parvenir à la gloire du Ciel, il faut que nous devenions peintres ; plus nous peindrons fidèlement en nous l'humilité de Jésus-Christ, son obéissance, sa charité et ses autres vertus, plus nous assurerons notre salut, et plus notre gloire sera grande dans le Ciel.

Jean-Gabriel Perboyre

NOTES

1. Citation de Saint Vincent de Paul : "Si j'avais su ce que c'était, quand j'eus la témérité d'y entrer, comme je l'ai su depuis, j'aurais mieux aimé labourer la terre, que de m'engager à un état si redoutable". (V, 568)
2. Ursulines : Congrégation religieuse enseignante d'origine italienne
3. Mr Trippier : supérieur du pensionnat ecclésiastique de la ville de Saint-Flour
4. Aristarque : grammairien et critique grec du IIème siècle av. JC, type du critique sévère
5. la guerre de l'opium : "Le monopole de la culture du pavot était détenu par l'East Indian Company... L'opium était au XIX ème siècle la plus grande source de recettes de l'administration coloniale anglaise" (Luigi Mezzadri, cm) et était vendu en échange de porcelaine et de thé.
6. courrier : messenger, envoyé.
7. une lieue chinoise équivaut environ à deux kilomètres.
8. Pan-tse : Planchette. La peine de la bastonnade était appliquée aux soldats avec une planchette de bois. Dans les tribunaux civils, on se servait généralement d'un bâton de bambou.
9. "Il faut nous soyons tout à Dieu et au service du public, il faut nous donner à Dieu pour cela, nous consumer pour cela, donner nos vies pour cela, nous dépouiller, par manière de dire, pour le revêtir" (XI, 402)
10. Saint Grégoire de Naziance in Oraison XLIII, 5-6

TABLES DES MATIÈRES

Préface par Mgr Maurice Gaidon, Évêque de Cahors

Chapitre 1 :	A L'ÉCOLE DES CHAMPS
Chapitre 2 :	LES GERMES D'UN APPEL
Chapitre 3 :	LES CHAMPS DE LA MISSION
Chapitre 4 :	PROFESSEUR ET SEMEUR
Chapitre 5 :	UNE SPIRITUALITÉ DU DON FERTILE
Chapitre 6 :	LE DÉPART POUR LES CHAMPS DU MONDE
Chapitre 7 :	LA CHINE : UNE TERRE A LABOURER
Chapitre 8 :	LES SILLONS DE LA ROUTE
Chapitre 9 :	LES CHAMPS DE L'ÉPREUVE
Chapitre 10 :	LA MOISSON FAUCHÉE
Chapitre 11 :	LA MEULE DU MARTYRE
Chapitre 12 :	L'IVRAIE ET LE BON GRAIN
Chapitre 13 :	LE GRAIN QUI SAIGNE
Chapitre 14 :	L'HEURE DE LA MOISSON
Chapitre 15 :	UN SIGNE QUI GERME
Chapitre 16 :	LA MOISSON INACHEVÉE

Annexes diverses

Samedi 4 Mai 1996